

ROBERT LANDI

FABLES D'UNE JOYEUSE FANTAISIE

**STUPID BOY ÉLOGE
FLATTEUR DE LA STUPIDITÉ**



**LE CHAT
HYPOCRITE**

**CONVERSATION ENTRE UN ÂNE
MÉLANCOLIQUE ET UNE DAME BIENVEILLANTE
LES HOMMES SONT-ILS VANITEUX ?**



**LE CHIEN DU CASTELLET
UNE ÉTRANGE RENCONTRE**

**LE GITAN OU LE CHAT
RÉSSUSCITÉ**



**LORSQUE JE NE POURRAI PLUS
ENFILER MES CHAUSSETTES**

LA LÉGENDE DES CIGALES



**LE MARQUIS
NAPOLÉON ET SA LÉGENDE**



**AMANDINE ET
SON CHAT GROSPAIL**



EMMANUEL

**L'EXISTENCE PATHÉTIQUE
DE CORENTIN MONIER**

LA FÊTE DU LIVRE



**LE COMMISSAIRE
YVES BLANCHARD
MÈNE L'ENQUÊTE**

**L'HONNEUR SAUVEGARDÉ
HISTOIRE D'UN CHEVEU**

LA LEÇON DE CHANT

Robert LANDI

FABLE D'UNE JOYEUSE FANTAISIE

Du même auteur :

- Quoi de nouveau Monsieur de Maupassant ? (nouvelles)- Éditions Bénévent
- Histoires poétiques
- Théâtre singulier
- Le secret de Marthe (sélectionné pour le prix du roman 2014-2015 du Lions Club).
- Ainsi passe-le temps – Éditions Les Presses Du Midi
- Réflexions sur le pouvoir occulte des femmes. Manifeste des P.C.F.
- Corentin – Une enfance rebelle (roman).

Robert LANDI

ISBN : 978-2-9542558-4-2

Dépôt légal août 2019

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Nos espérances ne se réalisent pas toujours,
Cela nous afflige,
Accomplies elles nous rendent moroses,
Car nous n'avons plus la possibilité
D'en corriger les imperfections !

L'auteur

ÉCRITS D'UN AUTEUR

SENSIBLE AUX INQUIÉTUDES DE SON DE SON ÂME

Chère lectrice, cher lecteur, même si cela me chagrine il faut que j'avoue ! J'ai péché par trop de zèle inconsidéré en publiant mes vanités d'écriture !

Je souhaite votre absolution, car je devine que vos facultés de discerner et d'estimer la valeur intrinsèque des ouvrages (qu'ils soient artistiques, littéraires ou de tout autre nature), ne sont pas plus avérés que ma bonne foi à déterminer ce qui peut convenir, en toutes choses, au raisonnable.

Ne prenez pas mal ce constat mûrement réfléchi, nous sommes en effet excusables : assujettis aux lois de la médiocrité nous soumettons inexorablement nos discernements aux normes inflexibles des nouvelles tendances.

Les écoles artistiques contemporaines avant-gardistes ont pour disciples de nombreux intellectualistes conceptuels, qui, une fois leurs études terminées ont un seul objectif : nous inciter à suivre, bien que nous les trouvions irrationnelles, leurs nouvelles règles.

Prenons pour exemple le théâtre : en règle générale les metteurs en scène actuels sous le joug de nouveaux concepts, n'hésitent pas à imposer aux acteurs une manière consternante d'interpréter leurs textes ; Il est bon ton, sous le couvert d'un snobisme ridicule de parler d'une façon indistincte ; les vives ou savoureuses répliques prononcées d'une façon inintelligible sont la marque d'un intellectualisme mondain en vogue dans les milieux distingués assujettis au snobisme du moment.

Ce chambardement, ces étrangetés choquantes, ces pauvres acteurs serviles accoutrés de façon grotesque nous rendent soupçonneux, et vont jusqu'à nous faire douter de nos propres facultés à apprécier favorablement ou défavorablement les choses.

Je ne sais que dire de ces innovations en tout genre que l'on nous impose, agacé par ce brouillamini incroyable, j'en ai perdu mon sens d'une correcte évaluation.

Cependant, ayant gardé un certain goût pour l'euphémisme, je pense que l'on nous imagine encore vagabonder dans les limbes naïves de l'enfance.

Une certaine prose et forme poétique actuelles (à la mode du temps), répugnent à mon entendement.

Les textes authentiques que vous allez lire sont de moi-même, je déclare sans fausse humilité, que leur expression suscite en moi une certaine exaltation. Je sais l'inutilité de noircir du papier d'une encre indélébile, particulièrement pour écrire des fadaises et des futilités. Néanmoins je passe outre, tout en étant conscient que je devrais m'imprégner des conseils qui vont suivre :

Dans l'art dangereux de rimer et d'écrire
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

BOILEAU.

Il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire,
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire.

MOLIÈRE.

Admettons : Entre Bons et Médiocres, emporté par un élan d'insouciance, Moi je persévère ! L'homme de génie n'éprouve pas le doute, en ce qui me concerne exprimer mes pensées par le truchement de l'écriture me donne bien du tourment. Sous la dépendance d'un désir impatient et obstiné, j'ose persister avec audace.

CONTES ET BADINERIES

UNE EXIGEANTE SUGGESTION

Lors d'une journée littéraire organisée par le LIONS CLUB de Sainte Maxime, j'eus le plaisir de rencontrer une fidèle lectrice. Après les salutations d'usage, sous l'impulsion de l'estime qu'elle portait à mes ouvrages elle m'annonça vivement d'une voix nette :

- J'ai lu tous vos livres, à part « Le Secret de Marthe » j'ai beaucoup aimé « Corentin et Ainsi Passe le Temps ». J'apprécie notamment l'aisance de votre style empreint d'un souci de clarté, les images métaphoriques limpides, et la pudeur retenue de

vos personnages. En tout état de cause je suis particulièrement friande de récits divertissants même dans les œuvres d'écrivains publiés dans les maisons d'édition les plus renommées. Cela étant, je recherche même dans les livres des écrivains publiés par les maisons d'éditions les plus renommées.

Après un court instant de réflexion soutenue, cette charmante dame reprit :

- Pourquoi n'écririez-vous pas un livre rassemblant les anecdotes les plus plaisantes de vos ouvrages ?

Je répondis du tac au tac :

- Merci pour cette bienveillante indulgence qui vous a incitée à acquérir mes livres, et pour votre critique trop favorable pour sembler impartiale ; mais comment voulez-vous que je puisse donner à un ouvrage composé d'un florilège d'histoires morcelées et disjointes la cohérence nécessaire à l'obtention d'un récit plausible et accessible à une lecture attrayante ?

- Peu importe vos soucis d'écriture, vous êtes trop sérieux, j'aimerais que votre narration fût moins retenue ; vos personnages d'une grande sensibilité ne s'inspirent pas de votre langage parlé ; tirez de vos histoires les passages les plus ironiques, les plus caractéristiques. On n'entend pas à travers vos écrits, ce que je déplore, votre voix chantante au timbre si particulier. Faites-vous violence, libérez-vous de cette mesure, de cette modestie qui ne vous avantage pas, voilà ce que j'avais à vous dire.

- Merci pour vos remarques judicieuses, je vais bousculer mes habitudes, tenter de suivre vos conseils ; mais tout bien considéré, dois-je entreprendre ce labeur qui va me contraindre à affronter bien des difficultés ? Lors d'une de nos prochaines rencontres, j'aurai peut-être la satisfaction de vous dire :

- Voici, chère lectrice, le résultat des élucubrations d'un simple artisan de l'écriture, résultat en conformité avec vos suggestions précieuses et sincères.

UNE RENCONTRE FORTUITE

J'avais du temps pour ne rien faire ce jour- là, je me suis laissé aller à la rêverie, j'en ai ressenti une douce émotion, je veux la partager avec vous ; alors que je cheminai, j'ai croisé sur ma route une personne de qualité qui m'arrêta d'une main

délicatement posée sur mon bras : Abasourdi par cette heureuse rencontre, je ne pus que dire :

- Monsieur de **Maupassant** je vous croyais à jamais disparu !

Il me répondit d'une belle voix :

- Mon ami traverser les époques est une de mes prérogatives, elle me donne la faculté, lorsque je ressens le désir violent de revenir dans un lieu jadis aimé, de côtoyer votre monde pour me permettre de jouir quelques instants de la vanité des plaisirs terrestres. Mais dites-moi : les hommes sont-ils toujours aussi stupides, prétentieux et cupides, les femmes sont-elles toujours aussi imprévisibles, les enfants manifestent-ils toujours leurs humeurs d'une manière turbulente ?

Plus honoré qu'étonné qu'un tel personnage s'adresse à moi, je lui répondis :

- Le comportement de nos semblables n'a pas changé me semble-t-il ; vous qui connaissez si bien nos qualités spécifiques, vous paraissent-elles, avec l'aide de la science des temps se bonifier ? Aujourd'hui d'après vous, quoi de nouveau Monsieur de **Maupassant** ?

Son objection passa par le filtre de sa désinvolture :

- Je n'ai plus le goût de vouloir discerner les bonnes des méchantes choses, aussi je vous charge de m'écrire quelques historiettes qui vous paraîtront caractéristiques des mœurs de votre temps !

- Mais je n'ai pas la capacité, en ce qui concerne la conduite de nos vies, de constater et de mettre en page une quelconque évolution de nos manières !

- Ne vous tracassez pas ! Racontez-moi cela simplement, de la façon qu'il vous plaira ! Peu important vos compétences ! À propos, suivez le conseil de **La Fontaine** :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse
Ne saurait passer pour un galant.

- N'oubliez pas que notre aimé fabuliste considérait, comme la plupart des auteurs de son époque, que la sincérité des arguments était une des conditions essentielles pour rendre leurs textes attractifs, et par là-même dignes d'estime.

C'était une époque bénie des Dieux, la conversation charmante devenant désinvolte causerie prenait souvent l'avantage sur la discussion. Leur esprit littéraire noble, riche, élevé, devait à jamais marquer leurs pensées.

Vous savez, j'aime les anecdotes familières, je me divertirai peut-être à vous lire ! Allez ! Courage ! Prenez la plume ! Écrivez-moi des pochades, j'aime bien ces œuvres littéraires exécutées à la hâte, mais comme je n'en apprécie pas trop la caricature, atténuez-en le burlesque, puis en exagérant nos travers écrivez-moi des histoires avec la ferme intention de me distraire des choses sérieuses !

Puis me quittant, avec un large geste de la main :

- À bientôt au détour d'un chemin !

C'est la deuxième personne respectable qui me demande de tirer de mes différents ouvrages des morceaux choisis afin de publication ; argumentant que l'intermittence des diverses anecdotes offre aux lecteurs la possibilité d'extrapoler une continuation des situations propice à exacerber l'inclination naturelle de leur imagination. Après tout, l'auteur que je suis voudrait bien connaître les arguments subtils des « lecteurs écrivains, » et ainsi confronter sa perspicacité à la leur.

Qu'il était enthousiasment le siècle de Maupassant : une certaine distinction, une fugitive grâce dans les attitudes, un langage retenu, témoignaient d'une élégance d'écriture aujourd'hui devenue rare.

L'histoire de ma rencontre avec Guy de Maupassant fut fortuite mais heureuse. Il répondit sagement à mes propos élogieux concernant sa littérature émérite. Il y ajouta des observations restrictives auxquelles je ne m'attendais pas, je me souviens encore de son air didactique qu'il affichait au fil de ses affirmations, comme s'il s'attendait à une contradiction de la part d'un être capable de tenir un discours médité et impertinent :

« Il faut être bien audacieux pour écrire encore aujourd'hui, après tant de maîtres aux natures si variées, aux génies si multiples, que reste-t-il à faire qu'il n'ait été fait, que reste-t-il à dire qu'il n'ait été dit ? Qui peut se vanter, parmi nous, d'avoir écrit une page, une phrase qui ne se trouve déjà, à peu près pareille quelque part. »
« RÉFLEXIONS SUR LE ROMAN, étude de Guy De Maupassant publiée début janvier 1888 à la demande de son éditeur Ollendorf. »

Comment voulez-vous qu'un esprit indigne d'intérêt et hardi puisse s'interdire l'écriture après un plaidoyer si charitable envers les pitoyables auteurs que nous sommes ?

Gentes personnes, allons gaiement noircir du papier !

**CONVERSATION ENTRE
UN ÂNE MÉLANCOLIQUE
ET
UNE DAME BIENVEILLANTE**

Il est des souvenirs de voyage, qui par leur étrangeté, s'incrument en notre mémoire.

Il en est un, à la singularité si divertissante, que je ne peux omettre de vous le narrer.

Nous nous trouvions ma femme et moi-même, avec un couple d'amis, dans le département de la Haute Loire.

Nous avons décidé de visiter ce département et de découvrir les gorges de l'Allier, qui ont le renom de posséder une végétation automnale aux couleurs flamboyantes, comparable à celles des vallées canadiennes.

Décision prise, nous voila partis en voiture sans oublier de mettre dans le coffre un pique-nique, élément indispensable à toute excursion agréable.

Je conduisais, André, mon ami, occupait la place à mon côté, ma femme Madeleine et Marie-France la femme de mon ami, conformément à la hiérarchie sociale coutumière, occupaient les places arrière du véhicule, c'est-à-dire les places les plus inconfortables, celles où l'on ressent le mieux les cahots de la route.

Pendant que nos femmes papotaient à propos de choses communes : ménage, cuisine, tricotage, repassage etc. André et Moi, nous débattions des affaires importantes du moment : l'avenir de l'O.M, je précise le club de foot marseillais, auquel son comité directeur devait, par de nouvelles mesures, assurer un bel avenir ; puis, après plusieurs conciliabules à voix basse, afin que nos femmes accaparées par leurs bavardages inconséquents ne nous prêtent aucune attention, nous décidâmes fermement de nous imposer à partir de ce jour, une épreuve exigeante mais honorable : cette épreuve consistait à ne plus jeter nos regards concupiscent, vers les jeunes femmes courtement vêtues ! À cela s'ajoutait évidemment, l'obligation de mettre en place une politique favorable à la croissance

de notre beau pays, sans oublier de supprimer une grande partie des trop nombreux profiteurs (inaptes : pas pour leurs salaires), qui peuplent nos pléthoriques institutions !

Madeleine, sous l'influence d'un stoïcisme circonspect, semblait, le regard perdu dans le vague, indifférente à nos intéressantes conversations.

Nous en étions là de nos préoccupations justifiées, lorsque d'une voix tonitruante, interrompant nos discussions Marie-France m'ordonna : arrête-toi, j'ai vu un âne !

Un trouble de l'esprit m'assaillit et je réalisai qu'elle n'avait pas dit deux ânes, donc il me sembla que nous étions, son mari et moi, hors de cause ; cependant ma perspicacité encore accaparée par cette interrogation délicate, mes facultés naturelles amoindries m'obligèrent à ralentir mon véhicule. Marie-France péremptoire continua : arrête la voiture puis exécute une marche arrière, je veux voir l'âne de près ; ce que je fis rapidement car les hommes malgré leur suffisance, obéissent toujours aux injonctions impérieuses de leurs femmes.

Cela fait, Marie France baissa la vitre de sa portière et contempla l'âne pensif, qui attendait au bord de la route, près de la clôture d'un champ. Puis d'une voix douce, attendrie par l'émotion, elle ne put que lui dire :

- Alors, mon bel âne, tu t'ennuies ?

- L'âne répondit, par un borborygme issu de ses lèvres remuantes et charnues, que nous traduisîmes par un : oui je m'ennuie !

La discussion entre Marie France et l'âne prit un air si familier que son nouvel ami étreint par une frénésie de sympathie partagée, entra par la vitre baissée de la portière sa tête dans l'habitacle de la voiture. Je vous laisse le soin d'imaginer cet inoubliable et encombrant imprévu.

Je dois vous préciser que cet âne, affublé de la croix de Saint André sur son beau pelage gris, appartient de fait à la race provençale, ce qui le différencie au niveau de son intelligence, de l'âne Poitevin et de l'âne Corse « ne tenez pas compte de ce jugement personnel et hâtif, cela n'est qu'un trait d'esprit propre à vous divertir. » André, mon ami, par contre s'est montré catégorique en disant : Il porte le nom de mon prénom, il ne peut qu'être intelligent !

Désirant mettre fin à ce dialogue singulier, je repoussai comme je le pus la tête énorme du quadrupède et je démarrai la voiture rapidement ; c'est alors que

retentit un braiment durement éprouvant pour nos oreilles. Marie France ne put que nous dire dans un sanglot : Il vient de me faire un pathétique adieu. Sous l'emprise tous trois d'une empathie débordante pour Marie-France et son nouvel ami, une émotion communicative nous gagna et nous oubliâmes d'observer comme elles le méritaient les beautés naturelles de cette vallée admirable.

En effet : notre voyage désormais axé sur le cours des phénomènes de conscience, l'aptitude à comprendre l'état d'âme d'autrui, plongea notre esprit dans un contexte psychique dévastateur; et s'il est vrai que l'homme, sans vanité aucune, possède deux facultés essentielles : l'esprit qui pense et l'intelligence qui comprend, ces facultés en ces instants précis nous faisaient à André et à Moi-même : inopportunément défaut.

Bien que nous eussions volontiers transformé notre excursion en escapade, après avoir avalé rapidement notre sandwich, il nous fallut rejoindre par une conduite prudente et dans un silence claustral, la route sinueuse qui nous menait vers L'Arestadou, notre gîte accueillant du Boucher Saint Nicolas. Nous arrivâmes muets et fourbus. Après une rapide toilette nous nous mîmes à table avec le sentiment que les délices habituels que nous préparait le cuisinier, allaient enfin atténuer l'acrimonie latente de nos pensées, résultat de l'abandon du nouvel ami de Marie-France.

Nous vîmes arriver avec contentement Josette, la jeune servante habile, joufflue, au teint rose pivoine, nourrie par le bon air de la campagne ; elle nous annonça avec l'expression de satisfaire par avance nos plaisirs culinaires : le cuisinier a essayé pour vous une recette inhabituelle dans notre région : des beignets farcis à la forme allongée appelés : oreilles d'âne !

Stupéfiante annonce, qui eut pour effet l'inhibition immédiate de nos centres nerveux ; il nous fallut du temps pour permettre à nos cerveaux alanguis de retrouver une lucidité, seule disposition indispensable au rétablissement de nos facultés de concevoir et de comprendre.

Nous fûmes trois à sortir indemnes de cet évènement éprouvant, seule Marie France se leva et proclama d'un ton comminatoire :

- Je veux voir mon âne tout de suite !

Nous eûmes beaucoup de mal, arguant qu'il faisait déjà nuit à la convaincre de remettre au lendemain cette visite attendue, présentant aussi l'argument que son

nouvel ami au caractère placide serait probablement importuné par un réveil impromptu brisant un sommeil paisible, nécessaire à son tempérament calme, bienveillant et mélancolique.

Oh ! Cruelle destinée ; nos vacances en furent réduites le lendemain et le surlendemain à des recherches infructueuses.

Ce ne fut que le troisième jour que nous vîmes :

Dans un chemin montant, caillouteux, malaisé,

Mais de tous les côtés au grand air exposé,

Quatre amis

Usant d'une prompte stratégie,

Animés par une même volonté

Par un sentier longeant une verte prairie,

Par les ondulations, les talus escarpés,

Allèrent vaillamment, chacun de son côté,

Chercher et enfin trouver,

L'âne plaisant, broutant dans le pré.

Saisis d'une subtile courtoisie, nous laissâmes Marie-France aller seule vers son nouvel ami.

Nous ne sûmes jamais ce qu'ils se dirent ; toujours est-il qu'après un très long moment, nous vîmes revenir Marie-France en un état de douce béatitude.

Marie France, disciple de Darwin depuis cette aventure, devint une militante propagandiste de la défense de la cause animale. Adeptes aussi de Champollion, elle voudrait que l'on s'évertuât à déchiffrer le langage des animaux, afin que le mode de vie des humains pût s'inspirer de certaines de leurs conduites. Elle pense aussi que la venue sur Terre de l'Homo Sapiens (constitué de déchets nucléaires

stellaires) est, depuis la genèse, le désastre le plus irréparable que la Terre aura à subir dans l'avenir.

André et moi-même nous réprouvons depuis ces journées mémorables, ce sentiment d'orgueil typique et réducteur de notre comportement. Désormais nous participons aux tâches subalternes, pour lesquelles les femmes auraient de spécifiques aptitudes; il faut dire aussi que notre bonté et délicatesse ataviques ont influencé pour une grande part nos décisions !

La valeur philosophique de ce texte remarquable, démontre que les hommes sont souvent traités à tort de vaniteux alors qu'ils se mettent de bon gré rapidement, à se conformer aux goûts et à la disposition immédiate de leurs femmes. Leur altruisme, leur bienveillance, leur clémence, leur mansuétude, (en somme leurs vertus innées), en font des êtres indubitablement indispensables pour assurer l'inconstant bien-être féminin.

Pitié pour les hommes, heureusement qu'ils sont là !

Enfin pour terminer, bien que j'éprouve un sentiment de mépris envers la grande injustice qui va suivre ; je me dois de citer une sublime maxime douteuse, mais cependant avérée dans certains cas :

BOILEAU

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Cet écrit satirique a pour seule ambition : divertir ... Vous l'aviez sûrement compris !!!

Les deux vers modifiés (magistrale référence prosodique) écrits en italique sont de La Fontaine, Le coche et la mouche.

LE CHIEN DU CASTELLET

UNE ÉTRANGE RENCONTRE

Une nuit noire, sans lune, ma femme et moi nous venions d'assister à une causerie poétique. L'ancien oppidum perdait dans cette totale obscurité son attrait pittoresque qui faisait de ce villages l'un des plus visités du département du Var.

Minuit, heure sidérale et inquiétante, nous allions par les rues désertes. Tombée des hauts lampadaires la lumière blafarde, irisée par la vapeur aqueuse froide et désagréable d'un mois d'hiver, nous guidait vers le parking situé à la limite du bourg.

Une vacuité pesante confortait notre désir d'arriver au plus vite à notre voiture.

Sorti de l'ombre, un gros chien se dirigea vers nous. Nous nous tenions par la main et la pression de notre étreinte s'accroissait face à cette apparition. Le gros chien grogna, nous contourna, puis nous suivit. Nous restâmes muets, éprouvant sa présence troublante, inquiétante, puis il avança et se plaça entre nous.

Nous marchions ainsi depuis un long moment, habitués peu à peu à lui malgré notre anxiété. De temps en temps il se collait pesamment sur nos jambes, vers ma femme, puis vers moi, comme pour nous inciter à mieux le considérer. Notre inquiétude et notre effroi s'amenuisaient.

Ma femme dit :

- Il va nous suivre jusqu'où, en se collant à nous ?

- Je ne sais pas, peut-être jusqu'à la limite de ses habituels vagabondages.

Nous atteignîmes la dernière habitation, Il s'arrêta, nous libéra d'une contrainte qui pour Lui voulait probablement dire : Je suis là.

Nous fîmes quelques pas, puis sans nous concerter, d'un commun élan, nous nous retournâmes d'un même mouvement. En le regardant nous aurions dû Lui dire : au revoir le chien ! Ce que nous n'avons pas fait.

Il s'assit, paisible, un bref instant il nous fixa à sa façon, puis il se tourna et reprit sa marche vers je ne sais où, je pense en direction de chez Lui, vers le haut du village.

Sans un mot nous nous dirigeâmes vers notre maison, mais je suis sûr que durant le trajet, nous partagions le même sentiment, le même regret tardif. Le gros chien

avait fait un bout de chemin avec nous, il en avait certainement ressenti un bien-être ; en se collant à nous il avait témoigné un sentiment d'affection. Nous aurions dû lui montrer quelque intérêt et Lui dire lorsque nous nous sommes séparés : Merci de nous avoir accompagnés.

LORSQUE JE NE POURRAI

PLUS METTRE

ENFILER CHAUSSETTES

La place des chaussettes dans la conscience humaine, dépend de l'âge de ceux qui les portent !

Ce vêtement auquel on ne manifeste qu'une insignifiante attention, est habituellement : trop grand, étriqué, usé, démodé, troué.

Le plus souvent n'éprouvant pas le besoin d'en changer ni la forme ni la couleur, il nous fagote sans goût. Il faut rappeler que le raccommodage et le reprisage archaïques ne sont plus usités ; de ce fait on jette, dédaigneusement, sans scrupule, ces négligeables effets lorsqu'ils présentent quelques défauts.

Ne confondons pas les chaussettes avec les bas ! Les chaussettes sont portées par les hommes, les bas par les dames. Il me semble que je ne vous ai rien appris, mais la différence entre ces effets est notoire ; ce qui fait que les bas, ce vêtement souple d'une légèreté vaporeuse, couvrant élégamment le pied, le galbe gracieux et

harmonieux des jambes féminines ; n'a absolument rien de commun avec ces guenilles portées par les hommes.

Afin de ne pas nous égarer dans des pensées frivoles, (bien que cela soit fort agréable), gardons-nous bien d'évoquer ces soyeuses et séduisantes lingerie affectionnées par les femmes. Il nous faut par pudicité revenir aux motifs respectables de nos premières considérations.

Les balbutiements de la petite enfance accompagnent les nourrissons dans l'éveil de leurs primes sensations. Les chaussettes appelées chaussons (c'est plus joli), se plient alors avec bienveillance au rôle de tétine, puis lorsque des petits doigts les accrochent maladroitement, elles servent d'apprentissage aux perceptions tactiles.

L'adolescent ne prête guère attention à ces effets ordinaires. À cet âge les divagations excentriques de l'esprit et la recherche de toutes les substances nécessaires susceptibles de pourvoir à la croissance du corps sont indispensables pour réparer le dépérissement de l'organisme, dépérissement occasionné par les longues stations horizontales servant à mieux se concentrer sur la lecture des écrans tactiles. Il est inutile de préciser que les adolescents ne portent aucun soin à leurs chaussettes ; leurs activités quotidiennes : toilette, rangement de leurs affaires, heures de leurs repas fixées arbitrairement selon le pouvoir dictatorial de leur voracité, l'annonce impromptue de leurs sorties festives ou pseudo-

culturelles, ont pour eux un intérêt relatif. Les personnes qui sont sous leur tutelle, malgré leur grande bienveillance subissent de ce fait de dures conditions d'adaptation.

L'adolescent à cet âge (par l'odeur méphitique qu'elles exhalent), hume les chaussettes sans agrément, mais aussi sans en ressentir l'affliction de leurs remugles.

À l'âge de la concupiscence, les chaussettes contribuent à l'élégance de ceux qui s'en revêtent. Pour charmer la personne désirée elles sont choisies avec soin, témoignage du bon goût du séducteur. On ne sait jamais ? Si le regard de l'être féminin conquis (par une considération propre à ce sexe), trouvait des doigts de pieds mal cachés exagérément concaves, cette découverte serait pour le prétendant une bévue irrémédiablement dommageable !

À cinquante ans les chaussettes engendrent déjà des problèmes, il est inutile de les énumérer; nous les avons subis, ou nous les subirons sans faute un jour ou l'autre. Ces problèmes, (de cette partie des membres inférieurs), sont de natures diverses, ils se rappellent à nous par de nombreux petits agacements ; ils nous font savoir aussi que nos pieds existent et qu'il faut enfin en prendre soin.

Puis la vieillesse ! Ah La vieillesse décrépité !

Une nouvelle gestuelle imposée, finis les prémices ignorés, notre charpente osseuse nous oblige de faire dans tous les sens les contorsions nécessaires destinées à enfiler ces hardes d'usage secondaire.

Arrivé le temps de la pudeur bafouée de laisser les soins de nos pieds odorants à de bienveillantes personnes, qui sont obligées de supporter.... ?

Lorsque je ne pourrai plus enfiler mes chaussettes, je penserai à ce que j'ai osé vous faire lire, à vous chère lectrice, à vous aussi cher lecteur. J'en éprouve quelques regrets, mais ne soyons pas inquiets, lorsque nous parviendrons à l'âge de la sénilité, notre entourage sera enclin (malgré nos exigences exagérées), à nous pardonner toutes nos maladresses !

AMANDINE
ET
SON CHAT GROSPAIL

- Amandine il est neuf heures, viens déjeuner !

Amandine s'éveille sous ses boucles, elle est toute chaude d'une nuit passée sous une couette de plumes, elle n'aime pas qu'on la réveille de cette façon impérieuse, elle est de mauvaise humeur et décide qu'il en sera ainsi toute cette journée de dimanche.

Elle est déterminée à ne répondre à l'appel de sa mère que par les bruits habituels que l'on fait lorsqu'on se lève ; elle ouvre les volets en grand, les fait claquer contre la façade de la maison, aère son lit avant de le faire, ferme la fenêtre et tire le rideau d'indienne à ramages qui filtre les rayons d'un joyeux soleil printanier.

Amandine songe : il n'y a que ma mère au caractère mélancolique et rêveur qui a pu avoir l'idée saugrenue de m'affubler d'un tel prénom et même s'il évoque pour ma meilleure amie les délices des friandises, je le trouve ridicule. D'ailleurs pour me venger de cette honte que l'on m'inflige pour la vie, je ferai à contrecœur pour la journée, tout ce que l'on me demandera !

Amandine était triste, cette décision ne lui convenait pas, elle éprouvait déjà des regrets d'avoir agi de cette façon, elle voulait bien modifier ses sentiments, mais en contrepartie, elle exigerait que l'on change le rideau démodé de sa chambre ; elle se disait : « nous sommes à la fin du vingtième siècle pas en mil neuf cent ! » Elle fit sa toilette, s'habilla en espérant que son corps de jeune fille de quinze ans puisse encore s'embellir de formes attrayantes. Avant de descendre l'escalier pour aller dans la cuisine, elle quitta la salle de bains, retourna dans sa chambre, poussa de sa main rose le rideau, et posa son front contre la vitre de la fenêtre ; elle entendit les cloches de l'église proche rappeler aux fidèles l'invitation au culte dominical, et bien que baptisée, elle ne s'en soucia pas et regarda dans le jardin caché de la lumière pure son gros chat gris, tapi sous les seringats. Elle découvrit soudain une mésange sautillant de branche en branche dans le buisson fleuri, insouciant, accaparé seulement par la recherche d'une rare nourriture ; c'est alors qu'elle vit « Grospoil » se recroqueviller et fixer d'un œil vif le petit être aux couleurs bien dessinées et aux pattes de brindilles.

Amandine descendit l'escalier le plus rapidement qu'elle put, ne prit pas le temps de dire, par un baiser bonjour à son père et à sa mère, ouvrit la porte en grand et sans la refermer se précipita vers son chat. Elle le vit tenir entre ses pattes une petite boule de plumes ébouriffées, puis la relâcher afin de jouer avec elle, en la poussant d'une patte adoucie par l'absence de ses griffes. Amandine privant son chat de sa proie, prit la petite boule de plumes inerte dans sa main, l'oiseau encore tiède lui semblait toujours en vie, alors Amandine le serra un peu afin d'abrégé ses souffrances, puis elle fit un trou dans la terre avec un morceau de bois qui se trouvait là, y déposa la boule de plumes et la recouvrit d'un tas de petits cailloux. Elle raconta ensuite à ses parents le drame qu'elle venait de vivre et sans pouvoir déjeuner elle remonta dans sa chambre, pleura beaucoup et se promit de priver de ses tendres et affectueuses caresses « Grospoil, » qu'elle nommerait désormais « Sauvage » et cela pour très longtemps, pendant toute la durée de son chagrin, et jusqu'à ce que la brûlure qui marquait sa main, s'efface.

AUDE

- Bonjour madame, entrez je vous prie !

- Bonjour docteur !

La doctoresse regagna son bureau ; en s'asseyant elle dévisagea la jeune femme intimidée debout devant-elle et, le visage éclairé d'un sourire affable elle l'invita à s'asseoir d'un geste.

- Vous êtes ma première patiente, enfin, depuis mon installation dans ce cabinet médical ; je remplace le docteur Barrois qui vient de prendre sa retraite ; je la lui ai souhaitée longue et paisible. Parlez-moi de vos problèmes qu'ils soient physiques ou moraux, et dîtes-moi où vous avez mal.

Christine, un instant décontenancée par cette invitation particulière, s'entendit répondre sans avoir eu le temps de peser ses mots :

- Je n'ai pas mal docteur, mon problème concerne les indispositions que ressent une femme qui vient de passer la quarantaine !

- Si j'ai bien compris, ce problème c'est la ménopause, j'en suis là moi aussi. J'ai en face de moi une patiente mince, jolie, paraissant satisfaite de son sort ; les traits de son visage n'inquiètent pas la doctoresse que je suis, ils sont détendus et gracieux et prouvent que son esprit est hors d'atteinte de la mélancolie ; en ce qui me concerne, mon état psychique en a sa dose. On va quand même examiner ensemble les petits riens qui vous tracassent !

Ce début de consultation inaccoutumé contenta Christine, elle en oubliait presque la raison qui l'avait amenée dans le cabinet médical, l'examen minutieux qu'elle avait ensuite subi lui semblait être un palliatif suffisant pour la soulager ; « c'est fou se disait-elle l'ascendant que peut avoir un être sur l'esprit d'un autre ! » Et quand la doctoresse lui tendit l'ordonnance elle la prit et osa examiner un visage qui lui parut brusquement devenir si pitoyable qu'elle osa une question :

- Je me permets de vous demander docteur les mauvaises causes qui soudainement vous troublent au point de vous attrister ainsi ?

- Je ne peux guérir madame, j'ai vécu un drame funeste, il est la cause de ma tristesse, je ne peux oublier ses effets que lorsque je consulte. Je vis seule et me consacre à ce métier qui est pour moi un sacerdoce afin de m'occuper plus qu'il ne le faut. L'inactivité n'est pas pour moi propice aux loisirs, le temps qu'elle m'impose s'infeste des souvenirs terribles qui surgissent sans cesse de ma mémoire. Je vois en vous, votre question me le révèle, une femme apte à s'émouvoir des blessures de l'âme. Je vous prie de m'excuser, vous n'êtes pas venue ici pour entendre les jérémiades d'une personne qui doit vous reconforter et non vous embarrasser de ses problèmes, je ne comprends pas la raison qui me pousse à me confier ainsi, de cette façon impudique que vous devez trouver inconvenante ; hors de ce cabinet j'aurais du plaisir si un jour je vous rencontre, à faire davantage votre connaissance.

Parfois les circonstances sont heureuses, elles jouent en faveur des désirs auxquels on aspire. Les rendez-vous succédèrent aux rencontres fortuites et amenèrent Christine et Josiane à mieux se connaître ; dès lors une amitié naissante remplaça la banalité de leurs rapports initiaux. Elles s'avouaient leurs secrets cachés jusqu'alors au plus profond de leur être ; Christine se risqua une fois, en voyant un doigt de la main gauche de son amie orné d'un anneau, à poser une question d'une façon qui se voulait plus bienveillante qu'indiscreète :

- Pourquoi ne me parles-tu jamais de celui qui t'a offert cette alliance ?

- T'en parler ferait ressurgir de ma mémoire des souvenirs que je m'efforce d'oublier, mon mari n'a pas voulu partager avec moi les conséquences morales de mes actes, il a toujours contesté la décision qui m'a contrainte à les prendre ; nous sommes séparés d'un commun accord ; la haine, cette passion si proche de l'amour par l'obstination qu'elle entraîne a désuni nos pensées, nos visions et nos cœurs.

- Je n'arrive pas à imaginer que la haine puisse remplacer l'amour, ni par quel motif si terrible soit-il, elle devienne l'instigateur d'un tel changement !

- Un sentiment peut se substituer à un autre sans qu'on le veuille, on ne domine pas sa naissance, il s'impose à nous d'une façon impérieuse, on ne peut que l'accepter !

- Je sais que l'on peut admettre bien des choses ; je pense aussi que les difficultés contre lesquelles on se heurte dans la vie peuvent, lorsqu'on veut les résoudre, rapprocher au lieu de séparer les êtres !

- Tout dépend des caractères, ils déterminent, en chacun de nous différemment, la conception que l'on se fait des choses ; je vais, bien que cela me soit difficile, te raconter une triste, une bien triste histoire, pour que tu comprennes enfin mes angoisses !

Josiane prit son temps pour rassembler des souvenirs qui, bien que lointains, ne s'effaceraient jamais de sa mémoire.

- Tu ne peux t'imaginer combien j'étais heureuse entourée de mes fils et de mon mari ; j'avais l'estime de mes patients, ils m'étaient fidèles ; mon mari travaillait à la mairie de Marseille, nos situations stables nous garantissaient un avenir prospère. Nous nous demandions ce qui pourrait nous advenir de fâcheux

pour altérer une vie simple et sereine. Un malheur irréparable arriva un jour d'été, un jour où le bonheur me semblait éternel, un jour où j'oubliais les souffrances de mes patients, un jour de vacances que nous passions au bord de la mer dans la maison de nos amis à la Ciotat. Mes fils de dix et onze ans se baignaient en compagnie de la fille de nos amis, Aude avait l'âge de mon aîné ; c'était une enfant enjouée, aux caprices éphémères qui, avec le temps, s'effaceraient ; on pouvait lire dans ses yeux d'une clarté franche les luisances de ses émois, sa grâce juvénile attirait les regards, mes fils couraient derrière elle comme l'on court après un papillon. Rien dans cette lumineuse après-midi de printemps au bord de la mer ne laissait présager un quelconque drame ; celui-ci arriva sans que je n'y prenne garde ; je sortais d'une douce béatitude lorsque je m'aperçus que les enfants se laissaient emporter par les vagues, les cris joyeux de leurs jeux se mêlaient aux cris prémonitoires de leurs angoisses, promptement j'ai quitté ma robe légère et j'ai nagé vers les enfants qui déjà réclamaient de l'aide, j'ai choisi délibérément de porter secours en premier lieu à la fille que l'on m'avait confiée au détriment de mes fils que, par la suite, je n'ai pu sauver ; j'ai ramené leurs corps inertes sur le sable, j'ai fait les gestes qu'il fallait pour les ranimer, ils me semblaient endormis, je les ai bercés, réchauffés contre ma poitrine, je les croyais vivants, ce n'est que lorsque on les a arrachés de mes bras que j'ai réalisé le drame dont je ne peux et ne pourrai jamais me consoler.

Christine, trop affligée, ne savait que dire, elle s'était doutée que son amie portait en elle une peine indélébile, mais elle n'en mesurait la continuelle souffrance qu'après avoir entendu ces aveux.

La doctoresse qui remplaçait le docteur Barrois passait pour ses patients de plus en plus nombreux chaque jour, pour une femme dotée d'un caractère inconstant, mais dont la compétence et le dévouement ne souffraient d'aucune critique. Christine, elle, comprenait mieux les façons singulières qu'avait Josiane de confondre ses propres tourments avec ceux de ses semblables, d'ajouter ses propres souffrances à celles de ses malades ; elle devait penser en se comportant ainsi, atténuer en même temps que celles des autres les afflictions qu'elle éprouvait. Elle se remémorait les récriminations de Josiane envers son mari...

- Je ne suis jamais arrivée à lui faire comprendre qu'il était de mon devoir de sauver une enfant que l'on m'avait confiée avant de penser à secourir les miens. Je préférais que l'on éprouve à mon égard de la compassion, plutôt que de lire dans le regard de mon amie une terrible sentence : « Tu es condamnable de n'avoir pas su garder le trésor que je t'avais remis. » Mon mari, à la suite de ce drame s'est transformé en juge, en accusateur, en adversaire qui sans cesse me reprochait ma conduite. Notre mésentente nous a séparés, il ne pouvait admettre qu'une mère pût abandonner, au profit d'un autre, ses propres enfants, des enfants conçus dans l'amour, deux fils dont il me reprochait d'avoir volontairement supprimé la vie, leurs vies naissantes prometteuses de désillusions mais aussi d'immenses joies, peut-être d'un destin accompli. Je ne pouvais m'accuser d'indignité ; je pensais ne pas mériter ces remontrances qui s'ajoutaient à ma douleur ; je m'interrogeais sans cesse et j'en arrivais à m'absoudre de toute implication dans ce drame en me disant qu'une main avait guidé mes actes si funestes fussent-ils, une main certainement divine qui me lavait de tout reproches et me permettait par là-même de continuer à vivre une pauvre vie, que je n'avais pas le courage de supprimer. J'ai su après notre divorce que mon mari s'était remarié, il a dû oublier en partie ses tourments dans les bras d'une femme plus jeune que lui ; moi charnellement, je suis morte et je constate la cruelle vérité que par ces dissemblances les femmes se distinguent des hommes. Je vois souvent Aude, je la considère comme ma fille, nous ne parlons jamais de ce drame qui pourtant nous unit, la douceur de son visage lorsqu'elle me voit s'empreint d'un sentiment de gratitude éternelle. Aude a maintenant dix huit ans, elle est devenue une jolie jeune fille, elle est sage, trop sage ; elle se complait dans la lecture ; lorsqu'elle vient chez moi parfois elle s'isole dans le salon, je la surprends alors un livre ouvert sur les genoux, le regard vide ; elle est ailleurs dans des songes vagues dont elle ne peut me donner la teneur lorsque je l'interroge. Ses manières d'être ne sont pas celles des jeunes filles de son âge, elle n'a que des occupations quelque peu inquiétantes : je les trouve trop raisonnables ; par contre dès que le temps le permet elle va à la plage, c'est une excellente nageuse ; je trouve qu'elle a perdu un peu de cette allure naturelle qui faisait son charme et lorsque je l'étreins elle se laisse aller contre moi, comme s'il fallait qu'elle affirme dans ses abandons l'amour qu'elle me porte.

De confidences en confidences leur amitié s'affirmait, Josiane à nouveau apprenait à sourire ; la fuite du temps semblait effacer ses langueurs éprouvantes ;

elle voulait se consacrer davantage aux autres et disait qu'il était de son devoir de vivre, d'user de toutes ses facultés afin d'avoir le sentiment d'exister ; elle avait auprès d'elle Christine qui l'accompagnait utilement dans sa démarche.

Christine reçut un soir du mois de juin un coup de téléphone : Josiane lui apprenait brièvement la mort d'Aude, la jeune fille avait sans doute mésestimé ses forces ; on avait repêché son corps inerte loin du rivage ; la mer, pourtant, par ce lumineux après midi de printemps, était calme.

Christine s'inquiéta, elles avaient l'habitude avec Josiane de se téléphoner chaque dernier vendredi du mois pour convenir d'un rendez-vous. Ne pouvant obtenir la communication elle se rendit le lundi suivant au cabinet médical, une simple feuille de papier épinglée sur la porte informait les patients, on pouvait lire : Le docteur Josiane Trigat sera absente à compter du lundi vingt juin deux mille sept. À partir de ce jour malgré ses recherches, Christine ne revit plus son amie. Elle ne fut pas irritée de ce départ secret ; elle l'imagina entourée de femmes affables dans un lieu retiré où seuls des chants mélodieux rompent le silence.

LE COMMISSAIRE YVES BLANCHARD

MÈNE L'ENQUÊTE

- Commissaire Yves Blanchard, entrez je vous prie !

Jacques Blondin se leva. Il quitta son siège sa confiance chancelante raffermie par la mine paisible du commissaire. Il se demandait depuis qu'il l'avait reçue quelle pouvait être la cause de sa convocation ? À part une possible mais involontaire infraction au code de la route, il ne trouvait rien à se reprocher ; il demeurait quand même inquiet, « pour être convoqué par un commissaire il fallait que l'affaire soit, sinon grave tout au moins embarrassante. » Il entra dans un bureau du commissariat central de Toulon qui lui parut semblable à celui dans lequel il travaillait à la préfecture de la même ville ; ordonné, propre, clair, mais pareillement pourvu d'une banalité administrative incitant à l'ennui. Invité par le

commissaire à s'asseoir d'un geste complaisant « on était entre fonctionnaires d'un grade respectable, » Jacques Blondin se cala dans un fauteuil confortable, croisa les jambes, se présenta avec un brin de suffisance destiné à vouloir moins impressionner qu'à se faire valoir ; afin de parler d'égal à égal avec un représentant de l'ordre public.

- Jacques Blondin monsieur le commissaire, je suis le secrétaire adjoint de monsieur le préfet...

- Je sais, je sais ! J'ai appris à vous connaître, cela fait environ trois mois que disons : je vis avec vous ! Je m'attache par déformation professionnelle à résoudre les énigmes, vous en représentez une à mes yeux. Cependant ne vous alarmez pas, si votre existence passée me passionne, sachez que je ne trouve rien de grave que je puisse vous reprocher !

- Alors pourquoi cette convocation ? Vous vous attendez peut-être à une collaboration de la préfecture sur un sujet quelconque ?

- Pas du tout ! Une affaire pénible qui vous concerne me préoccupe vivement ; elle remonte à vingt-deux ans, exactement à la date de la mort de votre femme, je vous en parle sur un ton détaché car je suppose que vous vous êtes remis de ce décès !

- Eh bien non ! Je vis toujours seul, si quelques aventures passagères ont agrémenté mon existence, je la partage désormais entre la famille de mes enfants et mon travail. J'aimais ma femme, en quelque sorte je lui suis resté fidèle !

- C'est bien ce qui me conforte dans cette idée ; cet attachement indéfectible que vous aviez pour votre femme représente pour moi une énigme troublante !

- Ah bon ! Vous trouvez que l'amour est énigmatique ? Etes-vous marié monsieur le commissaire ? Excusez-moi, dans ce bureau c'est en principe vous qui devez poser les questions !

- Ne vous excusez pas, je suis marié, j'ai des enfants, grands et petits, je ne débattrai pas avec vous sur les sentiments et les affections tendres qu'inspire l'amour, mais je reviens à mon idée, quel peut être selon vous le motif de votre convocation ?

- Mais comment voulez-vous que je le sache ? Mettez-moi au moins sur une piste !

- Bien ! Il y a trois mois quatre tombes situées dans le cimetière central ont été profanées ; à la suite d'une enquête diligente nous avons arrêté les abrutis qui ont commis ces actes impies. J'en suis désolé mais j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer : un des cercueils qui se trouvait dans votre caveau de famille a été ouvert, c'était celui de votre femme ; vous devez vous douter de l'état et du contenu du cercueil profané ?

- J'ai appris par la presse cet acte infâme, aucun nom de famille n'était mentionné, n'étant pas concerné je ne m'en suis pas préoccupé ! Pourquoi en suis-je averti si tardivement ?

- Vous n'en devinez pas la raison ?

- Comment voulez vous que je puisse imaginer ce que je considère comme une agression, j'en suis affecté au plus haut point, vos questions posées en termes obscurs semblent m'imputer un assentiment blâmable ?

- Je ne vous impute rien concernant cette profanation ; mais je vous demande un effort de mémoire. D'après vous : quel est l'usage normal d'un cercueil ?

- Vous plaisantez ! Les circonstances de ces événements tragiques ne vous autorisent pas à poser de telles questions !

- Ne vous formalisez pas ! Je vais être abrupt : le corps de votre femme n'était pas dans le cercueil ! Avez-vous une idée sur cette disparition ?

- Aucune, je vous retourne la même question !

- Ah bon ! Eh bien je vais vous répondre ! J'ai la certitude que votre femme n'a jamais été enterrée, du moins dans son cercueil ! Réfléchissez avant de me donner la moindre appréciation sur cette information ; pour leurrer les agents des pompes funèbres le cercueil a été lesté d'une bâche.

- Comment pouvez-vous affirmer ce qui demeure une simple supposition ?

- Soyez plus circonspect ! Je vous ai dit que cela fait trois mois que j'étudie ce dossier. J'ai la certitude que la bâche était en fait une tente que vous aviez utilisée avec votre femme et vos jeunes enfants durant les vacances ; on a trouvé dans ses plis des cheveux, je n'envisage pas un examen qui prouverait, j'en

suis sûr, que certains cheveux proviennent de votre tête, donc la tente a remplacé votre femme le jour de la mise en bière. Vous n'êtes pas accusé de meurtre monsieur Jacques Blondin ; je sais, après avoir eu l'avantage inespéré de pouvoir étudier les actes médicaux, que votre femme est morte à la suite comme l'on dit : « d'une longue maladie ; » cependant je vous accuse d'avoir fait disparaître son corps avant l'enterrement. Vous n'avez pas de chance, il a fallu cette lamentable affaire de profanation pour que l'on découvre cette supercherie. L'accusation que je porte ne prêle pas en principe à conséquence ; car je mets sur le compte d'un amour immodéré la volonté de vouloir garder un corps, sinon vivant mais présent. Conte-moi votre histoire, elle contentera la ferveur que j'ai des énigmes, s'ajoutant à celles que je n'ai pu résoudre !

Jacques Blondin n'eut pas à fouiller longtemps dans les recoins de sa mémoire, il pouvait revivre malgré les vingt-deux ans passés, les événements de cet après midi où son âme avait basculé dans le vide, où un autre esprit que le sien avait accaparé son corps, au point de l'obliger à des gestes qui n'exprimaient pas ses propres sentiments. Pas une seule journée n'avait échappé à ses vieux souvenirs qui restaient d'une acuité affligeante, au point d'encombrer sa conscience. Il avait fallu qu'il ait une force d'âme exceptionnelle pour porter un si lourd fardeau pendant de si longues années sans que personne ne l'en puisse décharger ne serait-ce que d'une infime partie. Il voulait se désencombrer de ses remords, se vider de cette houle qui parfois le submergeait encore au point de l'anéantir, au point de l'emporter vers des mondes irrationnels, des mondes où les lumières de la raison s'éteignent peu à peu ; il désirait purifier son cœur, se débarrasser définitivement, par une confession, par un aveu simple mais sincère de cette gangrène qui lui gâtait l'âme. L'idée d'aller voir un prêtre le hantait, mais il la repoussait continuellement ; malgré ce désir, il pensait que ce n'était jamais le bon moment ; il se demandait si le fait d'avouer cet inconcevable forfait le priverait d'une présence imaginaire qui l'habitait cependant et à laquelle il avait fini par s'habituer. Avec crainte, il regarda droit dans les yeux le commissaire Yves Blanchard : il y trouva des reflets de compassion, ce qui l'encouragea ; il fut certain que le commissaire le traiterait avec humanité, ce dernier croyant déceler quelques hésitations chez son interlocuteur lui dit :

- Monsieur Jacques Blondin, je ne suis pas votre ami, donc je vous connais mal, mais je devine les tourments qui vous habitent ; libérez-vous enfin de ce fardeau, je vous écouterai d'une oreille attentive, je désire vous absoudre car je

vois en vous un honnête homme ; j'ai l'habitude de rencontrer des personnes pourtant vertueuses qui se laissent entraîner lors de circonstances fâcheuses, vers des actions qu'elles ne souhaitent pas ; je devine en vous un besoin impérieux de vous débarrasser enfin de cette anxiété qui vous hante ; si vous le désirez je suis prêt à vous entendre dans un endroit de votre choix, peut-être plus propice...

Il fut interrompu par Jacques Blondin soudain rasséréiné :

- Monsieur le commissaire, il me faudra un après-midi entier pour vous raconter une longue histoire. Cette histoire c'est la mienne ; elle commence le jour de la mort de ma femme ; je suis sûr qu'elle vous étonnera car je pense qu'elle est l'œuvre d'un homme qui a perdu à son corps défendant, pour un temps la raison. J'ai confiance en vous, je crois vos dires et ma crainte s'est dissipée, je mets sur le compte d'un esprit momentanément aliéné mes actes qui certainement vous paraîtront absurdes ; je ne suis plus dément, mes pensées ne sont plus incohérentes, mais quand je vous aurai conté ces souvenirs qui me hantent encore, ces aveux vous paraîtront redoutables car vous les partagerez avec moi et vous ne pourrez jamais les oublier. J'attends un coup de téléphone de votre part, je me mettrai à votre disposition et j'aurai le plaisir si cela vous convient de vous recevoir chez moi !

Le visage éclairé d'un sourire bienveillant le commissaire lui dit :

- Je veux bien, par sympathie, changer ma manière de procéder, je vous téléphonerai pour fixer un rendez-vous, excusez ce verbe qui me semble mal approprié pour clore cet entretien, je vous libère, à bientôt monsieur Jacques Blondin !

Jacques Blondin sortit du bureau, le plus dur était fait, bien qu'il ait relevé une insinuation menaçante il se sentait soulagé, comme libéré d'un lourd fardeau, le commissaire le comprit car la démarche de Jacques Blondin semblait plus légère.

Jacques Blondin semblait heureux, il se conduisait en hôte empressé envers le commissaire ; il ouvrit le portail du jardin d'une main avenante, s'effaça pour laisser entrer cet homme qu'il considérait désormais comme un ami de longue date. Jacques Blondin présenta à son nouvel ami ce qu'il considérait comme son havre de paix, bien que la quiétude des lieux ait été, il y a vingt-deux ans grandement troublée. Après la maison, ils visitèrent et découvrirent dans un recoin, seul endroit du jardin envahi d'herbes folles et d'arbustes divers, un ancien cabanon joliment construit ; il servait à entreposer les outils de jardinage ainsi que toutes sortes d'objets ; monsieur Blondin s'arrêta, montra d'un geste, en partie cachés par les arbustes, une table et adossé à un mur du cabanon, un vieux banc ; ils s'y assirent, puis il s'adressa à son visiteur d'un ton amical.

- Je suis obligé, car vous allez être mon confident, de vous considérer comme un ami sûr, c'est pourquoi j'userai d'un langage non retenu mais ce faisant plus sincère, veuillez m'en excuser par avance, j'ai besoin de croire en cette idée pour vous conter de la manière la plus naturelle une histoire somme toute macabre.

Jacques Blondin s'absenta un court instant, en hôte prévenant, il alla chercher, posées sur un plateau et accompagnées de biscuits, différentes boissons, ensuite il s'assit à côté du commissaire ; alors, comme envahi par une hardiesse nouvelle suscitée par une présence amie, la conscience déjà lavée de ses remords par une confession proche vivement désirée, prenant à témoin la multitude autour de lui, il se décida, d'une voix claire, à raconter son histoire.

- Je ne parlerai pas des moments terribles vécus avant la mort de ma femme ; ils sont, par les ravages causés dans nos cœurs, trop intimes pour que des témoins puissent imaginer leurs impérissables dégâts. Lorsque je vis ma femme allongée sans vie, tout fut en moi ainsi qu'autour de moi agitation irréaliste ; mon âme, mes sens, rien ne me semblait palpable, je ne voyais que mon ombre autour du linceul, mes enfants, parents, amis, employés des pompes funèbres, se mouvaient en automates discrets, peu diserts. Mon accablement suscita de la déférence, on me laissa longtemps seul, peut-être qu'aucune personne ne se sentait assez forte pour m'accompagner dans mon désarroi, c'est alors que je profitai de ces moments de solitude pour ouvrir le cercueil, glisser le cadavre sous le lit, le remplaçant par la découverte que vous avez faite monsieur le commissaire.

Jacques Blondin fit une pause, comme s'il venait de terminer un chapitre d'un livre qui méritait par quelques réflexions que l'on s'attardât un peu ; puis après avoir croqué un biscuit, versé un reste de boisson au commissaire désireux d'en savoir davantage, il continua :

- Après les obsèques, le moment le plus éprouvant pour moi fut celui d'une sorte de solitude, j'étais seulement accompagné par un être que la mort avait ravi ; à ma tristesse s'ajoutait l'épreuve de l'angoisse ; qu'allais-je faire du corps ? J'avais peur qu'il bouge, je n'osais le toucher, je pensais qu'il pourrait afin de se venger que l'on ait empêché la suite de sa destinée, se réveiller, me maudire par une bouche ouverte de laquelle aucun son ne sortirait. J'eus le courage de dormir dans notre lit, n'osant pas désunir deux époux qui, l'un affecté par ses terribles souffrances, l'autre par son affliction, méritaient de rester encore une nuit ensemble. Accablé, j'accompagnais du mien qui fut court et agité, le dernier sommeil de ma femme, allongée sur le carrelage sous notre lit. Dès mon réveil l'anxiété serra ma poitrine, ne trouvant aucune autre solution possible, je décidais de l'enterrer dans cette parcelle du jardin close par les arbustes, située à l'endroit où nous sommes. Avais-je bien fait de lui imposer cette sépulture ? Pour réponse, lorsque j'allais la rencontrer dans ce lieu qui détenait un secret n'appartenant qu'à nous seuls, j'avais l'impression qu'elle me reprochait de lui avoir donné pour l'éternité un refuge qu'elle ne désirait pas ; alors je me sentais coupable de lui avoir imposé une réalité peut-être en contradiction avec ses vœux. Parfois aussi, ce choix me confortait dans l'idée que je lui avais évité la froidure silencieuse d'un tombeau. Ne valait-il pas mieux qu'elle fût couchée dans cette terre, vivante par les allers et venues de ses proches et bruyante des jeux de ses enfants ? Peu après, j'entrepris de cultiver ce lopin de terre, je faisais profiter mon entourage des fruits de mon labeur, ces fruits, je m'imaginais qu'une manne surnaturelle les avait nourris ; je ne sais si c'est l'influence cachée de l'âme de la défunte, mais les fleurs que je plantais par leurs couleurs éclatantes tout autant que les parfums délicieux qu'elles exhalaient, figuraient ce que pouvait être un coin du paradis où sans aucun doute ma femme demeurait. Je venais tous les jours m'asseoir sur ce banc près d'elle, privé de sensations voluptueuses ; des réminiscences commandaient à ma mémoire nos intimes relations, je m'imaginais allongé à ses côtés, glissant une main avide sur son corps nu, m'attardant sur ses séduisants traits qui d'un geste, souvent, m'étaient interdits. Je ne cache pas que l'existence m'apparut parfois pénible même avec cette femme que « bien que ce verbe soit réservé à Dieu seul, » j'adorais ; aussi dans ce coin de jardin pourtant aimé, j'ai laissé aussi pousser à

dessein une ortie, pour que son âme se souvienne de nos dissensions passées. Le temps effaçant toujours plus aisément les douleurs et les afflictions, je repris malaisément goût à la vie, mais ne voulant pas en oublier les exquis saveurs je me suis permis comme je vous l'ai déjà dit quelques aventures qui ne m'ont qu'en partie comblé ; usant de cette nouvelle existence je néglige de plus en plus souvent les soins que je dois à ce jardin. Ne trouvez-vous pas monsieur le commissaire, que finalement l'envahissement des herbes folles a son charme et qu'il est grand temps pour moi de m'évader de ces lieux ?

Le commissaire Blanchard se reprit ; il rectifia une position qui laissait indiquer qu'il sortait d'un assoupissement inconvenant ; on ne sait pas s'il subissait plus qu'il ne le fallait l'influence de cette histoire insolite, toujours est-il qu'il sut seulement répondre d'un ton amical :

- Oui, oui vous avez raison !

Ils trouvèrent comme de vieux amis à s'entretenir de divers sujets, et finirent par oublier l'histoire qui les avait réunis. Avant que le portail ne s'ouvrît, ils se serrèrent chaleureusement la main et se promirent de conforter leur amitié naissante par des rencontres régulières.

3

Le commissaire Blanchard se préparait à se rendre ce soir-là comme tous les jeudis chez son nouvel ami ; il savait par avance que la partie d'échecs qu'ils allaient jouer tournerait rapidement à son avantage, bien que parfois Jacques Blondin arrivât après quelques coups bien pensés, à mettre le Roi de son adversaire mat dans un temps record ; ce qui, s'avouait-il, l'irritait un peu. Avant de partir, il entreprit de mettre de l'ordre sur son bureau encombré de papiers épars, son regard se posa sur les notes inspirées par l'enquête qu'il s'était attaché à résoudre ; la profanation des tombes du cimetière central avait dévoilé non seulement un acte infâme, mais encore une énigme obscure qu'il n'avait pu parfaitement élucider. Il relut les remarques écrites de sa main, en vue d'apporter des éclaircissements sur les motifs qui avaient poussé Jacques Blondin à vider le cercueil de son inviolable contenu ; mais elles n'étaient plus nécessaires ; Jacques l'avait convaincu facilement : - Un amour ardent, disait-il peut amener ceux qui le vivent à des

actions absurdes. Il se souvenait avoir, au début de l'enquête, soupçonné Jacques avec raison ; en effet, il avait découvert que son ami lors du décès de sa femme, avait touché une importante somme d'argent par le biais d'une assurance-vie ; il s'interrogeait toujours sur les bonnes ou mauvaises raisons, qui avaient amené Jacques à ne pas lui apprendre ce fait. Il se disait que sa réputation n'était point usurpée, à douze ans de la retraite le commissaire qu'il était en avait vu d'autres et se savait capable de résoudre avec talent des affaires bien plus délicates, il restait néanmoins sur sa faim en se remémorant le début de celle qui le préoccupait encore, il flairait dans celle-ci une duperie et pour peu qu'elle existât, il se refusait à tomber dans son piège. Malgré cela Jacques Blondin pouvait dormir tranquille, le commissaire savait qu'il était intouchable ; ses entretiens avec le juge d'instruction ne menaient à rien, aucune pièce probante, aucun indice inquiétant ne pouvait desservir Jacques. Au vue des dossiers médicaux, celui-ci pouvait prouver facilement qu'il avait été la victime impuissante de la maladie de sa femme, qu'il s'était comporté en mari dévoué et aimant, entièrement disposé à donner des soins à une malade qui ne désirait plus que son trépas. Le commissaire toujours dans l'expectative attendait que lui vînt une pensée fulgurante ; elle lui permettrait de trancher entre l'amitié et la crainte de manquer à ses devoirs. Mais après tout se disait-il : « à quoi bon vouloir menacer d'une inculpation vaine, un homme qui possédait tous les atouts pour se disculper d'un forfait qui, bien que prémédité, était d'une gravité infime ; » d'autre part, la satisfaction d'une affaire menée à son terme, méritait-elle que son amitié pour Jacques en soit affectée ? Ses notes déchirées, mises au panier, il enfila sa veste, embrassa sa femme, et s'apprêta à aller retrouver son ami.

- Cher ami, vous sentez-vous en forme ce soir, pour m'infliger une nouvelle défaite ?

Le commissaire trouva agréable l'accueil cordial et la pointe d'ironie légère, en souriant il enleva sa veste, prit ses aises comme s'il se trouvait dans un lieu familier et alla s'asseoir devant une table servie avec grand soin ; cette attention le toucha, elle se voulait être le témoignage d'une amitié plus sincère qu'obséquieuse. Ils se servirent une tasse de café et dans un petit verre tiédi un vieil armagnac. L'air plus réjoui que réfléchi ils commencèrent alors leur partie d'échecs. La partie s'éternisa : le temps alloué à une réflexion qui aurait permis d'envisager un coup important, se voyait davantage consacré à la jouissance d'un bien-être, qu'à l'élaboration d'une stratégie décisive. Ce soir-là un des rois fut, à la

satisfaction des deux joueurs, pat, ce dénouement somme toute escompté, évita à l'un d'éprouver un sentiment de supériorité, et à l'autre de connaître bien que dissimulée, une humiliation incongrue. Une nouvelle partie n'étant pas envisagée, ils devisèrent, se laissant aller mollement à des révélations sur leurs propres existences. Le commissaire, avant de partir, voulait en savoir d'avantage ; lors de son arrivée, en entrant dans la maison, il avait aperçu un foulard posé sans doute négligemment sur le dossier d'une chaise ; ce foulard appartenait assurément à une femme. D'un geste rapide, Jacques avait dissimulé le foulard dans l'un des tiroirs d'un semainier proche. Bien que l'ayant aperçu le commissaire avait évité de s'attarder sur ce geste ; cependant il ne put s'empêcher, « l'empreinte de sa profession y était certainement pour quelque chose, » d'interroger son ami :

- Jacques j'ai de très bons rapports avec le juge, sous mon influence il a pris la décision de clore le dossier concernant votre affaire, je crois par cet acte avoir mérité votre estime. Je vous ai avoué mes secrets les plus intimes ; la confiance que j'ai mise en vous vous place en contrepartie dans l'obligation de m'avouer les vôtres. Vous savez que je suis perspicace, ne me cachez rien qui puisse me faire découvrir un côté sournois de votre caractère, si cela était le cas, je vous en tiendrais une rigueur durable !

- Je regrette par réflexe avoir eu un geste prompt qui pour moi ne signifiait rien de répréhensible ; je sais que vous m'avez vu cacher un foulard qui appartient à Véronique, une amie qui m'est chère ; elle est mariée et depuis quatre ans nos sommes amants. Je voulais vous avouer cette liaison, mais par respect pour son mari qui occupe une place importante dans la vie toulonnaise, je désirais qu'elle restât secrète ; j'ai agi aussi avec discrétion pour ne pas souiller la réputation d'un homme qui à mes yeux, si cela se savait, ne mériterait pas un tel déshonneur. J'ai proposé à mon amie le mariage, j'ai approuvé son refus, cette situation si elle l'avait acceptée ne lui aurait pas apporté le plaisir escompté ; ce mariage l'aurait privée certainement de la visite régulière de ses enfants et petits-enfants ; ces visites se seraient déroulées dans une ambiance affectée par leurs humeurs maussades ; elles auraient été programmées pour complaire aux règles de civilité auxquelles on ne peut se soustraire, mais certainement pas suscitées par la volonté de vivre un bonheur parfait qui peut seul satisfaire les parents lorsqu'ils reçoivent et entourent

d'une tendre affection leur descendance. J'aime Véronique, je suis désespéré de ne pouvoir entrevoir dans cette liaison une heureuse issue ; j'en arrive à en vouloir à cet homme auquel elle porte sinon de l'amour, du moins un attachement sincère ; j'envie cet homme, il me semble qu'il me vole le temps qu'il passe avec elle ; j'en viens à le haïr, à souhaiter qu'il meure quand je m'imagine le voir chez lui avec la femme que je désire. Je la vois se préparer devant un miroir, je la vois entrer dans son lit, je ferme les yeux pour ne pas évoquer autre chose, mais je ne peux m'empêcher de la voir dans les bras de son mari, subir, se soumettre, ou finalement accepter avec délice les actes voluptueux qu'il lui propose. Je cherche en vain sur son visage l'empreinte de la vérité lorsqu'elle avoue m'aimer et qu'elle sort assouvie de nos ébats ; je n'insiste pas dans cette quête, j'ai peur qu'elle se lasse de mes incessantes interrogations ; je sais qu'elle est femme donc d'humeur changeante ; je sais que cette situation instable ne lui convient qu'à moitié, qu'elle cherche et qu'elle voudrait bien connaître les raisons de son inquiétude, elle doit mesurer souvent l'ampleur de l'amour qu'elle me porte ; je redoute que ses interrogations l'amènent à entrevoir les prémices de la fin d'une liaison qui pour elle, peut-être, n'a que trop duré. J'ai à combattre le temps, il ne joue pas en ma faveur, moi aussi parce qu'il m'est interdit, je sais que l'amour que j'éprouve est violent et que nos tendres sentiments peuvent s'affecter à tout moment. Cher ami, je suis souffrant d'une affection à propos de laquelle les recherches n'ont point abouti à la découverte d'un remède efficace ; je ne suis pas le premier et ne serai pas le dernier à éprouver ce dilemme, je suis convaincu que quel que soit mon choix ou le sien il sera cruel : si elle me quitte ou si nous continuons à nous voir, ce que je désire, je suis condamné à subir une affliction amère tout en essayant de la lui cacher de mon mieux !

Le commissaire, tassé dans son fauteuil, semblait abasourdi, il attribuait les paroles qu'il venait d'entendre à un homme exalté, capable d'initiatives irréfléchies et condamnables. La réponse à la question qu'il avait posée à Jacques, par sa promptitude, semblait préméditée ; il l'avait perçue avec satisfaction ; il allait pouvoir à nouveau se mesurer avec son ami ; il l'avait laissé sans l'interrompre, parler, s'épancher, en espérant que celui-ci, emporté par ses dires, serait enclin à se découvrir un peu plus...

- Excusez-moi commissaire ; j'interromps certainement une méditation intense, si je vous ai avoué haïr et souhaiter la mort du mari de ma maîtresse sachez que la sagesse me conseille, les menaces proférées s'arrêtent aux mots que je prononce, ces mots me vident l'esprit d'une humeur atrabile pour laisser place à un raisonnement juste. Comment voulez-vous que j'en veuille à cet homme que je ne connais que de vue ? Je pense en précisant ma pensée, avoir modifié votre appréciation sur les confidences que vous avez entendues.

- Jacques il est tard, bien que votre compagnie me soit agréable il faut que je parte, dès que je vous aurai quitté je vivrai dans l'impatience d'entamer avec vous une nouvelle partie d'échecs ; j'ai aussi un goût immodéré pour les énigmes paradoxales qui titillent mon esprit, c'est pourquoi j'aime discuter avec vous ; à jeudi prochain, Jacques !

Le commissaire regagnait son domicile sans hâte, il conduisait sa voiture en modérant autant que possible sa vitesse, il aimait conduire la nuit en écoutant de la musique classique, cette paisible solitude l'amenait vers des profondes réflexions; en pensant à Jacques il se disait que son ami était habile, et qu'il ne serait pas facile de trouver une faille chez un homme doué d'une telle intelligence. Le lendemain il se rendit comme d'habitude à son travail, il fut étonné de trouver sur son bureau, débarrassé de tout le reste, sans doute par ses collègues pour la mettre en évidence, une enveloppe ; elle renfermait sa nomination officielle au grade de commissaire principal.

- Cher ami, je viens jouer chez vous ce soir ma dernière partie d'échecs, je ne pourrai hélas renouveler avant longtemps ce plaisir ; je veux consacrer cette soirée à l'amitié, aussi je veux taire la moindre suspicion qui pourrait contrarier notre entente ; j'ai appris vendredi dernier, il faut dire que je m'y attendais, ma nomination au grade de commissaire principal, j'ai accepté cette promotion bien qu'il me faille aller la chercher dans la préfecture du Rhône. Ce grade couronne trente ans, comme l'on dit, de bons et loyaux services mais j'abandonne pour douze ans au moins une région attrayante ; j'espère y retrouver à l'âge de la retraite les

amis que je laisse, en sachant que loin d'ici la mélancolie m'envahira lorsque je penserai à eux.

Ils passèrent une soirée conforme à leurs souhaits, lorsqu'ils se séparèrent ils purent lire dans l'échange de leurs regards les marques d'une amitié indéfectible.

4

Les beautés architecturales de Lyon, ternies par la lourde atmosphère de la ville, ne pouvaient faire oublier au commissaire principal les diverses splendeurs naturelles et les suaves senteurs de son département d'origine ; néanmoins, trop accaparé par des tâches administratives qu'il trouvait ennuyeuses, il s'accordait, sans en être trop contrarié, un peu de temps pour évoquer les charmes de ses souvenirs. Il logeait avec sa femme dans un bel appartement situé dans la rue Garibaldi et se rendait avec elle pendant ses moments de loisir dans les squares, espérant dans ses flâneries retrouver la quiétude de son modeste jardin de Toulon. On le traitait avec déférence. Peu habitué à ces marques d'estime il regrettait parfois l'ambiance cordiale et familière de son ancien bureau. Cependant il s'accoutumait, par la force de l'habitude, sans trop de déplaisir à la vie Lyonnaise et il acceptait de satisfaire, en dissimulant sa mauvaise humeur, aux civilités contraignantes que son grade lui imposait. Il avait résilié son abonnement aux publications périodiques de la presse Toulonnaise, moins par désir de ne pas suivre à travers ses articles l'existence des êtres et le cours des événements, que par la nécessité dictée par une conscience scrupuleuse, de consacrer entièrement son temps à ses nouvelles responsabilités. De ce fait il ne put lire dans le principal quotidien Toulonnais, l'article concernant l'incident dramatique survenu une semaine du mois d'octobre. L'article rappelait que les randonnées, activités bénéfiques pour la santé, ne pouvaient s'envisager, leurs difficultés étant diverses, qu'en fonction des aptitudes des personnes qui veulent les entreprendre ; il mentionnait aussi pour signaler les risques de ce loisir, qu'au cours d'une promenade, un concitoyen distingué de la ville s'était tué en tombant d'une pente rocheuse rendue glissante par la forte pluie de la veille ; il était accompagné d'un ami qui n'avait pu malgré son empressement le retenir dans sa chute mortelle. Des témoins qui avaient assisté à la scène avaient affirmé que le malheureux n'était pas

équipé convenablement et que la simple paire de chaussures de ville dont il était chaussé ne convenait pas aux difficultés rencontrées. Le rocher de Roquebrune sur Argens, cette admirable merveille naturelle, s'était montré ce jour-là cruel et ingrat envers les hommes ; il avait oublié qu'un ermite habitait en permanence une de ses grottes et l'accompagnait ainsi pour toujours dans la grâce de Dieu dans sa solitude. Le commissaire Yves Blanchard privé de son plein gré de cette information, ne sut pas que le mort était le mari de Véronique et le randonneur qui l'accompagnait, son ami Jacques Blondin.

PIERROT

Il était maigre Pierrot.

Il était maigre du bout de ses pieds jusqu'à son visage soufreteux.

Il était maigre et pauvre ; cela se voyait parce qu'il portait un pantalon qui n'avait pas été acheté pour lui, mais sans doute pour un autre plus grand que lui.

L'été en short, il mettait avec ses sandales, des chaussettes.

Quand nous disions : Pierrot, tu as froid aux pieds ? Il riait, c'était sa réponse, sa défense ; et bien qu'elle fût absurde, il ne trouvait rien d'autre à faire.

Plus grand il passa avec succès son examen d'entrée en sixième, il entra donc au lycée Peiresc à Toulon et fit tous les jours le trajet à pied pour s'y rendre, cela faisait environ trois kilomètres. À midi pour éviter un aller-retour éprouvant,

invariablement il mangeait un quignon de pain fourré d'une barre de chocolat et une banane, c'était son déjeuner, il ne s'en plaignait pas.

Quand nous lui disions : Pierrot tu as faim ? Il riait encore.

Jamais il ne se rebiffait, pourtant dans nos paroles d'enfant la cruauté était toujours présente.

Il habitait avec sa grand-mère une petite maison pauvre comme ses occupants ; pourvue pareillement d'une façade triste, aux fenêtres disjointes, mal peintes, qui nous regardaient d'un air morne.

Un jour Pierrot a disparu. Sans qu'il nous en avertisse il a quitté sa maison, sa rue, son quartier ; on ne l'a plus revu.

Son absence a attristé certains d'entre nous, on avait le regret de s'être montré envers lui fort peu charitable ; l'impossibilité de pouvoir compenser notre conduite passée nous serrait le cœur.

Il m'est apparu et ce fut la seule fois, sur un écran de télévision ; c'était une émission qui présentait un petit cabaret de Paris ; j'ai reconnu Pierrot : vêtu pourtant d'une houppelande et le visage grimé, il riait comme toujours en racontant des capucinades ; comme Paillasse il se moquait de lui-même et terminait son numéro d'une voix caverneuse.

Il déclamait : Pierrot, pourquoi t'a-t-on affublé du surnom d'un bateleur un peu niais ? Ne cherche pas à comprendre ! Ne vaut-il pas mieux que tu te tournes toi-même en dérision, comme tu l'as toujours fait. Ris donc Pierrot, ris donc de tes malheurs !

Enfin Pierrot avait toujours su quoi faire, il préférait rire plutôt que...

Je n'ai jamais plus revu Pierrot ; je ne peux me figurer son existence que pénible et émaillée de détresse ; j'aurais tant voulu qu'il me conte, dans le calme d'une journée de retrouvailles, sa vie passée, peut-être moins malheureuse que je ne l'imaginai. Enfant, supposant que j'étais plus amène que les autres, il s'était confié un jour à moi ; il me disait, prouvant par là que son esprit avait mûri avant l'âge :

- Plus tard, je veux m'occuper des enfants abandonnés, l'expérience que j'ai d'une vie éprouvante, me fait croire que je pourrai devenir un bon éducateur !

- Je n'ai jamais pu trouver la réponse à la question que je me pose : Pierrot, que sont devenus tes rêves ? Se sont-ils réalisés ?

LA FÊTE DU LIVRE

Il suffit parfois que l'on soit l'objet d'une sorte d'inspiration venue d'on ne sait où, pour que l'on s'encourage à se délivrer, en les abandonnant sur du papier, des mots impudiques qui nous habitent et qui attendent que l'on ait la volonté de prendre la plume pour qu'ils puissent vivre.

Il suffit aussi de l'ascendant de toutes sortes de choses ou d'une profonde réflexion parfois d'une pensée éthérée qui nous arrive inopinément lors d'une promenade, d'une flânerie... pour que des mots anciens, simples, savoureux, familiers, appropriés, caractéristiques, évocateurs et j'en passe, soient écrits. Une fois que nous les avons mis à la suite les uns des autres, ils nous transportent vers

un état de délire qui nous incite à croire que nous sommes devenus des poètes que l'on ne saurait assez estimer.

Je ne me souviens plus si cela m'est arrivé. Alors j'imagine !

Toulon un Samedi de Novembre, par une belle journée bleue.

La Fête du Livre. Sous un immense chapiteau blanc...

Les élus sont là. Leurs livres édités doivent leur procurer le bonheur démesuré de partager leurs émois avec leurs lecteurs. Ils sont là, assis sur leur chaise, ils ont tous un air emprunté, rangés comme des poireaux dans un jardin bien ordonné.

Ils attendent intimidés les solliciteurs d'autographes derrière un alignement de tables, où sont empilés, à la disposition d'une cohorte populaire scrutatrice qui les détaille, leurs ouvrages, ce sont eux les vedettes.

Moi, j'aimerais bien me libérer de la cohorte mouvante, et aller modestement me glisser dans l'alignement des poireaux pour que l'on m'accorde le privilège de voir les personnages de mon livre s'animer sous les yeux de mes futurs lecteurs afin qu'ils puissent partager avec eux le bouquet de leurs sentiments.

Émoustillé par des idées de gloire littéraire, je n'y vais pas par quatre chemins ! Je tape fort ! Voyant parmi les élus une accorte femme esseulée, j'ose :

- Bonjour Madame ! Je viens d'écrire un livre ; afin d'économiser votre temps, pouvez-vous me donner succinctement le conseil le plus profitable qui vous vient à l'esprit et qui selon vous me donnera l'espoir de le voir publié ?

Je m'étais adressé à elle, mû par l'idée que les sentiments généreux qui habitent naturellement le cœur des femmes, l'amèneraient à considérer avec bienveillance ma demande.

J'entendis...

- Monsieur, puisque votre livre est déjà écrit, n'est-il pas trop tard ?

- En quoi cela change t-il mes chances ? Sans fausse modestie je le trouve publiable mon livre, je vous prie alors de me donner Madame, un conseil pour un livre déjà écrit !

- Les éditeurs Monsieur, reçoivent chaque jour des centaines de bouquins et il y aura bientôt plus de raconteurs que de lecteurs, il leur faut faire le tri ; vous imaginez le travail... Il faut à votre livre une entrée en matière séduisante ! Non cela ne suffit pas ! Disons fracassante !

- Oui je vois, mais comment dès le début accrocher l'intérêt des censeurs ?

- La première page Monsieur, la première page...Elle doit tout résumer, par votre histoire racontée à son début, démontrer la grâce et l'agitation subtile de votre esprit ...

- Madame, la première page de mes écrits est la moins éloquente, je dirais même que le lecteur ne sera probablement intéressé qu'à partir de la quarantième page...

- Alors vous n'avez qu'à indiquer en guise de préface de commencer la lecture de votre livre à la page quarante, mais franchement je doute qu'en utilisant ce stratagème vos chances d'être publié soient sérieuses !

Accorte la dame, mais badine !

- Oui, je comprends, mais il faut bien que l'action monte en puissance, au départ mes personnages ils sont tout neufs, tout propres, les divagations de leurs esprits...non de leurs âmes...bon, disons des deux à la fois, naissent lorsqu'ils atteignent l'âge adulte ; à ce moment, c'est fou ce qui leur arrive, accident, meurtres, égarements, femmes sublimées ; c'est beau tout ça !

- Sans doute ! Excusez ma franchise ; votre sujet me semble ennuyeux, un peu ringard, non ? Et puis ne vaudrait-il pas mieux par les temps qui courent, que vous écriviez dans un style novateur, quelque chose qui déride, qui étonne ?

- Quoi par exemple, dans toutes les formes d'expression, musique, sculpture, peinture, littérature, on a tout essayé ; on a même mis de la merde en boîte, cela n'est pas mon chemin...(Voir page 54, création de l'artiste italien Piero Manzoni, adepte de l'Arte Povera).

- C'est quoi votre chemin ?

- La pureté Madame, la pureté ! Et croyez-moi, à la trop chercher ou l'on devient amorphe ou l'on devient fou, c'est d'ailleurs ce qui arrive aux personnages de mon livre.

- La pureté, l'innocence, pour diriger vos personnages vers la sublime vertu, il vous faut...

Derrière moi un grognement impatient lui coupant la parole, m'indiqua que le monsieur qui attendait, n'en avait rien à faire de la pureté et de mes balivernes..... cela nous a imposé le silence ; Il avait écouté à la porte ouverte de l'indiscrétion, le drôle, et notre conversation ne l'avait pas passionné.

Dès lors j'ai laissé la place, elle fut aussitôt prise d'assaut par les collectionneurs d'autographes et elle en a gribouillé des fadaises, la dame...

Depuis je n'ai pas trouvé, pourtant j'ai cherché, et je cherche encore ce qu'elle aurait pu me dire la dame accorte assise derrière une table un samedi...

Vous ne pouvez pas savoir ce que ça me manque, ce qu'elle allait me dire !

Je suppose :

- Travaillez chaque phrase, non chaque mot, non chaque syllabe, non chaque lettre ; elle aurait pu me dire ça !

Elle aurait eu sans doute raison de me donner ce conseil, mais bon !

Alors ?

Alors j'y suis bien allé à la fête du livre, mais je n'ai jamais osé m'adresser aux élus ! Et le coup des poireaux c'était peut-être pour me donner l'illusion que j'étais à leur niveau !

Ou plutôt par un sentiment empreint de fatuité, de les placer au même niveau que moi !

Restons humbles, on ne va pas jouer dans la cour des grands.

Finalement j'aurais mieux fait de ne pas rêver, parce que cela m'a porté un coup au moral toutes ces histoires.

Cela ne fait rien ; je vais quand même faire le dos rond pour quémander qu'on publie le livre que je vais écrire !

Partagé entre l'abattement et l'espérance, je suppute mes chances !

Alors ?

Et bien alors j'écris, d'un flot continu, j'aimerais oublier l'indispensable ponctuation, les mots se mélangeant, suivant avec beaucoup de peine les idées, les sentiments, les errances, comme une poésie...exprimant mes pensées sans les faire passer par le filtre de la raison. Je n'y comprends plus rien, la poésie je ne l'aime, douce à l'oreille, qu'en rimes mélodieuses comme la musique !

Et puis zut, l'écriture par son indélébilité c'est en quelque sorte la vie qu'elle rend immortelle ; cette vie où tout ce qui est, se mélange : Le bien, le mal ; le oui, le non ; le content, le déçu ; le bon, le méchant ; l'opinion improbable, l'idée juste ; le bonheur, le malheur ; et ça tourne sans cesse... comme dans le livre que j'écris à nouveau, l'ancien n'ayant eu qu'une existence ponctuée de refus ; mais il faut bien que je libère les personnages qui habitent mes rêves : ils sont tous impatients de naître sous ma plume ! Il faut bien que je leur fasse ce plaisir !

PARADIGME CONTESTABLE

DES LETTRES FRANÇAISES SYLLABIQUES ET ATONES

L'acte de lire est parfois captivant à l'excès, pourquoi se nourrit-on alors sans cesse de ce choix ?

Lire pour le plaisir incommensurable de lire, nous conduit à écrire pour ressentir le bonheur du partage !

Lire, relire, lire encore, jusqu'à ce que l'oubli efface l'inutile, le discours encombrant pour assimiler seulement l'essentiel.

Ecrire, pour se laisser entraîner par des personnages nés subitement, vers des chemins inconnus.

Rédiger, gribouiller des critiques envers des écrivains, c'est parfois faire preuve d'un brusque désir de leur nuire ; c'est aussi la marque de la jalousie de ne point atteindre le talent qu'ils ont et qui nous fait défaut !

Il est nécessaire de placer la modération entre la critique acerbe et l'éloge flatteur !

Néanmoins, est-il blâmable de donner son sentiment particulier, dans la mesure où l'on admet que celui-ci, doit être assujéti à un raisonnement juste et subtil ? Je prends la liberté d'écrire cet ouvrage qui n'a aucune intention didactique, il a pour seule ambition de me permettre d'exprimer mon point de vue.

Il est indubitable qu'une œuvre littéraire symbolise la propre sensibilité de son auteur. Sans être un adepte intransigeant d'un misonéisme réducteur, je réfute dans toutes les expressions artistiques actuelles, un avant-gardisme qui se veut

sous le joug de la mode du temps. Mon approche personnelle de la poésie et de la prose est plus intuitive que perspicace. Il faut cependant que dans les écrits les facultés intrinsèques que nous possédons, déterminent avec plus ou moins d'intensité : « Le partage des émotions les plus simples. »

Cela étant, l'auteur doit être le témoin des réalités de son époque, et par là-même suivre ses métamorphoses ; mais il faut dire aussi que souvent concernant les habitudes humaines, rien ne change quel que soit le sujet, **la propension à la duplicité et à l'impudence calculée reste toujours présente.** Donc l'évolution permet tout. En poésie, un changement insurrectionnel a permis la création du surréalisme. Cette école littéraire et artistique contemporaine rejetant les constructions logiques de l'esprit et laissant à l'imagination et à l'association des idées tout leur arbitraire, a autorisé les médiocres à s'installer (peut-être temporairement) au panthéon des œuvres littéraires. Exemple « L'anthologie de la Poésie française de Jean Orizet ; éditions Larousse 2010, qui fait la part du lion aux surréalistes.» **Victor Hugo** est à plaindre : lui qui erre dans des écrits comparant ce génie au très contesté surréaliste : **Louis Aragon.**

Dans les œuvres complètes de **Georges Brassens, au Cherche Midi ;** lire page 1062 l'article signé **Gilles Colin, Aragon a-t-il cambriolé l'église de Bon-Secours ?**

Que dire et que faire, lorsque ni l'envie, ni un talent non défini, ne vous poussent à une quelconque étude ? Je n'ai pas de prédispositions naturelles pour être auteur de biographies, et même si je les possédais, je me garderais bien de dévoiler dans mes recherches un détail déplaisant de la vie d'une poétesse ou d'un poète aimés, ce qui aurait pour conséquence d'assombrir à mes yeux l'image chère que je m'en étais faite.

L'exemple qui va suivre, tiré d'un livre de **Jean Anglade,** me conforte dans ma volonté d'ignorer volontairement la connaissance de l'existence de certains hommes de lettre portés au pinacle.

Je dirais que l'œuvre importante de **Jean Anglade** empreinte de toutes formes d'humanité, de réflexions morales et de vérités historiques, a eu un effet inattendu sur mes choix littéraires. Le temps seul décide du mérite des ouvrages, et il serait temps pour cet auteur, à la renommée justifiée, de franchir les portes des pouvoirs dictatoriaux qui régissent les lettres françaises.

J'ai puisé dans la lecture de ses livres un précepte de modération : discerner ce qui est convenable et limiter ce qui peut heurter la sensibilité du lecteur.

Tiré d'un livre de **Jean Anglade**

Une vie en rouge et bleu

*L'Allemagne inventa la guerre sous-marine. Non point celle qui consiste à envoyer par le fond des navires de guerre ennemis, chose légitime, mais à couler des paquebots transportant des passagers civils et des neutres, comme ceux du LUSITANIA. Ce naufrage calamiteux donna plus tard à l'écrivain **Marcel Proust**, encore obscur mais pas pour longtemps, l'occasion de se moquer des bourgeois peu atteints par la guerre qui se nourrissaient bien, se divertissaient bien, se protégeaient bien des grandes douleurs :*

Madame Verdurin reprit son premier croissant le matin où les journaux narraient le naufrage du LUSITANIA. Tout en trempant le croissant dans le café au lait et donnant des pichenettes à son journal pour qu'il pût se tenir grand ouvert sans qu'elle eût besoin de détourner son autre main des trempettes, elle disait : « Quelle horreur ! Cela dépasse en horreur les plus affreuses tragédies ! » Mais la mort de tous ces noyés ne devait lui apparaître que réduite au milliardième car, tout en faisant, la bouche pleine, ces réflexions désolées, l'air qui surnageait sur sa figure, amené là probablement par la saveur du croissant, si précieux contre sa migraine, était plutôt celui d'une douce satisfaction. (Un amour de Swan.)

Voilà comment Proust décrit la bourgeoise de 1915. Lui-même millionnaire en franc-or, entouré de domestiques, se tenait bien au chaud et bien tranquille dans son appartement parisien, excursionnant en voiture, passant l'été au frais dans un hôtel de CABOURG, après avoir obtenu plusieurs certificats médicaux pour ne pas être mobilisé.

Les permissionnaires qui revenaient de la capitale racontaient que les parisiens réformés ne s'ennuyaient pas. Ils buvaient l'apéro aux terrasses des brasseries ; les théâtres continuaient leurs spectacles, farces de Labiche ou de Feydeau. Le Ritz continuait de recevoir la fine fleur de la société.

Cavaliers et amazones avaient repris le chemin des allées. Le concours des roses se tenait toujours à Bagatelle. L'académie Goncourt, composée de dix couverts, après avoir renoncé au repas chez Bruant en 1914 et en 1915, avait retrouvé ses assiettes. Les familles aisées continuaient de prendre des vacances. Jamais la Côte d'Azur n'avait reçu tant de beau monde.

En écrivant ce paragraphe, **Jean Anglade** fait œuvre de vérité, mais cette vérité a eu pour conséquence après sa lecture, d'amoindrir la belle mais fallacieuse image que je m'étais faite de **Proust**. L'état d'âme empreint d'une raffinée indolence de cet écrivain contemplatif mondain, le conduit souvent vers des entendements nébuleux. Il mérite cependant, vu son talent, (malgré une cordialité, et une tempérance qu'il n'attribue pas souvent à ses semblables) notre indulgence.

L'exposé objectif des faits est louable ; seule la calomnie est odieuse, (c'est d'abord rumeur légère, petit vent rasant la terre, puis doucement, vous voyez calomnie, s'enfler, s'enfler en grandissant)...

Lisez : Une Vie en Rouge et Bleu de **Jean Anglade** ; récit intéressant, sincère, où notre Pagnol auvergnat fait aussi œuvre d'historien.

Jean Anglade a-t-il été bien inspiré de dévoiler certains faits désobligeants de la vie de **Proust**, je n'en dirai rien ; je pense cependant que les livres publiés régulièrement par nos écrivains contemporains, étiquetés par avance comme « chefs-d'œuvre, » et dont la renommée usurpée est exagérée ont dû mécontenter **Jean Anglade** et ainsi provoquer cette critique.

On peut prendre aussi un exemple différent, **Le Caravage** : cet artiste novateur « malgré une existence de fieffé coquin, » fut peut-être le plus grand peintre que la péninsule nous ait donné.

Restons-en-là, il vaut mieux ! Jugeons l'œuvre, pas celui qu'il l'a faite !

Retournons plutôt à mon propre ressenti : Je préfère employer mon temps à lire tout ce qui peut satisfaire mon esprit.

MAUPASSANT :

En somme, le public est composé de lecteurs nombreux qui nous crient :

- Consolez-moi.
- Amusez-moi.
- Attristez-moi.
- Attendez-moi.
- Faites-moi rêver.
- Faites-moi rire.
- Faites-moi frémir.
- Faites-moi pleurer.
- Faites-moi penser.

Seuls, quelques esprits d'élite demandent à l'artiste : « Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament. »

L'artiste essaie, réussit ou échoue.

Concernant **La poésie**, cet art phonétique et déclamatoire qui consiste à **composer** des ouvrages en vers, assujettis aux règles fixées et rigoureuses de la prosodie est indubitablement devenue inaccessible à nos esprits trop paresseux.

Qu'elle est difficile, et pour beaucoup insurmontable, la réalisation de cette conception littéraire !

FLAUBERT, n'encourageait-il pas Louise **COLET** au travail assidu en lui donnant **BOUILHET** pour exemple : « Tu admires la facture de **BOUILHET**. Il a passé dix jours pour changer deux vers. « Lettre à Louise. 5.6 mars 1853. »

Peu m'importe aussi les savantes études qui classent les poésies suivant des épithètes qui ne sont à mes yeux qu'approximatives : qu'elles soient : **lyriques** (odes, chants, hymnes), **tragiques** (élégies, cantates), **dramatiques, didactiques** (épîtres, satires, fables) **fugitives** (sonnet, rondeau, ballades) etc.... mais aussi suivant le thème qu'elles explorent : poésies **sacrées, morales, philosophiques**, et pour conclure leur style c'est-à-dire la manière de penser de leurs auteurs : poésies **élevées, familières, badines**, etc...

Seule me plaît la définition de **SULLY-PRUDHOMME** :

La **poésie**, c'est **l'univers** mis en **musique** par le **cœur**.

Où vont mes préférences :

Elles vont vers ce que **Madame de STAËL** définit comme une possession momentanée de tout ce que notre âme souhaite, cette perception paraît incompatible avec le jugement de **BOILEAU**, je cite : De temps en temps, au moins dans l'art littéraire, à l'heure du **classicisme**, l'esprit et la raison réussissent à mettre une sourdine aux cris du cœur et aux soupirs de l'âme.

On peut néanmoins s'octroyer le droit de s'évader des contraintes d'un classicisme rigoureux contraignant, mais aussi par souci de clarté, garder une forme phonétique plaisante à l'oreille !

Ne mêlons pas le genre grotesque au sublime, finalement, en poésie je préfère le poétailon au surréaliste!

Peut-on déterminer avec netteté une quelconque harmonie entre ces hypothèses qui paraissent au demeurant paradoxales ? Peu importe, je considère que l'âme a depuis les premiers temps inspiré les chants des troubadours, eux-mêmes nés de l'esprit chevaleresque et du christianisme, et que les cris du cœur ne sont jamais absents dans l'art poétique. La poésie je ne l'aime douce à l'oreille qu'en rimes mélodieuses comme la musique.

Doit-on ignorer la barrière des écoles ; pourquoi pas après tout ?

Mon désir insatiable se satisfait de ces poésies familières qui interrogent l'âme, poésies peu inspirées par un intellectualisme réducteur qui se veut dans son

expression être le témoin exacerbé des événements épisodiques et fugitifs du temps contemporain.

Dans les anthologies actuelles certaines **poésies** me sont difficilement compréhensibles, avant-gardistes elles imposent aux lecteurs des textes **qui ne peuvent d'après moi que les détourner de cet art.**

Premier exemple :

LE SONGE DU PARFUM

Les canards sèment
Des poignées de graines noires
Dans le ciel apprivoisé
Une mesure indicible
Ombres et lumières raient
Les reflets fragiles à travers
Les brumes basses
Une porte s'ouvre seule
La blancheur contient un lit
De songe et de parfum
Pour un hiver qui ferme les yeux

André MIGUEL poète né en 1920

Selon lui le poète doit se heurter à la brutalité du monde et à la brutale contingence, (contingence : possibilité qu'une chose arrive ou n'arrive pas).

Deuxième exemple :

CHANT UN

Qui
et de ce mot lancé
est-ce vers toi ou bien vers qui
la vieille plainte déchire
chacun confond le sang et le savoir
il y a fuite d'avenir
ô les dents
Et derrière elles ces lèvres de vent
où va et vient le goût du présent

le compte n'y est plus qui faisait le jour
la lumière penche et
là-haut vient le bleu terrible

.....

Et que veux tu si la beauté
Tient au passé toujours c'est
Comme le pied à la chaussure
Nous admirons ceux qui ne peuvent pas mourir
Car ils sont la nature que nous ne sommes pas

.....

Bernard NOËL poète né en 1930

Sa démarche : qui suis-je quand je parle ; l'écriture s'établit dans le rapport du corps au texte, mais un rapport qui est souvent en porte-à-faux car l'identité fuit sans cesse comme se disloque sans cesse le *je* ou le *moi*.

Troisième exemple :

LA POÉSIE EST INADMISSIBLE.
D'AILLEURS ELLE N'EXISTE PAS.

Les beaux comme les laids semblent jubiler après
Toute la poussière, l'aimant, le somptueux repas,
L'allumage, le repassage des manteaux des rois mages
Après tout le mouvement d'allée et venue des magots
A leur éternelle stabilité.

.....

Denis Roche poète né en 1937

Je me consacre à l'étude approfondie du langage, les poèmes devenant eux-mêmes objets de recherche ou éléments d'une interrogation sur les rapports du signifiant et du signifié. La poésie est inadmissible d'ailleurs elle n'existe pas. Le côté iconoclaste puis reconstituteur d'une poésie-matière fabriquée, le cas échéant à coup de ciseaux, peut à certains égards être considéré comme stimulant.

.....

Ces exemples sont tirés de l'anthologie de la poésie française de Jean **ORIZET** éditions LAROUSSE juin 2010 ; un tiers de cette anthologie est consacré aux poètes

surréalistes et ignore les poètes qui ont bercé mon enfance : **Samain, Coppée, Richepin, Jammes** et tant d'autres. Oublier volontairement des écrivains estimables est contraire à la probité intellectuelle. Bien que modeste artisan de l'écriture, je sais reconnaître dans leurs écrits la signature des écrivains remarquables. Les surréalistes, évolution, révolution ? Caricaturistes au nom de la délivrance, libertaires, utopistes intellos... ? Dire que l'on ose publier : ce commentaire: LOUIS ARAGON : sa longue vie passionnée, fait de cet écrivain une des figures de la littérature Française du vingtième siècle à rapprocher, pour le siècle précédent, de celle de VICTOR HUGO.

Aragon thuriféraire dévoué d'un parti politique pour le moins tortueux déclarait : J'ai toujours dit sans prudence au grand jour mes pires pensées, et je ne me suis pas retiré quand on est venu me cracher au visage...Il suivait sans état d'âme les instructions de son parti politique et en toute conscience déclarait : « Pour une goutte de sang Viet, doit mourir un Français ! »

Je vous propose un intéressant sujet d'étude : **Louis Aragon** se rendait souvent dans les églises : était-il animé par un acte médité de contrition ?

VOLTAIRE

- Oui Platon, tu dis vrai ; notre âme est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?

BOILEAU

Craignez- vous pour vos vers la censure publique
Soyez-vous à vous-même un sévère critique....
Soyez plutôt maçon si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun ou poète vulgaire !

On trouve dans de multiples exemples pris dans tous les domaines de l'art, qu'ils soient : poétiques, picturaux, statuaire, etc. un espace d'inspiration commun. Les artistes se disent animés par les souffles ardents du cœur et par la substance pensante de l'esprit. Si l'esprit pense et l'intelligence comprend, il est bon de rappeler que la raison doit commander !

Voici ce qu'en pense **Voltaire** :

La raison est de l'homme et le guide et l'appui,
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui,
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme,

Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux, par le vice abattu
Que la félicité n'est que dans la vertu.

À l'heure actuelle il est bien de dire (c'est la mode) : **tout est poésie**, c'est une affirmation contemporaine universelle qui me déconcerte. Il est offensant par contre d'entendre, dans notre monde mercantile : « tout cela n'est que poésie » comme si cela était une offense de s'entretenir des choses passant par le principe des facultés sentimentales !

Premier exemple...

PIERO MANZONI artiste Italien adepte de (l'Arte Povera né en Italie), influencé aussi par les ready-mades de MARCEL DUCHAMP a mis sa merde en boîte, œuvre réalisée en 1961, 90 boîtes etc....

Si cela vous inspire, je peux vous lire d'autres poésies du même genre, ou si cela vous intéresse, la boîte numéro 80 est visible au Museo del Novecento de Milan.

Deuxième exemple...

Rien ne « **SOULAGES** » aussi ma pensée de cet affront qu'a subi l'abbaye de **CONQUES** en Aveyron de se voir restaurée de vitraux barbouillés d'une facture aussi insignifiante. Il faut à cet artiste une sacrée dose de fatuité pour s'arroger le droit d'entacher un monument historique mystique aussi merveilleux ; et au ministre qui a laissé faire l'insolence d'un parvenu ; certainement plus intéressé qu'intéressant.

L'outrance nous conduit vers l'outrage.

D'après **RACINE** :

Cet outrenoir emprunté

Dont-il eut soin de peindre et d'enlaidir les surfaces

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

De mémoire, **PICASSO** disait : On peut copier les autres, c'est louable,
Se copier soi-même c'est une imposture.

Les artistes parfois s'égratignent : mais qu'il est plaisant de les lire !

On raconte qu'**ANATOLE FRANCE**, voyant sur une couronne mortuaire l'inscription « Offert par les joueurs de boules de Neuilly » aurait murmuré « Tiens ! Un vers de **COPPÉ** ».

Les poètes maudits du temps de **COPPÉ (Verlaine, Rimbaud, Charles Cros)**, aimaient à pasticher ses dizains.

De son côté, il avait commenté ainsi le sonnet des **VOYELLES** :

Rimbaud, fumiste réussi
Dans un sonnet que je déplore,
Veut que les lettres O.E.I
Forment le chapeau tricolore.
En vain le décadent pérore,
Il faut sans « mais », ni « car », ni « si »
Un style clair comme l'aurore ;
Les vieux Parnassiens sont ainsi !

De **RIMBAUD** ce génie singulier, tout est jeunesse et témérité chez **RIMBAUD**.

LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leur dos en rond.
À genoux, cinq petits- misère !
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.
Ils écoutent le bon pain cuire,
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un sein.
Quand pour quelque médianoche,
Façonnée comme une brioche
On sort le pain ;

Quand sous les poutres enfumées

Chantent les croutes parfumées
Et les grillons.
Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits pleins de givre,
Qu'ils sont là tous,
Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, chantant des choses
Entre les trous,

Mais bien bas comme une prière,
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,
Si fort qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemise tremblote
Au vent d'hiver.

J'aime souvent quand un tempérament mauvais m'assaille, me laisser conduire par le hasard, « celui-ci fait parfois bien les choses, » et quand ma main attrape parmi tant d'autres, le livre **Dominique** d'Eugène **FROMENTIN**, j'en lis quelques passages et cela suffit à mon bonheur. Combien aussi m'apaisent les lectures qui vont suivre :

Francis JAMMES

Provincial solitaire, 1868-1938, ami de Mallarmé, Gide, Claudel, son œuvre principale : De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir.

ROSAIRE

Par la mère apprenant que son fils est guéri,
Par l'oiseau rappelant l'oiseau tombé du nid,
Par l'herbe qui a soif et recueille l'ondée,
Par le baiser perdu par l'amour redonné,
Et par le mendiant retrouvant sa monnaie :
Je vous salue, Marie.

Par le petit garçon qui meurt près de sa mère
Tandis que des enfants s'amuse au parterre ;
Et par l'oiseau blessé et ne sait pas comment
Son aile tout à coup s'ensanglante et descend ;

Par la soif et la faim et le délire ardent :

Je vous salue Marie.

Par les gosses battus par l'ivrogne qui rentre,
Par l'âne qui reçoit des coups de pieds au ventre,

Par l'humiliation de l'innocent châtié,

Par la vierge vendue qu'on a déshabillée,

Par le fils dont la mère a été insultée :

Je vous salue Marie

Résurrection

Par la nuit qui s'en va et nous fait voir encore

L'églantine qui rit sur le cœur de l'aurore,

Par la cloche pascale à la voix en allée

Et qui le Samedi-Saint, à toute volée

Couvre d'alléluias la bouche des vallées :

Je vous salue Marie.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

LES ROSES DE SAADI

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir....

JOSEPHIN SOULARY

LES DEUX CORTÈGES

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : - il conduit le cercueil d'un enfant ;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre c'est un baptême ! – au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère lui tendant le doux sein qu'il épuise,

L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et- merveilleux retour qu'inspire la prière
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait, sourit au nouveau-né !

ALBERT SAMAIN

IL EST D'ÉTRANGES SOIRS...

Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Où dans l'air énervé flotte du repentir,
Où sur la vague lente et lourde d'un soupir
Le cœur le plus secret aux lèvres vient mourir.
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Et, ces soirs- là, je vais tendre comme une femme.

Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Où l'âme a des gaîtés d'eaux vives dans les roches,
Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches,
Où la chair est sans taches et l'esprit sans reproches.
Il est de clairs matins de roses se coiffant,
Ces matins-là je vais joyeux comme un enfant.

Il est de mornes jours, où, las de se connaître,
Le cœur vieux de mille ans, s'assied sur son butin,
Où le plus cher passé semble un décor déteint,
Où s'agite un minable et vague cabotin.
Il est de mornes jours las du poids de connaître,
Et ces jours-là, je vais courbé comme un ancêtre.

Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord,
Où l'âme au bout de la spirale descendue,
Pâle et sur l'infini terrible suspendue,
Sent le vent de l'abîme, et recule éperdue !
Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord,
Et, ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort.

CHARLES BAUDELAIRE

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

LÉO FERRÉ

LES MORTS QUI VIVENT

Les morts ont des anges gardiens en perles fines
Serties et mortuaires en couronnes d'adieu
Ils sont riches ces morts qui s'en vont à matines
Prier pour des vivants qui n'ont plus besoin d'eux

Il est des morts qui font germer les fleurs des champs
Et ces bourgeons d'amour sentent la remembrance
Et font au cimetière un relief d'ortolans
Où viennent picorer les oiseaux du silence....

MIGUEL ZAMACOÏS

LA LÉGENDE DU ZÉPHYR

Le souffle qui remue imperceptiblement
Cette jeune glycine autour du vieux sarment
C'est l'âme d'un zéphyr dont je connais l'histoire
Pour l'avoir déchiffrée un jour dans un grimoire
Donc, jadis un zéphyr flânant, musant, rêvant
Entra dans un très vieux castel en coup de vent
Et léger, étourdi, frôla de son haleine
Une enfant de seize ans qui filait de la laine.
Ses yeux étaient du bleu de ce lac languissant
Dont il avait ridé la surface en passant.
L'enfant pour rétablir la coquette harmonie
De l'ondulé repli d'une boucle fournie
Eut un geste du bras, de la main et des doigts
Si triste, si troublant et si chaste à la fois
Que le petit zéphyr, faiseur de pirouettes
Qui comptait ses amours au saut des girouettes
Coutumier du mensonge et gaspilleur d'aveux
Pour l'avoir vu passer ses doigts dans ses cheveux
Sentit qu'il n'aurait plus désormais d'autre reine
Que l'enfant de seize ans qui filait de la laine
Et dès lors, la fillette entraîna sur ses pas
Un amant éperdu qu'elle ne voyait pas.
Et lui fut tout heureux de pouvoir être encore
L'amoureux inconnu qui passe et qu'on ignore.
Dès qu'il apercevait ses beaux yeux rembrunis
Il courait lui chercher des chansons dans les nids.
Ne pouvant apporter toutes les fleurs en gerbe
Il allait lui cueillir des papillons dans l'herbe
Tous ceux des bois, des prés, des jardins, des bosquets
Et quand il avait fait doucement des bouquets
De rubis palpitant, de nacre, d'or ou d'ambre
Son souffle doucement les jetait dans la chambre.
Parfois jusqu'en Provence il allait voyager
Pour revenir plus lourd des parfums d'oranger.
À chacun de ses maux il avait un remède
Si la nuit était froide il se faisait plus tiède.
Si l'air était brûlant et le ciel orageux
Il rapportait du frais des grands sommets neigeux.
Quand elle avait un livre, effronté, comme un page
Il soufflait à propos pour lui tourner la page.

Puis quand elle dormait dans son petit dodo
Le zéphyr doucement écartait les rideaux.
Il mêlait, pour avoir de son corps quelque chose
Son souffle au souffle pur de la bouche mi-close
Longtemps il contemplait l'harmonieux dessin
Des petits doigts dormant sur la rondeur du sein
Et tout énamouré pour apaiser sa fièvre
Sans qu'elle eût à rougir la baisait sut les lèvres.

Hélas, un jour, vêtu d'un somptueux pourpoint
Un seigneur arriva que l'on n'attendait point :
Il était jeune et fier et venait d'Aquitaine
Pour épouser l'enfant qui filait de la laine....

.....

La Légende du Zéphyr de **Miguel Zamacoïs** est un merveilleux poème, je ne résiste pas au plaisir d'inciter votre curiosité, j'use pour cela d'une finesse d'esprit ! Après avoir lu le début de cette œuvre admirable, que peut-il bien arriver au faiseur de pirouettes ? À vous de le découvrir !

Georges BRASSENS met en musique un choix de strophes du poème Rosaire sous le titre la Prière. **Francis JAMMES** a rarement quitté son Béarn natal, longs séjours dans le département de l'Aisne dans les années suivant son mariage avec **Geneviève Goedorp**, le couple aura sept enfants. Après avoir lu **Clara D'ÉLIÉBEUSE** Je lui rends modestement hommage :

Écoutant ton appel je m'en vais dans les bois
Par les sentiers ombreux, chercher je ne sais quoi,
Suivant les souffles d'air les bruits de la nature,
Le doux chant d'un oiseau, d'un ruisseau le murmure.

Mal m'en à pris J'ai découvert dans l'ombre
À l'abri d'un bosquet sous les feuilles une tombe,
Où demeurent un corps pur, une âme de douceur
De jeune fille aimante qui croyait au bonheur.

J'ai lu

Dans la pierre incrustée simplement de ces mots :

Passant de Clara D'Éllébeuse, voici le tombeau ;
Elle qui d'un baiser cru l'enfant venu,
Tel celui de Marie, un fils naissant des nues,
Pour te rejoindre Seigneur,
Sans une plainte sans pleurs,
Cet être immaculé plus riche qu'un diamant,
A, l'instant d'un murmure, froissé le firmament.

AUGUSTE BRIZEUX

Poète romantique Breton né à Lorient 1803 mort à Montpellier 1858. Un prêtre réfractaire **Marie-joseph Lenir** lui inculquera des rudiments de philosophie et de théologie. **Alfred de Vigny et Sainte -Beuve** vanteront les mérites de ses premiers écrits.

LE CONVOI DE LOUISE

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil ;
Un seul prêtre en priant conduisit le cercueil ;
Puis venait un enfant, qui d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
À peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.

Elle mourut ainsi. Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore,
Avec toute sa pompe avril venait d'éclorre,
Et couvrait en passant une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;

Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
Ce n'était que parfums et concerts infinis ;
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Ce poème a inspiré mon poème : Marie

L'inspiration : il est facile de comprendre qu'elle nous est suggérée par nos propres émotions nées elles-mêmes spontanément lors de circonstances diverses, fortuites et enrichissantes.

Exemples :

Le génie **LAMARTINE** 1790-1869 dans son merveilleux poème :

L'isolement

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé !

Nicolas-germain LÉONARD

1744-1793 poésies pastorales et champêtres,

Un seul être

Rosignols qui volez où l'amour vous appelle
Que vous êtes heureux, que vos destins sont doux !
Que bientôt ma DORIS me verrait auprès d'elle
Si j'avais le bonheur de voler comme vous !

Et maintenant grand dieux ! Quelle est mon infortune !
De mes plus chers amis, je méconnaissais la voix
Tout ce qui me charmait m'afflige et m'importune :
Je demande DORIS à tout ce que je vois !
Un seul être me manque et tout est dépeuplé !

On peut excuser **Lamartine**, son génie lui permettait ce plagiat.

Cette étude superficielle dévoile mes ignorances, mais révèle aussi mes propres émotions. Au temps de notre adolescence, par défaut de posséder d'autres moyens de calmes délasséments, nous avons tous lu : LA GUERRE DU FEU, LES TROIS MOUSQUETAIRES, HELGVOR DU FLEUVE BLEU...Et bien d'autres lectures **divertissantes...**

Ou instructives :

HONORÉ DE BALZAC

CODE DES GENS HONNÊTES

Les voleurs ont existé de tout temps, ils existeront toujours. Ils sont un produit nécessaire d'une société constituée. Le vrai talent est de cacher le vol sous une apparence de légalité : on a horreur de prendre le bien d'autrui, il faut qu'il vienne de lui-même ; là est tout l'art. Les voleurs adroits sont reçus dans le monde, passent pour d'aimables gens. Si, par hasard, on trouve un coquin qui ait pris tout bonnement de l'or dans la caisse d'un avoué, on l'envoie aux galères : c'est un scélérat, un brigand. Mais, si un procès fameux éclate, l'homme comme il faut qui a dépouillé la veuve et l'orphelin trouvera mille avocats dévoués....

On ne saurait nier l'utilité des voleurs dans l'ordre social et dans le gouvernement....

Que deviendrait-on le jour qu'il n'y aurait plus par le monde que de honnêtes gens ? On s'ennuierait à la mort ; il n'y aurait plus rien de piquant : on prendrait le deuil le jour où il ne faudrait plus de serrures....

VICTOR HUGO

Certains intellectualistes obstinés reconnaissent l'immense talent de cet écrivain tout en oubliant de mesurer dans les écrits de ce génie, l'empreinte immanente de sa miséricordieuse et pure inspiration. **Victor HUGO** a toujours de grandes et familières histoires à raconter. Moi qui n'ai jamais eu de prédispositions pour entreprendre des études sérieuses, j'ai connu dès mon plus jeune âge le confinement livresque de **la légende des siècles, Des Voix Intérieures**. (Une nuit qu'on entendait la mer, Les pauvres gens, Booz endormi, Le crapaud). Cette œuvre formatrice est toujours empreinte d'humanité. Peu d'écrivains peuvent prétendre

contribuer, grâce à leurs œuvres, à l'élévation efficiente de la conscience des jeunes esprits.

L'AIGLE DU CASQUE

Les motifs du combat étaient sérieux, certes :
Mais ni le pâtre errant dans les landes désertes,
Ni l'Hermitte adorant dans sa grotte Jésus,
Personne sous le ciel ne les a jamais sus ;

- Bonjour, roi.

- Bonjour, Roi.

Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi ?

.....

L'huissier fit le signal. Allez ! Tous deux partirent.
Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.
L'enfant aborda l'homme et fit bien son devoir ;
Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

.....

Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,
Méditait, et l'enfant s'essoufflait. Tout à coup
Tiphaine dit : « Allons ! » Il leva sa visière,
Fit un rugissement de bête carnassière,
Et riant de fureur, haletant,
Il tua l'orphelin et dit : « Je suis content ! »

.....

Ainsi rit dans son antre la Tarasque.
Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,
Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
Cria : « Cieux étoilés, montagnes que revêt
L'innocente blancheur des neiges vénérables
Ô fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
Je vous prends à témoin que cet homme est méchant ! »
Et, cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
Il se mit à frapper à coup de bec Tiphaine ;
Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

EN VOYANT PASSER DES BREBIS TONDUES

Les sombres vents du soir soufflent de tous côtés.
Ô brebis, ô troupeaux, ô peuples, grelottez.
Où donc est votre laine, ô marcheurs lamentables ?
Allez loin de vos toits, et loin de vos étables,
Sous le givre et la pluie, allez, allez, allez !
Où donc est votre laine, ô pauvres accablés,
Vous qui nourrissez tout, hélas ! Et qu'on affame :
Peuple, où donc sont tes droits ? Homme, où donc est ton âme ?

Constructeur, polisseur, où donc est ta maison ?
Où donc sont les esprits mis sous votre tutelle,
Docteurs ? Et ta pudeur, ô femme, où donc est-elle ?
Hélas ! J'entends sonner les clairons triomphants !
Vierge, où sont tes amours ! Mères, où sont tes enfants ?
Grelottez, ô bétail dépouillé, pauvres êtres !
Votre laine n'est pas à vous, elle est aux maîtres,
Elle est à ceux pour qui le chien aboie, à ceux
Qui sont les rois, les forts, les grands, les paresseux !
A ceux qui pour servante ont votre destinée !
C'est à vous cependant que Dieu l'avait donnée,
Cette laine sacrée, et dans la profondeur
Dieu maudit les ciseaux lugubres du tondeur !
Ah ! Malheureux en proie aux heureux ! Honte aux maîtres !
Où donc sont ces bergers qu'on appelle les prêtres ?
Nul ne te défend, peuple, ô troupeau qui m'est cher,
Et l'on te prend ta laine en attendant ta chair.....

JEAN RICHPIN

L'ODYSSÉE DU VAGABOND.

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,

Clopin-clopant, clopant-clopin.

Où va-t-il ? D'où vient-il ? Qu'importe !

Suivant le hasard qui l'emporte

Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,

Sur son bâton de cornouiller,

Il fait plus de pas qu'un roulier.

Il dévore en rêvant les lieues

Sur les routes à longues queues

Qui vont vers les collines bleues.

Là-bas, là-bas, dans ce lointain

Qui recule chaque matin

Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble sans halte ni trêve

Poursuivre un impossible rêve,

Toujours, toujours, tant qu'il en crève.

Alors, sur le bord du chemin,

Meurt, sans qu'on lui presse la main,

Cet affamé du lendemain.

Étendu sur le dos dans l'herbe,
Il regarde le ciel superbe
Avec ses étoiles en gerbe.

Ah ! Là-haut, c'est peut-être là
Que son espérance exila
Le but qui toujours recula !

Ah ! Là-haut, c'est peut-être l'arche
Vers laquelle ce patriarche
Guidait son éternelle marche !

Quand le dimanche il défilait
Sous un portail son chapelet,
C'est là-haut que son cœur allait !

Là-haut, c'est la terre promise !
Là-haut, pour les gueux sans chemise
Le lit est fait, la table est mise !

Et sans doute ce vagabond
Va s'envoler là-haut d'un bond,

Et ce moment lui semble bon !

Eh bien ! Non. Tordu comme un saule,
Ce prisonnier tient à sa geôle,
Il ne veut pas mourir le drôle !

Il lutte, il hurle, comme un fol,
Cambre ses reins, tourne son col,
Et de ses baisers mord le sol.

Il n'a point de céleste envie,
Et dans sa soif inassouvie
Il veut boire encore à la vie.

Sur ce lit de mort sans chevet
Il se rappelle qu'il avait
De bons moments quand il vivait....

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin.

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,

Et la bonne soupe bien grasse.

Et qu'il avait beau voyager,
Lui l'inconnu, lui l'étranger,
Chacun lui donnait à manger.

Et que les gens sont charitables
D'ouvrir aux pauvres leurs étables,
De lui faire place à leurs tables.

Et que nulle part, même aux cieux,
Les misérables ne son mieux
Que sur terre, et le pauvre vieux

Voudrait voir la prochaine aurore
Et ne pas s'en aller encore
Vers l'autre monde qu'il ignore ;

**Et la vie est un si grand bien,
Que ce vieillard, ce gueux, ce chien,
Regrette tout, lui qui n'eut rien.**

N'est-il pas admirable cet hymne à la vie ?

**À MES FIDÈLES COMPAGNONS D'ÉCRITURE
À NOS AFFECTIONS PARTAGÉES
VOICI QUELQUES BRIBES DE VOS TEXTES**

YVES VANEL

LA VIEILLE

Une très vieille dame a le pas trébuchant.
Les yeux vifs en chemin, le sourire aguichant,
Étonnent les quidams qu'elle croise et provoque,
Allumant aux regards une flamme équivoque.
Plus d'un se remémore un ancien souvenir,
D'un âge où c'était bon d'aller circonvenir,
Par des pièges innés, le doux cœur d'une femme.
Qu'importe les complots pour cette vieille dame,
Elle va de son pas chercher un peu de pain
Pour nourrir ses oiseaux, puis attendre demain ?

MÉLANCOLIE

La lune a déployé son beau croissant cornu.
Compagne de la nuit elle offre à sa manière
Au songe du poète un rayon de lumière
Irisant son regard, noyé dans l'inconnu.

Du haut de son vieux tronc un grand arbre chenu
Jette une ombre en rayure au toit de la chaumière,
Douillettement blottie entre bois et clairière,
Où devenu serein l'esprit se met à nu.

Un souffle sur la mer vient déchirer la brume,
Éveillant à l'aurore un regain d'amertume.
Le jour est sans espoir comme un mur de prison.

Assise au bord du temps mon âme se replie.
Tel un amour déçu d'un peu de trahison,
Ce monde ouvre mon cœur à la mélancolie.

MARCEL LAUGIER

MA FEMME EST MAIGRE

Comment peindre l'élan de mon âme. Sans cesse
Comment dire ma joie et clamer mon ivresse
Muse du doux Musset, prête moi tes accents,
Ma maîtresse a maigri de dix kilos cinq cents.
J'avais comme égérie une éthique pécore

Qui bien que squelettique a su maigrir encore.
Ce fut d'abord le thé que l'on boit en mangeant,
Pour ne déguster que des mets astringents,
Et qui font, que soudain, vous courez aux latrines.
Puis, virent le massage et la thyroïdine,
Le masseur à tout crin, le farouche masseur
Qui vous malaxe avec des gestes de boxeur.
Il escamota son derrière, je précise,
Et c'est sur rien du tout, Monsieur, qu'elle est assise.
Elle avait un orgueil à perdre la raison.
Sur les plages, elle fut le clou de la saison.
Pas de croupe ! Oh ; bonheur ! Pas de poitrine ! Oh, Joie !
Elle est maigre, je l'aime, et bien sûr je la choie.
Car j'ai vu, j'ai pu voir (Dieu que j'étais content),
Ses cheveux et ses seins tomber en même temps.
Puis elle se fit mettre un anneau stomacal
Et il manqua de peu que ça lui fut fatal.
Bien qu'elle ressemblât bientôt à une équerre,
Qu'importe ! Il lui fallait continuer sa guerre
Contre les rondeurs, les kilos superflus.
Graisse ! Graisse ennemie ! Quand seras-tu vaincue
Clamait-elle sans fin, tout haut, dans les gymnases.
Car elle pratiquait aussi les sports de base
Qui permettent parfois, (pois et haltères, gym)

D'atténuer les inconvénients du régime.
Il décrivit encore les efforts de la dame
Pour perdre des kilos, que dis-je... C'est en grammes
Que l'épouse menait un aussi dur combat.
Puis, se tut. Et prenant la parole tout bas :
Mais, lui dis-je, devant tant d'ostéologie,
Quand vous vient le désir de consommer l'orgie ?
Jamais répondit-il, c'est une femme unique !
Je la vêts, je la sors, je la montre en public,
Est-ce qu'on couche avec autant de classe ? Non, dites !
Quand je veux sacrifier au culte d'Aphrodite,
Que mon cochon m'incite à l'impudicité,
Une autre a les honneurs de ma salacité.
Car la femme qu'on montre et la femme qu'on aime,
Cher Monsieur, croyez- moi, ce n'est jamais la même !

MAURICE GALLOIS

LA GESTE DE VINCENNES

5648 VERS

Heurs et malheurs d'un prestigieux château

COURT- EXTRAITS

Vincennes ! Ton donjon, illustre citadelle
Tes remparts aux neuf tours et ta sainte chapelle,
Demeurent les témoins des temps prestigieux,
Où de nos plus grands rois, les règnes glorieux
Déployaient à l'envi leurs pompes médiévales,
Sous les riches lambris des voutes ogivales.

...

Près de tes vieux fossés, Ô Palais capétien
L'on se prend à rêver, d'un roi magicien,
Qui, de son spectre d'or, touchant ton corps de pierre,
Te ferait resurgir en ta beauté première,
Et qui ranimerait, pour notre œil ébloui
Un passé dans ton sol à jamais enfoui.

...

Au temps de Louis Sept et de Philippe Auguste
On verrait s'élever sur sa crypte robuste
Un élégant logis avec son promenoir
Entouré de créneaux, et ce joli manoir,
Au temps où Louis Neuf épousait Marguerite
Devenait de nos rois la cité favorite.

...

Depuis trente ans, déjà, parmi la vieille Europe,
Un tragique conflit s'enfle et se développe

Autour de l'évangile à présent grand ouvert !

On dit : Que faut-il croire, ou le Dogme ou la Bible ?

Ou rendant le dilemme encore plus sensible :

Qui du pape de Rome ou de Martin Luther ?

...

Vincennes du grand siècle, au cœur de l'esplanade

Tes pavillons jumeaux, ta grande colonnade

Ton bel arc-triomphal, chef d'œuvre de Le Vau,

Ta fière tour d'entrée, avec arc ouvragée

Du règne des Bourbons nous montre un apogée

Où le soleil royal brille au plus haut niveau.

...

C'est alors qu'un poète en ces jours-là s'indigne.

Pour sauver le château de ce malheur insigne

Emu, Victor Hugo va lancer un grand cri.

Lui qui chanta si bien des siècles la légende

Rédige un plaidoyer dans lequel il demande

Que l'on n'achève pas le vieux palais meurtri.

...

Vincennes tes étangs où le soleil se mire

Tes sentiers sinueux que le Second Empire

Traça de part en part de l'antique forêt

Tes cours d'eau, tes rochers, tes bosquets de verdure

Entourant le donjon à la haute stature

Offrent au promeneur un merveilleux attrait.

ENVOI

Messire Président, Noble Dame de France
L'humble auteur de ces vers place son espérance
En vous, qui certain soir vîntes en ce haut-lieu.
Oyant le vieux château délaissé qui soupire
Qu'un élan généreux envers Lui Vous inspire
Je vous en rendrai grâce et je bénirai Dieu !

Citadin vincennois, quand j'aurai rendu l'âme
Continue à ton tour de défendre avec flamme
Notre château royal imposant et si beau !
Et Toi vaillant Français qui chéris ta Patrie
Vénère le donjon ; son échine meurtrie
Est un sublime mâât, pour notre fier drapeau !

...

Par ces ultimes vers qu'en signant il atteste
Ci, Maurice Gallois a terminé sa geste.

CÉLÉBRATION

- Comment c'est-il qu'on concélèbre ?

Dit l'humble abbé à son curé.

- C'est bien simple, vous m'entourez
Moi, sur le trône où j'apparais,
Lumière au milieu des ténèbres ;
Vous tapis sur des tabourets,
Moi droit, Vous courbant les vertèbres !

ROBERT ISAAC COHEN

ASTOR PIAZZOLA

Tout en me délectant d'un tango d'argentine
Dans mon rêve surgit ma fouge libertine.
Vient Astor Piazzola, ses musiques moroses
Libertango glissant sur parterre de roses.
Le froissement ailé d'un ange passe là
La milonga se love en habit de gala.
Quand l'hiver sévira, serai-je de ce monde ?
Quand les saisons courent, danserai-je leur ronde ?
Saccades soubresauts, cœur de bandonéon
L'instrument à soufflet se tord, le violon
Escalade le ciel tel la corde d'échelles.
À Mayotte, un grand fils vit loin, près des Seychelles
Et la pluie applaudit de ses graciles mains
Les notes dont les sons semblent sans lendemain.

Le tango du lido revient dans ma jeunesse
La vieillesse-détresse est sur ses pilotis :
L'homme vieux à présent, contemple ses petits
Il regrette souvent son manque de sagesse,
Il se souvient du temps de sa sùre sveltesse,
L'hidalgo musicien se nommait Mondino
Il semblait méprisant, sur l'estrade, au piano,
Affichant sa fierté dans un rythme vivace,
Pourquoi, dans ma mémoire a-t-il laissé sa trace ?
Il était ténébreux, et ses faux airs méchants
Son mépris m'ont fixé lorsque j'avais vingt ans.
Mais Astor Piazzola, sourit dans sa moustache
Laisse à l'éternité sa fouge et son panache
En me réconciliant avec ces souvenirs
Ces tangos du Lido, ces désirs, ces soupirs...

DEMAIN

Robert m'a remis ce poème quelques jours avant son décès.

...

Demain ? Je vais mourir, je le sais, je le sens
Un acte insignifiant devient le plus pressant...

Mon résidu de corps, sous le bal des neurones
Stimulés qui, toujours, s'ingénient... Tu ronronnes !

Pauvre vieux, arrivé au soir de ton voyage !
Synapses par milliards, brillez tel un mirage !

Demain, tu vas savoir que rien n'est plus possible
Qu'un viseur inconnu t'aura choisi pour cible

Et toi, qui te croyais artiste et très sensible
Qui relisais souvent les feuillets d'une Bible,

Qui priais tous les Saints de te laisser en paix,
Demain, si c'est ton tour, sois léger, s'il te plait !...

SERGE MALCOR

LA LÉGENDE DES CIGALES

Ici, chez nous, l'été c'est un peu l'enfer mais ça n'empêche pas nos valeureux estivants d'arriver à gros bouillon et de se radasser sur nos plages. Il y en a même qui avaient envisagé d'éradiquer les cigales qui gâchaient leur grasse matinée ! Ils ne peuvent pas savoir, pécaïré, que c'est le Bon Dieu qui nous les avait imposées.

Té, je vous explique :

L'histoire se déroule à une époque où les anges prenaient leurs vacances sur notre terre.

Ils aimaient bien passer du temps en Provence où, paraît-il, notre réputation de « fatigués de naissance » était déjà parvenue jusqu'au paradis.

Et il est vrai que souvent ils entendaient des propos du genre « J'ai pas envie d'arroser ce soir, des fois qu'il pleuvrait cette nuit...Avec ce cagnard il faudrait-être fadoli pour faire le cacou dans les rues. »

Ces anges en goguette furent très surpris de rencontrer dégun aussi bien en ville que dans les champs.

Tu parles ! Nous étions en plein mitan de juillet, vers les deux-trois heures de l'après-midi. Une heure où même les glaçons ne sortent plus du congélateur !

Autour d'eux, la fontaine s'excusait presque de faire tant de bruit en distribuant son filet d'eau. Dans les jardinets les pommes d'amour semblaient crever de soif abritées sous leurs feuilles fripées. Même les coqs n'avaient plus la force de chanter. Rien que des volets bien clos d'où parfois s'exprimaient des ronflements d'outre-tombe.

Ils allèrent parmi les restanques plantées d'oliviers où un silence pesant régnait en maître. Les herbes sauvages étaient desséchées, les vignes n'étaient même-pas sulfatées, seuls les pins et quelques herbes aromatiques nimbées de leur parfum, semblaient, malgré la sécheresse, supporter cette désolation.

Comme ils ne voyaient personne, ils s'en allèrent frapper à la porte de l'église. Elle n'était même pas fermée la porte, mais il leur fallut attendre un long moment, avant que n'apparaisse un curé complètement espaloufi. Il s'excusa, il dormait. Il faisait la sieste, un bon petit sieston comme tous ses concitoyens.

Il les fit entrer et leur expliqua qu'avec le soleil dispensé en abondance sur la région, les gens étaient contraints de se reposer. Ils ne pouvaient ni parler, ni réfléchir, ni garder les yeux ouverts. Ils étaient obligés de sommeiller, de dormir une heure ou deux.

Malgré des prémices de bâillements, les anges demandèrent : « Mais alors quand travaillez-vous ? »

Le curé répondit : « À la fraiche. Un peu le matin, un peu le soir. Vous savez, ici parfois il fait chaud très tard, ce qui explique l'état des vignes, des oliviers et des champs, et encore je ne vous parle pas du terrible Mistral qui dessèche tout. »

Quand les anges remontèrent au Paradis, ils en parlèrent avec le Bon Dieu. Celui-ci réunit un conseil afin de trouver une solution. Après bien des essais, ils annoncèrent qu'ils avaient le remède.

Ils venaient de créer de toutes pièces un insecte spécial, exprès pour la Provence, qu'on ne trouverait pas ailleurs et qui était programmé pour faire du bruit uniquement quand il ferait chaud, de préférence l'après-midi, pour tenir les gens réveillés. Il y en aurait une multitude dans tous les arbres, on les entendrait de loin et la puissance de leur chant serait proportionnelle à la température.

Au plus torride de la saison, ces insectes se mettraient dans les pins et exécuteraient les notes stridentes d'une musique exacerbée afin d'empêcher les habitants du pays de sombrer dans la sempiternelle sieste.

D'accord, nous sommes maintenant obligés de parler plus fort, mais nos oreilles de Provençaux se sont habituées aux cymbalisations de ces bestioles qui accompagnent notre vie estivale. Elles rythment le roupillon du pénèque, elles orchestrent nos parties de pétanque sous les platanes et viennent réveiller les ratepénates quand elles annoncent l'heure du pastis du soir.

Vignes et oliviers s'accrochent toujours à notre terre aride tout en galéjant avec le ciel d'azur et nous proposent des nectars qui répercutent dans le monde entier la mélodie de nos chères cigales.

Quant aux anges depuis qu'ils ont cafardé sur nous là-haut, ils ont intérêt de venir dans la région incognito ! Le dernier que nous avons capturé, nous l'avons confié au Mistral. Il prétendait se nommer Gabriel, mais vu les bouffigues qui lui sont venues aux joues à force de commérer les nouvelles avec sa trompette, ici nous l'avons appelé l'ange Boufaréou. Remarquez l'ange Boufaréou, c'est un bon petit ange, heureux de son sort, au visage tout rond, avec son inséparable trompette. Parfois certains santonniers le représentent en entier et lui attribuent une bedaine rebondie, comme ses joues, mais quand il souffle dans nos crèches, au-dessus de l'étable de la nativité, jamais il n'enrhume le petit Jésus.

Je reprends la plume

PATHOLOGIE

PHILOSOSURRÉADRAMATIQUE DE LA POÉSIE

REPENTIR

N'étant point inspiré par l'éloquente Calliope,
Par l'érotique Érato et son monde interlope,
J'ai cru voir la lyrique Polymnie ne chanter que pour Moi
Dans mon monde intérieur, assujettir mon âme
Raviver dans mon cœur l'éternelle flamme
Et transformer mon être en poète courtois.

Par la lyre charmé, l'esprit ensorcelé,
Il me vient par bonheur pour vous charmante dame
Quelques vers inspirés, afin que je proclame,
Un poème exalté en forme libre de sonnet.

Ensemble nous avons déclamé ce poème,
Pour un futile instant nous étions âme sœur,
Cela nous a permis dans un moment charmeur,
De nous croire hors du temps et de vivre en bohème.

Voici donc madame, étant votre obligé,
L'hommage modeste qu'en somme je vous dois,
Ouvrez grand votre cœur, écoutez donc la voix
De la poignante plainte par mes lèvres expirée.

Sonnet Libre

Était-ce l'émotion de vous dire que j'aime,
De vous voir près de Moi en ce moment si doux,
J'attends la réponse à cet ardent poème,
Dans lequel j'avoue me mettre à vos genoux.

J'ai mal récompensé par une triste fuite,
Ce moment merveilleux que vous m'aviez donné,
Je souhaiter cacher par cette conduite,
Un trouble inattendu, un désir insensé.

L'attitude dictée par l'obscur désarroi,

Lui-même inspiré par un étrange émoi,
Ajouta à mon front une nouvelle ride.

Et depuis ce temps-là je ne pense qu'à Vous,
À ces instants précieux qui me semblaient si fous,
Oh ! Que je m'en veux, d'avoir été stupide !

LES ENFANTS PERDUS

Oubliés par la multitude pressée
Leurs vices par leur douleur cachée,
Ils sont assis dans l'ombre et réclament du pain,
Meurtris dans leur âme, ils nous tendent la main.

Ils sont et restent solitaires,
La lune parfois les éclaire.
Aguerris, ignorant la faiblesse,
Usant de toutes leurs bassesses
Ils vivent sans pudeur et sans gloire
Dans la fange, leur monde illusoire.
Abandonnés, ils deviennent méchants,
Tels des parias, sont ces jeunes enfants.
Bannis de leurs pères, ainsi que de leurs mères,
Ils n'ont pour seul soutien, que leurs misères,
Tels des anges déchus, sbires de Satan,
L'homme en eux se dévoile, dès l'âge de cinq ans.

LES SOUHAITS DE L'ESPRIT

Qu'attends-tu pour venir frapper à ma porte,
Pour me ravir la vie, cette vie qui m'importe.
Emmène-Moi loin d'ici, loin de ces horizons,
Loin de ce monde injuste, de ses viles passions.
Prends-Moi par la main, va donc où tu veux,
Vers le terrible Enfer, vers l'utopie des Cieux.

Noie-Moi dans les ondes profondes,

Dans le Monde des Ombres,

Loin des eaux chantantes,

De leurs berges riantes,

Loin des prairies tranquilles,

Dans les plus hautes cimes.

Amplifie ton ardeur

Sois l'invincible vainqueur.

Emmène-Moi je t'en supplie,

Par les chemins déserts, dans l'espace infini.

Libère-Moi de l'exigeante conscience

De sa vertueuse voix, de ma repentance.

Vais-je subir longtemps les remords de mon cœur,

Vais-je enfin le mettre à l'abri de sa folle fureur ?

Conduis-Moi enfin dans l'espace élevé,

Vers la pure sagesse, hors de l'éternité.

VERS-LIBRISME

Poésie surréaliste

Basée uniquement sur le rythme

ENTRE UN PROFESSOR

ET

UN ÉLÈVE POÉTAILLON MÉDIOCRE EN TERMINALE

D'ANTIPROSODIE

LE POÉTAILLON

D'une voix de Stentor,

Je plante le décor !

Vers ridicules en cadence

J'écris le contraire de ce que je pense.

Je vais vous montrer par mes judicieux propos,

Mesdames et messieurs, que je ne suis qu'un sot.

Voici sans attendre

Ce que vous ne pourrez comprendre :

À d'autres ! La poésie aux vers sublimes,

Aux nécessaires et fastidieuses rimes,

Grosso modo, je tourne le dos

Aux Mesdames à la façon **Belmondo**.

Pris de colère je crie : Holà !

Arrêtons le grand fracas

De ces alphabétiques lettres
Qui se bousculent dans ma tête.
Studieusement je ressasse
Cette horrible paperasse
Que j'essaie de comprendre
Avant que de l'apprendre !
Dépité je m'isole, puis je m'éloigne
Dans la montagne.
Je m'installe
Dans ma capitale.
À jamais
Je suis aux aguets,
En bon pèlerin
J'ai faim
De proses sans rythmes
Mais aussi sans rimes.
J'aime
Ce stratagème
Car dans mon repaire,
Je désespère.
Aussi je conte fleurette
Dans ma retraite
Et je diffame
Les femmes.
Ces obscures

Piqûres
Percent mon cœur
Et mon bonheur.
Dans cette aversion
Je n'ai point de solution
De grâce
En disgrâce
Je maudis mon vocable
Critiquable !
Je guerroie
Avec effroi,
Je soulève
Le glaive
Avec malice
Je pourfends l'artifice.

LE PROFESSOR

Le talent.

LE POÉTAILLON

J'étudie

Plus que mal en pis,

La synérèse

Est obèse.

LE PROFESSOR

Synérèse :

Contraction de deux syllabes en une seule : taon, août.

LE POÉTAILLON

La diphtongue,

Est moins longue.

LE PROFESSOR

Diphtongue :

Syllabe qui fait entendre un double son : roi, roua ; lui, lui ; bien, byen ; pied, pyé.

Tolérance en poésie, la diphtongue : dia, comptée pour deux syllabes dans diadème, compte pour une seule dans diable.

LE POÉTAILLON

Consonante

La rime suffisante.

Réseau,

Roseau.

Table

Sable.

Acrostiche

La rime riche.

Terrible,

Invincible.

Brume,

Plume.

LE PROFESSOR

Consonante :

Qui produit un accord harmonieux, mots qui ont une terminaison voisine.

Suffisante :

Elles portent une syllabe accentuée, suivie d'une même articulation appuyée.

Les rimes qui ne sont ni riches ni suffisantes, sont des rimes sycophantes, calomniatrices, fourbes, flatteuses, elles sont perçues comme rimes défectueuses.

Rimes pauvres. Un son identique : aveu. Feu.

Rimes suffisantes. Deux sons identiques : palpitant. Insultant.

Rimes riches. Trois sons identiques ou plus : Effacé.

Nous verrons aux calendes grecques la suite de ce cours, l'assonance, l'allitération, l'enjambement, etc....

Et comme les Grecs ne connaissaient pas les calendes romaines nous ne reprendrons jamais ces cours inutiles et fastidieux.

LE POÉTAILLON

Journée

Donnée.

Éternel

Solennel

LE PROFESSOR

Rimes féminines : syllabe sonore suivie d'un « e » muet.

Rime masculine : Celle qui se termine par une syllabe sonore.

LE POÉTAILLON

Quatre vers dans la loïn de versification,

Pas de contestation dans cette obligation.

On doit pratiquer l'alternance des rimes,

Pour écrire des vers précis et sublimes.

Deux rimes masculines,
Suivies de deux rimes féminines ;
Marquez schématiquement ces groupements,
Pour ne pas être sourd à ces entendements.

Vers pairs,

Impairs,

Ou rimes plates croisées

Dans la tragédie ou l'épopée.

Schéma de disposition des rimes,

Exemple :

AABB. BBAA.

ABAB.BABA.

ABBA. BAAB.

Acrobatie qui rend G.A.G.A.

Autre exemple :

Ma gracieuse sœur Amélie,
Prise soudain d'un grain de folie,
Alla rejoindre à Saint-Malo,
Son amoureux de matelot.

Comme sublime rime je n'ai pu faire mieux,

J'avoue avec déplaisir et contrition cet aveu.

CHÈRE LECTRICE, CHER LECTEUR : JE PENSE QU'IL VOUS EST NÉCESSAIRE DE
PRENDRE À CE MOMENT PRÉCIS UNE PAUSE POUR FACILITER LE RELÂCHEMENT
DE VOTRE ATTENTION. CEPENDANT LA SUITE QUI VA SUIVRE NE ME SEMBLE PAS

PLUS ATTRACTIVE, SI UNE VOLONTÉ CHARITABLE ET INDULGENTE VOUS ANIME,
CONTINUEZ ALORS CETTE PÉNIBLE ÉPREUVE !

Exemple

Une partie de la journée,
On fait la grasse matinée ;
Fait-on du lard,
Dans le plumard ?
Deux rimes masculines
Suivies de deux rimes féminines.

Ce qui donne AABB.

Ou inversement on peut dire :

Fait-on du lard,
Dans le plumard ;
Quand une partie de la journée,
On fait la grasse matinée ?
Deux rimes masculines,
Suivies de deux rimes féminines,
Ce qui donne : BBAA.

Doit-on écrire **grâce**, qui se traduit par : faveur, attrait, pardon ?

Ou bien doit-on écrire **Grasse**, qui se traduit par : onctueux, plante, lardon ?

J'ai mis un mois pour trouver ça,
Non, je mens, en une minute mon esprit disséqua,
Dans ses méandres apologiques,
Ces hautes pensées philosophiques ;
Bien qu'incommensurables

Par nous tous abordables.

On dit qu'un poème est destiné à être lu,
C'est la seule affirmation dont je suis convaincu.
Je continue l'étude par les classiques où l'on voit :

Rimer français et lois ;

Prononcés

Françoués et loués.

Comment voulez-vous que je puisse apprendre,
Aimer et amer, rimes dites normandes.

J'en termine

Avec ses fastidieuses rimes !

BOILEAU dit :

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

LE POÉTAILLON

Essai de poésie Néo Classique

RÉVÉLATION

Ma muse quelquefois me commande un sonnet,
Grand-Dieu, quatorze vers, il me faut bien les faire,

Un sonnet dit-elle, et du plus bel effet,
Je ne peux pour ces vers être le caudataire.

LE PROFESSOR

Le caudataire, celui qui porte la queue
De la robe d'un prélat. Homme obséquieux.

LE POÉTAILLON

Il me faut composer cela en vers très rigoureux,
Mélangeant à plaisir les rimes féminines
Puis les faire suivre aux rimes masculines,
Oubliant pour leur plaisir, un esprit hasardeux.

Même dans ces vers voyez-vous mesdames,
L'homme est toujours prêt à se soumettre aux femmes !
Je dois mettre au travail mon sens de l'équilibre,
Sortir de mes émois l'incandescente fibre.
Plonger mes émotions dans mon imaginaire,
Bien étudier mes vers, ainsi que la grammaire.

POLYMNIE, je suis ton amant,
Je veux-être le Vert Galant,
Transforme-Toi en femme
Puis joue de Moi et envoûte mon âme.

J'en ai assez des vers stériles
Aux dimensions puériles,
Et patati et patata
Vers inutiles, l'Armada :

De forêts, natures, amours, passions,
Des ridicules Céladons !
On se noie dans la mélasse
Que voulez-vous que j'y fasse,
Je ne vaudrais pas mieux que ceux
Qui s'admettent dans l'Olympe des dieux,
Orgueilleux, suffisants,
Prétentieux, arrogants !
Est-il besoin pour ces brouilles
De noircir du papier de leurs encres indélébiles !
Si vous n'avez compris cet obscur brouillamini
Ne soyez point morose
Votre esprit n'est pas en cause
C'est le Mien qui déraile
Depuis que je ferraille
Avec ces vers trop compliqués
Pour mon esprit dérangé.
Me pardonneriez-vous le temps passé
À vous voir aimablement écouter
Cette verve qui brille en lumignon
Dans des vers de mirliton,
D'un vaniteux poétaillon,
Suis-je digne de pardon ?
Vers exécrables,

Incommensurables.
La seule intention avouée
Était celle de vous amuser,
Ne serait-ce qu'un court instant,
Moment charmant, impertinent,
Né de ces mots que j'imagine
Dans une poésie que j'assassine !

MORCEAUX CHOISIS TIRÉS DE MES DIFFÉRENTS TEXTES

STUPID BOY

Éloge flatteur de la stupidité

Ne croyez pas que j'aie une grande connaissance de la langue Anglaise. Le titre de ce modeste ouvrage résume à lui seul, avec une poignée de mots ancrés dans ma mémoire, le souvenir de mes brèves années scolaires.

J'avais onze ans ; j'étais un élève peu attentif mais assez doué en matière de dissipation ; comme les élèves de mon âge, j'avais subi les épreuves de l'examen d'entrée en classe de sixième. La réussite à cet examen ouvrait la voie aux études secondaires.

La liste des élèves admis venait d'être affichée sur le mur près de l'entrée du lycée. Connaissant mon acharnement au travail, ma mère avait commencé à chercher

mon nom dans les profondeurs de la liste des admis pour la rentrée 1954 à l'école des « grands » !

Les parents des élèves méritants ne pouvaient se passer, malgré leurs efforts, d'afficher une expression de fierté de bon aloi. Par contre les parents désappointés, montraient sur un visage grave, d'éventuels signes de colère qui ne s'apaiseraient qu'avec de rudes remontrances au candidat malheureux. Leur ignorante descendance absente de la liste se voyait, par cette réprimande méritée, remise un tant soit peu dans le droit chemin de l'Instruction Publique. Au grand étonnement de toute la famille réunie, car cet évènement était d'importance, mon nom se situait parmi les premiers de la liste. Cela me valut une éphémère gloire car je ne devais qu'à moi seul cette renommée : hélas je me suis définitivement endormi sur mes lauriers en rejoignant dès les premiers cours en classe de sixième une place au fond de la classe près de la fenêtre, le plus loin possible du bureau du professeur ; je croyais par ce stratagème m'éloigner des regards inquisiteurs et des invitations par un doigt pointé dans ma direction à me diriger vers le tableau noir, support ô combien éprouvant, puissant révélateur de mes notions scolaires très élémentaires.

*

Elle s'appelait Martine, nous partagions le même bureau ; son visage poupin parsemé d'étoiles de rousseur, éclairé par un regard vif et curieux, révélait son intelligence ; studieuse, elle était dans la plupart des disciplines la première de la classe.

Stupide, méditatif et songeur, je n'avais que de mauvaises notes ; les enseignants me considéraient comme un élève dépourvu d'intelligence, ce qui me valait une agréable tranquillité ; on me laissait rêver à côté de Martine que j'admirais. J'étais étonné de la voir occuper près de moi une place loin de ceux qui tenaient avec ostentation les premiers rangs et je la rangeais par ce choix singulier dans la catégorie des êtres détachés des viles prétentions humaines. Martine et moi occupions deux pôles opposés : pour moi tout était convenable, de la bêtise à la subtilité ; je considérais que seule la médiocrité était un défaut exécrationnel qui, cela était attristant, affectait la majorité des élèves « moyens » se trouvant dans le milieu des classements ; de ce fait, j'en déduisais que la nature nous avait octroyé à Martine et à moi-même de respectables pouvoirs et que nous étions des êtres aux facultés naturelles différentes de celles des autres, qui, par fatuité, ou bien par l'insuffisance de leur imagination, voulaient à tout prix s'élever à nos niveaux pourtant si distincts. Je m'obligeais en cette respectable compagnie à taire mes bavardages intempestifs, mais une intuition lucide m'éveillait à la réalité et me portait d'ores et déjà à croire que je n'étais qu'un des simples éléments de la commune multitude humaine ; ma situation était semblable à celle du peuple des insectes que j'admirais et auxquels je m'identifiais dans mes chimères ; lançant mes lancinantes stridulations, chants d'espérance et de liberté, je recherchais dans mes pérégrinations imaginaires un réconfortant soleil ou quelque nourriture, puis, conduit par le hasard, je me faisais écraser par le pied d'un promeneur distrait, sans

que l'ordre du monde en fût modifié et que les affections de l'âme en fussent accablées.

Dés lors, sous l'influence décisive de ce raisonnement fallacieux, j'évitais la compagnie des élèves médiocres ; cette attitude complexe me satisfaisait ; toutefois, je percevais de la part des élèves, des mauvais aussi bien que des bons, une sorte de persiflage ayant pour objet mon absurde vanité. Cela ne m'inquiétait guère ; à l'abri d'une certitude indubitable, je me délectais d'être l'intéressant sujet de ces inutiles bavardages. Je ne savais si j'étais incapable ou bien si je ne tenais pas à me départir de mon inconséquence !

*

Martine disait venir du Morvan, j'imaginai un pays de villages aux maisons basses et grises, aux églises surmontées de clochers noirs et pointus, aux champs d'herbe verte et drue, fleuris le matin de nitescentes rosées, où il devait faire bon écouter dans les haies touffues le bruissement des pépiements des jeunes oiseaux ; je m'imaginai parcourant ce paysage paisible, apeuré parfois par l'apparition d'une bête à cornes sortant d'un inquiétant fourré épais en recherchant tête basse l'herbe grasse et nourricière ; je me voyais aussi accompagnant le vol aérien d'un papillon, partageant avec joie sa faculté de pouvoir musarder dans le ciel, puis, le suivant vers d'improbables ailleurs au gré de sa volonté.

Sous l'influence de l'éphémère suavité de ces moments de bonheur, je répondais aux agaçantes interrogations scolaires par bribes incongrues, sans trouver iniques

les pensums que l'on m'infligeait. Cependant ces contraintes imposées à ce moment de ma jeune vie, ces comminatoires épreuves, me distraient de mes songes éveillés en allant à l'encontre de cette liberté qui semblait ne regarder que moi-même.

BLACKBOARD est un mot ancré dans ma mémoire, élément de pénible souffrance de corps et d'esprit utilisé avec délectation par une enseignante qui, au premier abord, paraissait compatissante pour les élèves comme moi, indifférents et songeurs.

Je dois à mon professeur d'anglais une longue mais peu efficiente scolarité, semblable à celle de Sacha Guitry que j'écoutais à la radio à travers la diffusion de pièces de théâtre ; je trouvais dans cet homme à l'élocution emphatique, à la politesse éminemment distinguée, une similitude avec ma propre situation lorsqu'il disait : « j'ai fait de longues études, j'ai redoublé plusieurs fois la sixième » ! Cela me convenait car je m'identifiais à ce grand personnage que je ne pouvais qu'admirer.

*

Mon professeur d'anglais avait la quarantaine ; je remarquais à l'époque que cet âge rendait les femmes encore plus attirantes, mais à ce moment-là je ne savais pourquoi ! Je passais mon temps pendant ses cours à regarder par la fenêtre et je laissais, pour satisfaire les écarts de mon imagination, mon esprit s'évader au gré d'une joyeuse exaltation, puis, moi qui ne pensais qu'avec les yeux et le cœur, je

rêvais de goûter en leur compagnie aux joies de la liberté, je suivais les traits noirs des hirondelles, gazouillantes parures du ciel, ignorant dans leur céleste voyage les ouvrages de la Terre. Parfois, perdu dans un onirisme illusoire, mon regard fixait un point à l'opposé du tableau noir figé comme une vigie sur le mur orbe de la classe. Cette attitude m'incitait à prendre des postures étranges suscitant toujours de la part du professeur un sévère rappel à l'ordre.

Une estrade complice offrait aisément à mon regard notre jolie professeure ; cela me permettait de la contempler à loisir avec admiration mais j'ignorais par quelle faculté elle devinait les regards les plus discrets possible que je jetais vers elle en essayant de cacher la rougeur qui trahissait mon émoi.

Elle m'interrogeait à ma place m'évitant ainsi l'humiliation de passer au BLACKBOARD ; son affabilité me laissait penser qu'elle devait être habitée de grands sentiments ; elle me questionnait alors avec un sourire plaisant, mais je ne savais si ce sourire dissimulait la compassion ou bien l'amusement de voir sur mon être l'effet que produisait sa charmante personne. Elle connaissait l'influence lénifiante de sa présence troublante sur mes aptitudes ; le résultat navrant de mes réponses à ses interrogations ne se faisait pas attendre : à la suite de mon incompréhensible galimatias, elle me tirait gentiment l'oreille ; étant donné ce que j'étais, je n'avais pas à me forcer pour que se renouvelle ce châtement ; j'occultais le côté humiliant de la punition et je la transformais en une distraction agréable. Ces grands moments de stupidité me métamorphosaient en poète. En pensant à

mon professeur d'anglais, car je ne connaissais pas encore ce que présidait Erato, je rendais grâce à Polymnie en écrivant des alexandrins.

Georges BRASSENS trouvant ses vers blâmables les a vêtus d'une belle musique, les transformant ainsi en inoubliables chansons ; les miens ne valant pas d'être accoutrés d'un accompagnement musical ont eu la seule destinée qu'ils méritaient : après les avoir relus, je n'en ai conservé qu'un seul.

Onze ans, je me souviens encore, elle me tirait gentiment l'oreille d'une main fine et douce, et proférait d'une voix délicieuse : STUPID BOY.

Stupide : (adjectif) Qui manque de jugement, dont l'esprit est comme engourdi : un enfant stupide.

Air stupide : qui marque la stupidité.

Je m'accommodais mal de ce qualificatif : désignant celui qui, par manque de jugement, a l'impossibilité d'apprécier sainement les choses.

Je n'arrivais pas à déterminer la différence entre les adjectifs stupide et imbécile du latin (imbecilis) qui désignait un être faible en parlant du corps et de l'esprit ; j'ai encore aujourd'hui quelque embarras à savoir de laquelle de ces synonymies il est préférable d'être affublé.

Je trouvais à l'anglais une suffisance injurieuse ; je justifiais à l'époque cette assertion hasardeuse par le commentaire des Anglais que ma mère avait lu dans la presse : «Le câble téléphonique reliant notre île à la terre ferme s'est rompu sous la Manche : le continent est isolé » ! Malgré cette affirmation, la langue anglaise

chantait à mes oreilles davantage de gracieuses mélodies que les langues latines et je garde de ce souvenir la seule volupté de l'étude.

Déduisant que le sens des mots pouvait varier en fonction de l'âge des personnes auxquelles ils s'adressent, je décidais d'ignorer les paroles blessantes que l'on m'adressait ; ces reproches me conduisaient étonnamment vers une calme béatitude : refuge de mes grandes émotions. Cette attitude s'accompagnait d'un mutisme volontaire qui donnait à mon visage un reflet indifférent à toute influence matérielle ou spirituelle ; cette posture évocatrice inspirait sans aucun doute mon professeur !

J'ai conservé en grandissant ma manière d'être et mes qualités innées ne se sont pas améliorées, hélas !

*

Je dois en grande partie ma scolarité désolante à un livre que, plus que tout autre, je considère comme ma bible. Ce livre (Auteurs Français Classe de Sixième de F.Gendrot et de F.Eustache aux éditions Hachette de 1951) dont voici quelques passages, m'a conduit par sa lecture, à de sages raisonnements.

Voici l'avant-propos de ce livre scolaire.

En mettant comme épigraphe à notre collection : La vie et les livres, nous avons voulu souligner l'effort que nous avons tenté pour rattacher l'enseignement du français au milieu humain dans lequel vit l'enfant et dont la littérature est l'expression. Ne faut-il pas en effet, faire sentir et comprendre aux élèves, dès la

classe de Sixième, que la littérature n'est ni une occupation vaine, ni une simple construction de l'esprit, mais qu'elle s'adresse à des hommes, dont elle traduit les aspirations, et qu'elle les aide soit à embellir soit à mieux comprendre leur vie ?

Aussi avons-nous cherché à faire par le choix des textes un livre vivant. L'enfant. L'homme. L'aventure et les héros. Les jeux. La ville et le village. La nature et les animaux. Les fables de LA FONTAINE. MOLIERE : Scènes choisies. Contes et récits d'auteurs anciens. Récits sur la découverte et l'exploration du monde.

Je me souviens encore de ces poésies et de ces textes puisés dans ce livre.

*La petite ville, **A. de Noailles** :*

Et la fleuriste aux primevères

Respire, assise entre ses pots,

Une moiteur de terre et d'eau

Et vit dans sa maison de verre...

*Le recueil des Humbles, **F. Coppée** :*

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense

Que l'homme simple trouve en lui sa récompense...

Oui, cette vie intime est digne du poète,

Voyez : le toit aigu porte une girouette...

Ils songent à l'avance aux lessives futures

Et vers le temps des fruits ils font des confitures,

Ils boivent du cassis, innocente liqueur !

Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur...

Ces vers me confortaient dans l'idée du peu d'ambition que j'imaginai pour mon avenir et j'entrevois à travers ces images une vie paisible et rassérénée, habitée de choses simples et de douces émotions.

*L'aventure de l'archevêque, **Nicolas de Chamfort** :*

L'histoire de l'archevêque de Reims Le Tellier-Louvois dont la vanité était proverbiale, me faisait beaucoup rire à ses dépens ! Celui-ci faisait attendre un personnage qui lui demandait l'hospitalité de son carrosse ; il se renseignait lors des incessants va-et-vient de ses laquais sur la qualité du quémandeur car il ne pouvait concevoir d'accorder une place dans sa voiture à un homme de rien !

Dépité, sous l'emprise de la haute position sociale du quémandeur, il ne put que dire :

Quoi ! Monsieur... Vous êtes donc le duc d'A...

Alors il se fit tout petit dans un coin de son propre carrosse !

*Les mésanges, **Maurice Genevoix** :*

- Est-ce qu'elle était tout à fait morte ? dit Clouck.

- Oui, je le crois, dit Péne en hésitant.

- Tu en es sûr ? Ne mens pas, Péne-Coton.

- Peut-être pas tout à fait morte.

- Et alors ?

- Je l'ai serrée un peu. Il fallait bien... pour qu'elle ne souffre plus.

Je partageais avec lui l'empreinte de la chaleur que Péne ressentait dans sa main, quand la petite mésange aux pattes de brindille, après avoir reçu une pierre venait d'y mourir.

J'éprouvais d'étranges impressions à m'abreuver à toutes ces sources dont il me semblait procéder.

Je ressentais une vive gratitude pour les enseignements de mon vieil instituteur Monsieur Villecrose ; je lui dois d'avoir tuteuré mon esprit « comme on rectifie la rectitude du tronc d'un jeune arbre, » sans contrainte mais sans veulerie, me déterminant à suivre, grâce à ses enseignements, une destinée sans grand éclat mais honnête.

Stupide, je ne sais si ce sarcasme m'a desservi ou bien si cela me valut un soutien providentiel et un fidèle réconfort de la part des altruistes qui par leur grande

abnégation, me confortèrent dans mes positions, arguant que l'on devait aux êtres de peu d'esprit une indéfectible compassion.

Je savais aussi que des personnes douées d'intelligence, consternées par ma désolante situation et ne pouvant craindre de ma part une vigoureuse concurrence, persiflaient à mon encontre une suffisante sollicitude. Devenu adolescent, me sachant incapable d'élaborer quelques idées sur les œuvres de l'esprit quand elles s'expriment par le truchement de l'écriture, je m'obligeais à ne pas céder à la tentation naturelle de vouloir donner un quelconque avis sur les divers modes d'expression qui varient : pro tempore !

*

En ce temps-là, dans les années cinquante, la plupart des enfants des villes passaient leurs grandes vacances à la campagne chez leurs grands-parents, où ils s'imprégnaient des sages préceptes de leur vies qui allaient bientôt subir de grands bouleversements. Je passais mes vacances d'été chez ma grand-mère venue d'Italie, des rudes montagnes de son Piémont natal pour louer ses mains besogneuses dans notre campagne varoise ; elle savait que le labeur du paysan ne cesse jamais et que l'on ne peut tirer de celui-ci qu'un mince profit, sans autre exigence que de mener une existence tissée de joies simples. Elle représentait pour moi un exemple à suivre et j'en étais fier ; croyante, elle se conformait naturellement aux pratiques chrétiennes et se rendait tous les dimanches à la messe.

Un jour d'orage particulièrement violent où les éclairs zébraient le ciel et où le tonnerre nous assourdissait, j'eus très peur ; il me vint naïvement l'idée que les gardiens des édifices religieux devaient avoir quelque doute sur les pouvoirs suprêmes des divinités qu'ils célébraient puisque ils avaient doté chacun de leurs monuments d'un paratonnerre.

Ma grand-mère habitait une modeste maison à Entrecasteaux, petit village du moyen Var. Ce village s'enorgueillissait de posséder un château ; dans mon imaginaire je transformais cette grande et belle demeure en château princier et je m'identifiais à son seigneur Antoine De Bruni, chevalier navigateur, sillonnant les mers à la recherche de La Pérouse.

Le soir après le souper, les voisins se réunissaient chez elle, ils racontaient les anecdotes de leur vie rustique ; je les écoutais, intéressé par leurs histoires et je me complaisais dans cette ambiance joyeuse.

À travers les vitres du buffet de la cuisine je pouvais voir quelques bibelots colorés et des trésors de confitures et de chocolat ; sa porte qui s'ouvrait en grinçant m'incitait au péché de gourmandise par les bouffées d'odeurs sucrées qu'elle libérait. Je trouvais aussi des livres alignés sur une étagère, près du buffet ; ma grand-mère ne les ouvrait que rarement, se contentant de les parcourir des yeux rapidement mais elle pensait que leur présentation conférait à son logis une certaine respectabilité.

Elle cultivait son petit jardin, c'était sa seule ressource ; elle vendait quelques hôtés de son poulailler et des légumes à l'épicerie du village. Je passais mes journées à l'aider dans ses tâches quotidiennes, puis je lisais les quelques livres de la bibliothèque Rouge et Or que j'avais apportés de Toulon ; je lisais aussi ceux que possédait ma grand-mère qui, douée d'une logique intuitive, me répétait souvent : (je pense qu'elle avait dû apprendre ces enseignements lors d'une de ses rencontres avec l'institutrice du village qui lui achetait des légumes et de temps en temps un hôte de sa basse-cour).

- Lis La Fontaine pour ses enseignements, Molière pour l'étude du caractère des hommes, Anatole France pour cultiver le sentiment patriotique et Victor Hugo pour les élans romantiques du cœur.

J'aimais me plonger dans la lecture du Larousse en deux volumes, je contemplais les planches illustrées en papier glacé couleur sépia qui remplaçaient les magazines pour enfants que ma grand-mère ne pouvait m'acheter faute de moyens ; je m'identifiais à Zeus qui se transformait en nuage pour rendre visite à la gracieuse Io à laquelle je donnais l'apparence de mon professeur d'anglais. Victor Hugo me transportait mieux que tout autre dans la rêverie, je trouvais chez ce poète l'empreinte immanente de sa miséricordieuse et pure inspiration. Je trouvais qu'il racontait dans ses écrits de grandes et familières histoires, et moi qui ne possédais que peu de prédispositions pour entamer des études sérieuses, je m'éblouissais dans le confinement livresque de la Légende des Siècles et Des Voix Intérieures ; j'ai lu

mille fois, « Une nuit qu'on entendait la mer », « L'aigle du casque », « Les pauvres gens », « Booz endormi », « Le crapaud », et tant d'autres écrits de cette œuvre didactique toujours empreinte d'humanité ; je pensais qu'il devait y avoir peu d'écrivains qui, comme lui, pouvaient prétendre, grâce à leurs œuvres, contribuer à l'élévation efficiente des jeunes esprits. Je puisais mon inspiration au hasard de mes lectures et je notais sur un carnet les pensées que j'estimais dignes d'intérêt.

Il en est des êtres comme des choses, je fais partie des êtres ordinaires, néanmoins à quinze ans, j'aurais voulu montrer par mes propres écrits une image correcte de ma nature. J'aurais aimé écrire des poésies classiques, cependant, privé d'un esprit subtil, j'avais conscience que je n'en avais pas les aptitudes indispensables ; j'ai essayé avec l'aide du temps d'acquérir quelques connaissances supplémentaires, elles ne m'ont pas mené sur le chemin de cette poésie qui est la forme la plus accomplie et la plus élégante de l'art littéraire. Je décidais que tout le reste n'était qu'accommodements plus ou moins méritoires. Dupé par ma mauvaise foi, j'étais entraîné dans une capucinade impertinente par mes notions élémentaires de littérature. Je me métamorphosais en censeur implacable ; rien ne pouvait alors contrarier dans mes pensées les quelques principes et citations que j'énumérais en fonction d'un discernement immodéré et que je recopiais avec minutie comme le font les enfants :

- Aujourd'hui les poètes oublient dans leur manière d'écrire l'agrément de l'échange avec leurs lecteurs !

- Dans l'incapacité de vouloir ajouter par présomption une remarque qui semblerait inique, je m'en tiens aux préceptes didactiques et irréfutables du dictionnaire.

- *Poésie : art de composer des ouvrages en vers.*

- *Prose : discours, langage qui n'est pas soumis aux lois de la versification, au rythme et à la rime, par opposition à la poésie.*

- **Boileau :**

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?...

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent,

Ouvrier estimé dans un art nécessaire,

Qu'écrivain du commun ou poète vulgaire !...

S'il n'a reçu du ciel l'influence secrète ;

Si son astre en naissant ne l'a formé poète,

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur

Pense de l'art des vers atteindre la hauteur...

- **Molière :**

Subtile Raison : annihile notre Désir !

Que Nous puissions enfin, n'y plus revenir !

- **Mireille Turello-Vilbonnet.**

Pour tenter d'être poète... Il ne suffit pas de caracoler dans l'univers onirique, il faut aussi offrir au rêve le plus bel écrin : celui de la prosodie, mais pour y parvenir il faut de la méthode, de la patience et de l'abnégation.

- Guiseppe Verdi :

Par souci de la mode, par désir de « faire neuf », on renie notre Art, notre façon de faire : c'est absurde et stupide !

- Molière :

Je disais, en voyant des vers de sa façon,

Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire

Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ...

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?

Et qui, diantre, vous pousse à vous faire imprimer ?

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,

Ce n'est qu'aux malheureux, qui composent pour vivre.

- Alors que faire quand-il nous prend des démangeaisons d'écriture ?

Ne rien écrire serait le conseil le plus utile et le plus judicieux ! Hélas, une futile vanité nous entraîne malgré quelques perplexités vers d'illusoires envies de gribouiller ; mais quoi donc ? Un roman, une biographie, une œuvre appartenant aux belles lettres ? Allons donc ! Il vaut mieux taire nos ridicules tentations pour éviter les moqueries ! Je pensais que je devais appliquer ce conseil à moi-même, car

j'étais incapable d'inventer de belles images, tous mes écrits procédant de mes nombreuses et enrichissantes lectures.

AMOURS ÉPHÉMÈRES

Poésie pastorale

SUZON – VINCENT - LA SAGACITE

VINCENT

- Jolie Suzon,

Depuis que je t'ai rencontrée

Mon cœur vers toi s'est envolé.

SUZON

- Gentil berger,

Je ne suis qu'une jolie fleur

Qui vit heureuse avec ses sœurs,

Quand nous chantons dans la prairie,

Le monde entier danse et sourit.

Je n'ai que faire de ton cœur

Il n'est point temps de ces ardeurs.

Veux-tu perfidement offrir

Un sacrifice à ton désir ?

VINCENT

- Loin de moi cette folle idée

Je veux tout simplement t'aimer,

En attendant ce doux moment
Si cher si tendre, si charmant
Où dans ta paisible prairie,
Nos cœurs, nos corps réunis
S'inviteront en pamoison
Sous les complices frondaisons !

SUZON

- Gentil berger tes paroles
Me semblent bien frivoles.
Sont-elles inspirées par la loi
Des amants qui s'octroient le droit
De butiner toutes les fleurs
Puis s'en aller toujours ailleurs,
Dans des passions délétères
Trouver un plaisir éphémère ?

VINCENT

- Oh Suzon je t'arrête :
Ton opinion sur mon être,
Faussée sans doute par erreur,
Fait offense à mon honneur.
S'il venait de ton âme
Une langueur, une flamme
Tu comprendrais mieux la passion
Qui me fait perdre la raison !
Cette passion je te l'avoue

Me rend stupide, me rend fou
Et si j'emploie le tutoiement
C'est pour te jurer ce serment :
Je m'engage à respecter
Une infinie fidélité !

SUZON

- Gentil berger,
Il faudra bien que tu attendes
Puis que tu condescendes
À mes désirs, mes volontés
Sans rébellion, sans rechigner !
Qui veut connaître tout de moi
Puis me passer la bague au doigt
Devra user de patience
D'amour courtois, de révérence !

VINCENT

- Fière Suzon à ton envie,
Je suis prêt à donner ma vie,
C'est mon cœur que tu éprouves,
Parfois même je te trouve
Trop exigeante, trop sévère,
La conscience trop austère !

SUZON

- Gentil berger, jadis mon père

M'a enseigné les mystères
Les malheurs de l'existence,
Il m'en vient des souvenirs.
C'est pourquoi je mets en garde
L'amour fou qui me regarde ;
De ce fait mon cœur écoute
Dans un volontaire doute
Une sereine prudence
Qui me préserve des outrances.

VINCENT

- Sage Suzon, je t'attendrai
En me privant de tes attraits,
Je vivrai dans ma demeure
Mes tourments et puis des heures,
Pleurant sur mon triste sort
Peut-être jusqu'à la mort
Qui ne saurait trop tarder,
À t'espérer sans te trouver !
Puisse durer ce fol amour
Qui prit naissance ce beau jour
Où je marchais en rêvant
Par les chemins en écoutant
Le gracieux chant des oiseaux,
Et moi ! Le pauvre pastoureau,
En surveillant mes brebis
Sous les charmilles je te vis

J'ai cru découvrir une Fée.
Mon cœur soudain s'est enflammé
Depuis ce temps, ces douces heures
De ne te voir mon âme pleure.
Si à genoux je t'implore
Toi mon aimée, toi que j'honore
De mes plus nobles sentiments
J'agirai chrétiennement
Et je ferai devant le ciel
Un pieux serment solennel
De toujours rester fidèle
À cette passion éternelle !

SUZON

- Gentil berger ton âme pure
À mon cœur comme un murmure
Gentiment m'invite à t'aimer
À te chérir puis t'épouser.
En attendant, cher pastoureau,
Je filerai pour mon trousseau
Des fils de laine et puis d'amour
Qui me lieront pour toujours
À ton image et à ton cœur
À un délicieux bonheur !

Puis vient le temps de l'automne
Gaiement le pastoureau fredonne

Car il s'en va au village
Dans son plus bel attelage,
Il va vendre ses moutons,
En oubliant sa Suzon ;
Une jolie jeune fille
Amour léger douce prunelle
Au regard encourageant
Prend son âme en passant.

LA SAGACITE

- Pauvre Suzon file ta laine
Oublie tes larmes et ta peine,
Toi qui te voulais bergère
Reste donc, dans ta chaumière,
Peut-être un jour, viendra le temps,
Extases, ravissements,
Un beau garçon prendra ta main
T'emmènera par le chemin
Qui te conduira sur la voie
De la quiétude et de la joie.
Entourée de tes enfants
De ton mari tendre et charmant,
Dans ta chaumière retrouvée
Assise devant la cheminée,
Il viendra de ta mémoire
Ces anciennes histoires
Qui surgiront de ce passé

Que tu ne peux oublier.
Alors paraîtront les chères images
Sorties de ces anciens âges,
De cette folle jeunesse
Gaspilleuse de promesses !

LA LÉGENDE DU SOURIRE

Ne vous moquez pas de cette belle histoire,
Je l'ai imaginée sortie du vieux grimoire
D'un trouvère inconnu, qui dans son galetas
Se perdait dans les nues et même au-delà.

Voici donc cette grande et noble histoire :
À me la raconter, j'ai fini par y croire !

C'est l'histoire d'un sourire retenu prisonnier
Qui décida un jour d'aller se promener.
Il était Détenu en tant que locataire
Par les lèvres vermeilles d'une jolie bergère.
Elle gardait ses moutons sagement dans un champ
Quand elle reçut un message plaisant.
Elle était invitée, imaginez sa joie,
Au castel d'un vieux duc, ne sachant pas pourquoi.

Elle eut d'abord, en raison de sa condition,
Quelque embarras, quelque hésitation,
Puis oubliant son état, se trouvant en beauté
L'aimable demande ne fut pas rejetée.
Se rendant au château, dans cette noble cour,
Elle s'y trouva dans ses plus beaux atours
Mais elle eut le souci prudemment de paraître
Dans de simples habits pour se faire discrète.
Son sourire prisonnier attendait patiemment
Dans ces lèvres vermeilles le judicieux moment.
Elle assista au bal où de beaux courtisans
Riaient, chantaient, buvaient, se pâmaient en dansant.
Elle se désaltéra bien plus qu'il ne fallait
D'un vin si doux, si bon, qu'elle ne connaissait.
Au milieu de la cour enrubannée, poudrée,
Oubliant tout-à-coup qu'elle était enrhumée
Elle défaillit et puis toussa si fort
Que le sourire en profita pour partir sans effort.
Toute déconcertée du geste maladroit
La cour la regarda, soudain prise d'effroi.
Et la cour cria : Jetez-la donc dehors !
Le vieux duc fit taire ceux qui clamaient trop fort.
Puis par son entourage fort ennuyé
Il prit quelque plaisir à le contrarier.
Au vieux duc stupéfait, l'étonnante musique
Inspira des pensées presque philosophiques.
Il tira profit de la voir toussoter

Pour aller la rejoindre, espérant la charmer.
Il lui offrit son bras pour mieux la soutenir
Secourant, l'air heureux, l'objet de son désir.
Et voyant la bergère, tel un heureux coquin
La mena dans sa chambre, puis voulut voir ses seins.
- « C'est dessous ces merveilles que se tient le mal,
Nous allons le guérir d'un moyen radical ! »
Il y posa sa main d'un geste médical
Puis pris de passion pour ce corps virginal,
La voyant dans son lit, à part, comme à confesse,
Malgré sa vertu, il eut quelques faiblesses.
Il lui avoua : pour votre maladresse,
Je vous marie à moi et vous fait donc duchesse !
Si vous êtes en ces lieux, c'est par ma volonté
Mon Dieu que de regrets si vous n'aviez toussé !
À ceux qui grondèrent parmi ses invités

Il dit :

De tousser, cela ne vous est-il point arrivé ?
Tenez donc votre langue, votre ardeur à la fois,
J'épouse de ce monde, le plus joli minois !
De toute la contrée, de tous les alentours,
J'en fais le plus précieux des bijoux de ma cour.

Hélas ! Le duc ardent pris par tant de passion
Mourut tel un amant, en perdant la raison.
Il avait abusé de son corps, de son cœur,
Son plaisir si charmant devint son grand malheur.

Le sourire libéré enfin de son bailleur
Musardait depuis, vers d'improbables ailleurs,
Se posant au hasard sur les lèvres vermeilles
Des jouvencelles en fleur que l'amour émerveille.
Mais quand il apprit que la douce bergère
Était désormais duchesse douairière,
Le sourire content qui s'était envolé,
Sur les lèvres ennoblies revint alors se poser.
Il fut à nouveau prisonnier, mais libre à la fois
Comme sa maîtresse qui après quelque effroi,
Quelques comportements de convenance,
Reprit goût à la vie, puis entra dans la danse.
Vêtue de noirs habits, témoins de sa douleur,
Pour quelques courts instants, elle oublia son cœur.
Puis prise des ardeurs de sa folle jeunesse
Il lui vint de nouveau une insolente hardiesse.
Des plaisirs délicats, des tendres voluptés
Elle en fit grand usage avec gracieuseté.
Le sourire complice, sur ses lèvres posé
L'aidait dans sa folie et sa course effrénée.
Elle était la reine d'une joyeuse cour,
Courtisée des seigneurs de tous les alentours.
Au plus gentil galant, de sa voix merveilleuse,
Elle disait : ton vœu me rendrait-il heureuse
Ne le tiens pas caché, pourquoi me faire attendre
De mon cœur, du désir, dois-je me défendre ?

Pourquoi nous promener ma main tenant la tienne
Dans l'ombre des charmilles avant que ne surviennent,
Nos doutes, nos passions, la raison qui s'enfuit
L'amour d'un instant serait-il interdit ?
Comme j'aurais voulu voir tes lèvres closes
S'entrouvrir à mon cœur, puis entendre des choses
Qui m'auraient fascinée par leurs propos très doux,
Que tu m'aurais confiés, jeté à mes genoux.

À un impertinent qui avait déclaré
Un jour subitement de façon effrontée :
- Je vous suis depuis longtemps
Et j'avoue que je contemple
De votre démarche galante,
L'émouvant balancement.
Vous êtes aussi jolie qu'une pomme à croquer
Je donnerais ma vie, pour un de vos baisers.

Elle avait répondu d'un ton sévère :
- Vous n'avez donc rien d'autre à faire
Monsieur, que de jouer l'impudent,
Je n'ai que faire d'un tel serment.

Le temps passa ainsi, puis, oubliant les fêtes,
Elle se lassa des jeux qui lui tournaient la tête.
Puis vint le jour où ternit sa jeunesse,
Le sourire lui dit avec délicatesse :

Souvenez-vous du temps où j'étais locataire
Des lèvres vermeilles d'une jolie bergère,
Rappelez-vous les champs, l'air qui sentait bon,
La prairie verdoyante, les blondes moissons,
Que vous étiez jolie pleine de gaieté,
Courant par les chemins les boucles détachées
Par un zéphyr plaisant qui s'était enhardi
Dans ses jeux puérils à faire l'étourdi
Volant aux frondaisons des pétales de fleurs
Nouant dans vos cheveux de multiples couleurs.
Je vous revois encor, le regard si doux
Posé sur un agneau dormant sur vos genoux ;
Qu'il vous revienne enfin de la pure jeunesse,
La sage innocence, l'émouvante tendresse.
Avez-vous souvenir de ces moments passés ?
Rappelez-vous duchesse : " bergère vous étiez ! "

TARTUFFERIE

Une rencontre heureuse

TARTUFFE, CLARISSE

TARTUFFE

- Madame, sous votre porte close j'ai glissé ce poème

Qui n'avait qu'un seul but, vous avouer que j'aime,
Depuis ce jour béni que le hasard a fait,
Votre tendre image et vos charmants attraits.

CLARISSE

- Monsieur !

TARTUFFE

- Les caprices du sort m'ont fait croiser vos yeux
Je ne pense dès lors qu'à ce moment heureux.
De ce jour Madame, par ce hasard cruel
Je n'ai pu de mes sens arrêter leur appel,
Jusqu'à votre demeure, j'ai suivi vos pas
Souhaitant par ce dessein arrêter le fracas
De mon cœur qui saigne et pour le contenter
J'ai osé vous écrire ces vers exaltés.

CLARISSE

- Juste ciel !

TARTUFFE

- J'espérais de votre cœur un brûlant appel
Déçu, je n'ai reçu de vous qu'un message cruel,
Les mots que vous m'avez écrits

Je les ai dans mon cœur à jamais enfouis !

CLARISSE

- Monsieur d'un mari querelleur et jaloux

Vous pourriez attirer un juste courroux.

Sachez que votre discours flatteur

Blesse ma conscience ainsi que mon cœur,

Cessez votre irrecevable supplique,

Rien dans ma conduite, cette intention s'explique.

Assaillie d'une importune crainte

Je dois de votre ardeur, me garder des atteintes !

TARTUFFE

- Après avoir reçu de vous cette réponse

Je vous avoue Madame qu'à séduire je renonce !

CLARISSE

- Monsieur ces vers dans mon âme ont pourtant semé

Un trouble profond, un élan réprimé !

TARTUFFE

- Madame, ces propos obscurs

Laissent-ils à penser un possible futur,

Où je pourrais dans un proche avenir

Assouvir ma passion, contenter mon désir ?

CLARISSE

- Monsieur !

TARTUFFE

- Cet aveu que je viens de recevoir

Dans sa confusion, laisse-t-il un espoir ?

Après avoir entendu cette réponse à ma lettre

Dois-je à nouveau à mes envies me soumettre ?

Ou bien dois-je vivre tel un ascète

Bannissant de ma vie les fastueuses fêtes,

Regrettant sans cesse dans cette vacuité

La douce tendresse que vous m'auriez donnée ?

CLARISSE

- Monsieur, grâce !

TARTUFFE

- Madame, que me faut-il faire pour séduire

Mettre à vos pieds un vaste empire,

Bijoux, bagues, colliers, fourrures,

Les plus belles œuvres de la nature ?

Dois-je écrire des poèmes

Vantant vos charmes et tous les thèmes
Que m'inspirent votre beauté
Votre esprit et vos gracieusetés ?
Je veux y croire encor, éviter les détours
Qui m'éloignent des chemins invitant à l'amour.
Vous pourriez bien un jour, assaillie de regrets
Déplorer ces moments pourtant désirés.
Cette passion que vous ne voulez vivre
J'ose imaginer en rêvant, la poursuivre.
Voici Madame ce que vous m'avez inspiré
Dans une solitude peuplée de regrets !
Madame, je divague et mon âme s'en va
Vers des lieux inconnus où se perdront mes pas !

CLARISSE

– Mon Dieu, que d'émotions ! Cet homme devient fou
Dois-je pour le guérir, courir le guilledou ?
Dois-je me dévouer à la posture infâme,
Qui seule permettra, d'éteindre la flamme
Que tout espoir fait naître dans un cœur délaissé ?
Les femmes sont fragiles, mais aussi exaltées
Notre dévouement exhorte à nous soumettre
Aux raisons incertaines, aux passions secrètes !

TARTUFFE

- Ô que j'aime voir le soir au clair de lune

Les vapeurs du ruisseau, les tenaces brumes

Inondant les futaies de mystère et de peur,

De sombres mouvements, d'indicibles couleurs,

Quand les feuilles tremblantes par l'air envolées

Semblent faire des arbres, des êtres animés !

Ô que j'aime entendre dans les souffles de l'air

Le chant de la Terre rejoignant l'éther

Par le doux zéphyr et par l'éclair furieux

Sortis des lèvres des maîtres des Cieux.

Ô que je plains l'oiseau dans ses plus beaux atours

Dans sa triste agonie habillée de velours,

Par pudeur admirable il demeure caché

Et rend son âme a Dieu dans les joncs, esseulé.

CLARISSE

- Arrêtez, je vous en supplie !

TARTUFFE

- Ô comme me semble mienne sa triste vie

Privée de douce passion de tendresse accomplie

Ô que dans ces lieux j'aurais aimé vous voir

Me tendre la main, assouvir mon espoir,

Puis de vos lèvres tendrement effleurées
Poser sur mon cœur de très chastes baisers.

CLARISSE

– hélas, de ces égarements, j'en suis la cause,
Mon âme s'embarrasse d'un remords qui m'impose
Un choix cornélien ô combien malaisé :
Dois-je trahir mon cœur ? Ou bien ma dignité ?
J'écoute avec langueur ce souhait fort aimable
Mon attitude me rendrait-elle coupable ?
Mais comment résister à de tels aveux
Sachant dès lors qu'ils comblent tous mes vœux !
Monsieur, mon cœur chancelle arrêtez ce discours,
Un trouble m'envahit...Serait-ce l'amour ?

TARTUFFE

– Â l'admirable aveu d'un amour qui me blesse
Je me dois d'offrir une pure tendresse,
Je ne vous promets pas grande fidélité,
La constance d'un homme ne peut s'estimer ;
Mais sachez Madame que pour ce bel instant,
Je jette à vos pieds un cœur triomphant ;
Et que dès lors soumis à la douce affection
Je me dois à votre être, à sa folle passion !

Puis d'un commun accord, ne perdons point de temps

Allons avec entrain, Cythère nous attend !

LE CIMETIÈRE DES ÂMES HEUREUSES

ACTE I

FRANÇOISE – CHANTAL

Un bref coup de sonnette retentit ; Françoise s'efface en ouvrant la porte et laisse entrer une femme qui paraît avoir l'air plus maussade que réjoui de se rendre chez une amie très chère à laquelle néanmoins sans aucune crainte elle confie ses plus douces espérances, mais aussi ses plus amères désillusions.

Françoise ne peut s'empêcher d'exprimer son étonnement.

FRANÇOISE - Bonjour, que t'arrive-t-il de si extraordinaire pour que le jour-même de ton arrivée à Paris, tu éprouves le besoin de venir me voir à une heure indue ? J'ai bien reçu ta carte postale : elle m'apprenait ton voyage chez ta mère à Sanary, mais aussi dans une forme laconique, c'est ce qui m'a inquiétée, que tu avais davantage besoin de t'épancher sur une épaule amie que d'un conseil, rassure-moi, pour justifier cette impatience que t'est-t-il arrivé de si grave ?

Empressée de libérer une âme trop alourdie par une ardente passion, Chantal se confesse d'un trait :

CHANTAL - Eh bien...! Pendant une semaine, sans aucune honte, je me suis perdue dans des actions mauvaises ; la touffeur éprouvante d'une fin d'après midi d'été a

inspiré à mon caractère affable une nonchalance coupable ; consentante, je me suis laissée entraîner par Paul, un jeune homme qui m'a sortie de ce monde prosaïque dans lequel nous vivons et j'ai vécu mes propres assouvissements que j'ai trouvés divins !

FRANÇOISE - Quoi ? Tu es devenue folle ! Quel est cet ardu problème de morale qui te tracasse au point de te chambouler l'esprit de cette façon ?

CHANTAL - Problème si l'on veut ; c'est plutôt l'embarras de mon cœur qui me chamboule toute entière, j'ai besoin d'un soutien, d'un réconfort me permettant d'envisager un avenir serein ; actuellement, malgré une vie parsemée de luisances, mon âme est accablée de remords parfois oubliés mais ressurgissant toujours lors de longues nuits de veille ; je t'avoue honteusement que j'ai trompé mon mari.

FRANÇOISE - Tu... Jean le sait-il ?

CHANTAL - Non, à quoi bon lui imposer une peine immense !

FRANÇOISE - Eh bien ! Moi qui t'avais crue incapable de rompre le sacrement du mariage ! Tu es vraiment folle, un amour de vacances à ton âge ! À cinquante ans on se sent moins convoitée par un mari qui a ses lassantes habitudes mais quand même, se laisser séduire ! Et une seule semaine a suffi, peut-être le premier soir ?

CHANTAL - Non ! Le soir de mon arrivée à Sanary, je l'ai consacré à ma mère , le soir suivant j'ai rencontré un poète, il a accaparé mon esprit, comment dire ? Il m'a nourrie de son imagination débordante qui le menait parfois vers des divagations délirantes...

FRANÇOISE - Si je comprends bien ton poète est un fou ou la réincarnation d'un bellâtre du siècle passé, et tu es naïve au point de t'être laissée courtiser par cet homme ! Au fait quel âge a-t-il ?

CHANTAL - Trente ans...

FRANÇOISE - Trente ans ! Il pourrait être ton fils...

CHANTAL - Il m'a juré subitement un amour fou, il me menait vers l'aventure interdite en effaçant mes réticences, il me disait pour rompre mes derniers scrupules « un mari ne peut se sentir trompé que s'il en est averti ! » Et au sujet de notre différence d'âge, il citait Pascal « l'amour n'a point d'âge, il est toujours naissant, il donne et se soutient par l'esprit... »

FRANÇOISE – Peut-être mais ton âme elle, elle, s'est perdue !

CHANTAL - Oui je me suis égarée, quoique l'on ne puisse s'assurer de la vertu d'un homme que dans ses rêveries, je ne crois pas, sans en être certaine toutefois, que Jean ait failli, quant à moi cela m'est arrivé comme dans un rêve ; après trente ans de fidélité, c'est la première fois que je trompe un mari au comportement édifiant et je suis partagée entre deux états : celui éprouvant de la culpabilité et celui gratifiant de se sentir désirée, peut être-aimée ?

FRANÇOISE - Quel drôle de langage inhabituel de ta part, sans que le tien tombe dans la banalité tu m'as habituée à plus de circonspection... As-tu provoqué cette liaison ?

CHANTAL – Peut-être par une attitude de femme esseulée ! Le soir après avoir dîné avec ma mère je suis allée me promener le long du quai de ce port qui a gardé,

grâce à son habitat ancien, un certain charme, attirée par des senteurs de fleurs et par les mouvances de la mer proche ; je vivais ces instants voluptueusement, je laissais errer mon imagination, il me semblait vivre un songe peuplé d'espérances trop souvent refoulées, d'imprévus osés que je savais défendus ; je me suis assise à la terrasse d'un café ; Paul se trouvait en face de moi, nos regards se sont croisés et pour la première fois j'ai soutenu le regard d'un inconnu ; il s'est approché de ma table et m'a demandé courtoisement la permission de s'asseoir près de moi ; ma réponse fut un sourire, pour ainsi dire j'avais déjà accepté beaucoup de choses à venir, son intuition ne l'a pas abusé...

FRANÇOISE - C'est de toi qu'il a abusé et trop facilement, moi qui te croyais une femme honnête rompue à toute proposition immorale, en somme tu n'es qu'une femme facile qui a profité d'un instant de liberté, toute disposée à accepter les désirs du premier venu...

CHANTAL - J'excuse ton emportement, ma conduite influe trop sur les sentiments que tu éprouves, je sais qu'au fond de toi tu ne me prêtes pas un caractère passionné, prête à vivre une aventure amoureuse avec, comme tu le dis, le premier venu ; détrompe-toi, j'ai cédé parce qu'il s'est montré très délicat, il m'a dit : je veux bien plus que vous aimer, je veux vous être dévoué !

FRANÇOISE - Allons donc ! Que signifie pour lui : vous être dévoué ?

CHANTAL - C'est pouvoir se consacrer courtoisement avant...

FRANÇOISE - Ah ! Il est fort ! Au fait, qu'implique pour lui... Se consacrer courtoisement avant ...

CHANTAL - C'est de satisfaire avec prévenance, avec réserve, pour arriver... Mais tu ne vas pas me demander de te détailler nos prudes ébats !

FRANÇOISE - Non, tu as raison, mais quand même ne me prends pas pour une sottise ! Je sais comment les prudes ébats se terminent.

CHANTAL - Comme l'on fait fréquemment, mais avec plus de...

FRANÇOISE - Bon je vois ! À part quelques minauderies calculées cela revient au même...Cela dit, souvent après ces moments d'exaltation arrive le désenchantement...Et là, tu as dû prendre conscience d'un égarement coupable !

CHANTAL - Et bien non ! Je vivais cette relation tout aussi spirituelle que charnelle sans gêne...

FRANÇOISE - Soit ! Je constate que tu sais t'arranger avec tes scrupules, l'as-tu laissé « se dévouer » le premier jour de votre rencontre ?

CHANTAL - Tu plaisantes, me prends-tu pour une gourmandine ? Je ne me suis pas donnée aussi facilement, seulement à notre troisième rencontre...

FRANÇOISE - C'est conforme au laps de temps convenable !

CHANTAL - Ça veut dire quoi : le laps de temps convenable ?

FRANÇOISE - Eh bien ! Cela veut dire qu'une femme malgré son envie se sent obligée pour faire semblant de sauver je-ne-sais-quoi, de ne se soumettre que tardivement et avec réticence, histoire de contenter la dignité qui habite sa conscience.

CHANTAL - Sache que je me suis offerte de bon gré, comme un fruit mûr qu'il désirait !

FRANÇOISE - Comme c'est beau ! A-t-il trouvé le fruit mûri à son goût ?

CHANTAL - D'abord je trouve indélicat que tu fasses référence à mon âge, ensuite tu ne peux pas comprendre que mon corps se soit offert après avoir attendu, à la suite d'une longue réflexion, l'assentiment de mon esprit !

FRANÇOISE - Allons donc ! Mais dis-moi, toi si chaste, t'a-t-il laissée vêtue ?

CHANTAL - Tout est poésie chez ce jeune homme, dans un souffle énamouré il me disait « aussi beau qu'il soit, ce carcan les retient prisonniers ; libérez vous-même vos seins qui ne demandent qu'à vivre ! »

FRANÇOISE - Ah j'en suis émue ! Dis-moi est-il maladroit ou inexpérimenté pour ne pas arriver à dégrafer un soutien gorge ?

CHANTAL - Ma pauvre, on dirait que tu n'as jamais connu cet élan de tendresse qui apprivoise l'esprit, ces retenues charnelles qui plaisent au cœur et mènent vers la jouissance ! Il était tout simplement trop ému pour oser de tels gestes, il me disait vouloir parcourir mon corps à la façon d'un promeneur qui découvre un merveilleux paysage, suivant ses courbes et ses vallons les plus secrets pour éteindre de ses lèvres avides cette soif qui le rend esclave. Il ajoutait dans un souffle « je veux me nourrir de vous jusqu'à assouvir mon cœur, nos relations n'en seront que plus ardentes ! »

FRANÇOISE - Ouf ! J'ai chaud, quel charmant séducteur, il est très adroit ton poète, mais dis-moi a-t-il éteint sa soif ?

CHANTAL - Bien que ta question soit indiscreète je peux répondre sans aucun doute, en même temps que j'étais la mienne. Lors de notre première rencontre il répondait par avance aux questions que j'aurais pu lui poser, je lui disais parfois, interrompant ses paroles plaisantes : « mais vous êtes un bonimenteur qui, par des propos charmants, use de toutes les formes mensongères et flatteuses pour séduire. » Il me répondait d'un trait donnant à ses serments une évidente vérité « vous me blessez, me prenez-vous pour un menteur qui n'a qu'un seul but inavouable ! Je ne sais où se trouve la vérité, où se cache le mensonge, où se trouve la frontière entre les deux ! Ce que je sais et je me refuse à trop l'imaginer pour ne point me rendre fou, c'est que lorsque je vous serrerai dans mes bras, je serai attentif aux moindres de vos mouvements si retenus et perceptibles soient-ils pour répondre à vos attentes avec délicatesse. Vous m'avez séduit dès que je vous ai vue, je n'ai pas osé vous avouer que je suis tombé amoureux sans trop m'en rendre compte ; je devinais que vous aviez choisi vos vêtements judicieusement afin de mettre en valeur votre nature charmante, peut-être avec l'intention inavouée de séduire et de vous livrer à je ne sais quel hasard ! Ce qui m'a irrésistiblement attiré vers vous, c'est votre allure distinguée, un peu rigide, comme si vous imposiez à votre corps une attitude hautaine donnant l'occasion à celui qui vous désire, l'attrait supplémentaire qu'apporte à l'esprit le défi d'une aventure délicate !

FRANÇOISE - Quel discours suranné ! Tu dois avoir une mémoire infallible pour te souvenir de ce flot de paroles redondantes ! Tu es tombée naïvement sous le charme de ce godelureau ! Il ne pouvait pas faire plus simple ?

CHANTAL - J'étais à un moment de ma vie où le désir d'être courtisée m'effleurait, le temps qui passe charge notre âme de regrets que l'on désire cachés mais prêts à ressurgir ; le fait de vouloir savoir si je pouvais encore plaire m'a menée vers lui ; ses paroles sont ancrées dans ma mémoire car elles sont l'ultime témoignage d'un pouvoir de séduction qui, à mon âge, est certainement éphémère. Au début j'éprouvais la même retenue que tu aurais pu avoir, mais à trop écouter avec

attention ses propos charmeurs, j'ai été prise à son piège. Lors de nos promenades il alternait silences et regards, nos doigts se croisaient dans une étreinte volontaire, lorsque nous nous quittions il disait que mes yeux avaient la profondeur d'un lac dans lequel il désirait se noyer ; en guise d'au-revoir je me suis laissée aller contre lui, ma robe légère n'a guère atténué la chaleur de son corps contre le mien et quand nous nous sommes séparés, j'ai accepté un rendez-vous pour le lendemain, me dissimulant à moi-même, consciente de ma mauvaise foi, les dangers qu'immanquablement j'allais affronter et que déjà je trouvais attrayants.

Chantal impatiente, au risque de se brûler boit sa tasse de thé hâtivement ; elle en a encore trop à dire, elle est venue chez Françoise comme vont à confesse les pratiquants désireux de se décharger l'âme d'un trop lourd fardeau ; étonnée, elle lit sur le joli visage de son amie, le trouble que suscitent ses propres émotions ; elle se demande si Françoise n'aimerait pas vivre sa propre aventure ; cette dernière veut en savoir davantage, elle l'encourage par ses questions à continuer ses confidences :

FRANÇOISE - Que vous est-il arrivé ensuite, êtes vous allés...?

CHANTAL - Tu me demandes si nous sommes allés dans un hôtel ou chez lui ? ... Eh bien non ! La première fois cela s'est passé dans un cimetière.

FRANÇOISE - Quoi ! Dans un cimetière ! Troubler un lieu sacré par de tels ébats, sans aucun respect !

CHANTAL - Ne t'offusque pas aussi rapidement ! Dans ce cimetière militaire oublié, orné comme un jardin enchanté, suspendu entre le bleu céleste et la mer aux couleurs changeantes, passant du violet pâle au mauve pur, dorment, enterrés sous de simples pierres blanches, de jeunes hommes, ils sont morts à la guerre à peine sortis de l'enfance... Paul connaissait le cimetière Franco-Italien de Saint-Mandrier, il voulait me faire découvrir cet enclos au sommet d'une colline habillée de pins,

d'eucalyptus, de bruyères, de genêts et de toutes sortes de plantes fleuries dans un paysage aux senteurs délicieuses ; nous nous promenions entre les tombes et seul le bruit de nos pas sur le gravier des allées brisait le silence solennel qui régnait ; Paul a alors voulu m'embrasser ; avec emportement je l'ai repoussé : « Comment peux-tu dans ce lieu envisager de tels gestes ? » ai-je protesté « C'est comme si nous profanions ce lieu en oubliant le respect infini que l'on doit à ces jeunes hommes reposant sous la terre. Paul, me comprends-tu ? » lui ai-je demandé. Il me répondit : « Je comprends surtout qu'ils doivent être fatigués de ces rares et tristes visites, de ces mots désuets chuchotés de peur d'être entendus ; tous sont morts dans la fleur de l'âge, certains en gémissant dans d'horribles souffrances, ils ne méritaient pas cette infortune, ils méritent le paradis. Par leur sacrifice ils ont expié les fautes légères de leur enfance, les moins vertueux d'entre eux patientaient sur cette marche entre la mer et le ciel, comme s'ils se trouvaient au purgatoire ; ils n'ont pas dû attendre longtemps un signe de Dieu pour le rejoindre. Leurs corps sont confinés dans cet enclos désert, rarement visité par des vivants aux mines affectées. Ne sens-tu pas la présence des âmes de François, de Domenico, de Georges, de Giuseppe, de Nicolas, d'Antonio, de tous ces prénoms que tu peux lire à loisir sur ces pierres blanches ? Découvre-toi un peu, faisons ce qu'ils attendent avec impatience depuis trop longtemps ; ce cimetière est différent des autres, il n'est peuplé que de jeunes cœurs ardents qui rôdent et voudraient voir ce dont ils n'ont pas eu le temps de profiter ; n'oublie pas qu'ils ont si peu vécu, offrons-leur des images discrètes mais qui n'en resteront pas moins suggestives. Penses-tu qu'ils nous en voudront ? Moi je suis sûr qu'en nous observant, ils s'imagineront être dans les bras de leurs femmes ou de leurs fiancées... »

Tu sais Françoise, je n'ai éprouvé aucune honte à m'allonger sur l'herbe ; autour de moi le lieu était accueillant et sans être gai, il était paisible ; je me suis dévêtue juste ce qu'il fallait pour nous unir le plus décemment possible ; je ne sais si c'est un mouvement de l'air venant de la mer proche agitant de mouvances légères les branches qui nous couvraient, ou bien le déplacement des âmes entre les tombes, mais il m'a semblé entendre comme un souffle léger, de faibles voix unies dans une mélodie qui n'était point plaintive mais charmante, venant peut-être de ces âmes qui, pour la première fois au monde, se révélaient et semblaient heureuses. C'est le souvenir le plus vivace de cette semaine passée avec Paul.

FRANÇOISE - Tu m'étonnes ! Je suppose que tu n'es pas près de l'oublier, ... je ne sais quoi te dire, ... as-tu mal ou bien fait ? ... Au fait, penses-tu revoir Paul ?

CHANTAL - Il était en vacances lui aussi, elles se terminent, il doit repartir à Paris ; il m'a promis de me téléphoner dès son arrivée mais je ne suis pas vraiment disposée à vouloir continuer cette aventure ; je ne sais pas trop que faire !

FRANÇOISE - Tout deviendra simple lorsque tu lui diras qu'il est impossible d'envisager entre vous une liaison durable.

CHANTAL - Tu as certainement raison, mais avant j'aimerais que tu le rencontres !

FRANÇOISE - Il n'en est pas question ! Qu'aurais-je à lui dire et dans quel but ?

CHANTAL - Dans le seul but de sonder son cœur, de savoir s'il éprouve pour moi sinon de l'amour du moins quelque affection ?

FRANÇOISE - Ma pauvre tu es bien naïve, pour Paul cette liaison n'aura été qu'une brève amourette d'été !

CHANTAL - Peut-être, mais je voudrais savoir si j'ai été dupée.

FRANÇOISE - Reste donc dans l'incertitude qui te cache sûrement une cruelle vérité !

CHANTAL – Non, je suis prête à toutes les désillusions ; reçois-le : c'est pour moi une question de jugement ; je veux savoir si j'ai été bafouée !

FRANÇOISE - Cela m'ennuie ! Mais j'accepte ta requête pour lui prouver qu'une femme forte dans ses certitudes ne s'en laisse pas compter aisément ; quand je l'aurai vu, je te rapporterai notre entretien sans rien omettre et quels que soient les sentiments que tu lui inspires je puis t'affirmer que je saurai le convaincre de cesser cette relation périlleuse !

ACTE II

FRANÇOISE - PAUL

Il semble à Paul que la sonnette tinte gaiement ; la porte s'ouvre ; étonné il s'excuse !

PAUL - J'ai dû faire erreur je...

FRANÇOISE - Pas du tout, je vous attendais, vous êtes bien Paul ?

PAUL - Oui ! Mais je...

FRANÇOISE - Je comprends votre étonnement, je suis l'amie la plus dévouée de Chantal, entrez je vous prie !

Françoise s'efface et laisse entrer Paul qui d'un pas hésitant ne sait trop que faire ; elle l'invite à s'asseoir et lui offre un rafraîchissement qu'il refuse ; gêné, la voix mal assurée il demande :

PAUL - Comment se fait-il que Chantal ne soit pas avec vous ?

FRANÇOISE - Chantal m'a demandé de vous recevoir à sa place : elle est trop désemparée et ne sait trouver un motif acceptable pour mettre fin à cette liaison.

PAUL - Quelque chose m'échappe, quand elle m'a donné ce rendez-vous au téléphone ses propos ne laissaient rien paraître de cette décision !

FRANÇOISE - Peut-être, mais dans l'ambiance familiale retrouvée elle a dû se juger et trouver les ressources nécessaires pour tenter d'oublier cette semaine exaltante mais ô combien éprouvante ! Elle n'a pas un caractère pusillanime, si elle ne désire plus vous voir c'est pour ne pas raviver l'affection qu'elle vous porte, elle veut garder de vos rencontres, des impressions de tendresse, un souvenir d'une douce amitié. Moi je vous en veux ! Vous êtes coupable à mes yeux d'avoir séduit une femme mariée, sans crainte de susciter de fâcheuses conséquences, d'avoir jeté le désordre dans son âme, de lui avoir chamboulé l'esprit ; vous avez dû être prolix en paroles certainement creuses. N'essayez plus de revoir Chantal, elle est trop fragile ; je sais qu'elle a la capacité de se reprendre, mais son cœur a en ce moment besoin d'un repos qu'il ne pourra trouver que dans la quiétude familiale. Je ne lui ressemble pas, si je me permets de vous admonester c'est parce que mon discours est juste ; vous savez, au regard de votre âge, que votre aventure est sans lendemain, aussi Chantal compte sur moi pour vous convaincre car elle sait que je me suis forgé un caractère nourri par une dignité solide, intraitable, inébranlable, défenseur d'une droiture exemplaire ! Je vous adjure de renoncer à revoir mon amie !

La tête basse Paul écoute, l'air hébété. La rude leçon dont il tire profit n'altère pas les traits de son visage encore marqué par la fraîcheur juvénile, son regard empreint d'une clarté due à une sagesse nouvelle se pose humblement sur Françoise ; comme réveillé il se reprend et tente de se justifier.

PAUL - J'ai respecté votre amie, elle éprouvait le besoin irréprensible de plaire, croyez-vous qu'il soit vraiment blâmable de vivre dans l'oubli des convenances, ne serait-ce qu'une semaine de bonheur, dans la mesure où l'on considère que l'amour que l'on porte à quelqu'un n'altère en rien celui que l'on porte aux autres. Ah ! Si vous étiez vous et votre amie moins désirables ! Un joli visage, la taille fine, les hanches généreuses, comment voulez-vous ne pas attirer des regards envieux ! Je vois bien qu'à la différence de Chantal votre cœur est à l'abri des flèches de Cupidon, non pas qu'il soit hors d'atteinte comme verrouillé à tout sentiment tendre, mais je sens en vous une force peut-être inébranlable puisée dans le dévouement fidèle que vous portez à votre famille et j'en suis certain, cette abnégation ira jusqu'au sacrifice. Chantal quant à elle, a voulu vivre quelques instants volés à une vie tracée d'avance ; elle était prête à accueillir des idées de liberté ; elle vivait des moments où tout se conjugue dans l'esprit, les regrets liés à d'anciennes passions inavouées auxquelles elle n'a pas osé s'adonner et qu'elle avait momentanément oubliées, les regrets surtout d'avoir laissé passer des opportunités prometteuses, le sentiment que sa vie s'écoule inexorablement pour atteindre l'âge où il lui sera interdit d'espérer quelque aventure, l'âge où le respect et l'attachement remplaceront les élans désormais interdits ; j'arrête mon discours, sa seule valeur a pour but d'excuser Chantal qui a voulu vivre un amour fou qui lui paraissait d'abord inaccessible. Pensez-vous Françoise, qu'elle ait démérité dans la quête d'un bonheur qu'elle savait éphémère ? Personne n'est à l'abri d'un hasard heureux qu'au fond de lui chacun espère vivement !

Françoise semble faire appel à des souvenirs enfouis dans sa mémoire et que Paul vient de réveiller ; ébahie elle entend ce dernier lui demander courtoisement :

- J'aimerais vous revoir Françoise, pour vous entourer d'une amitié sincère, je vous crois forte mais aussi ardente, prête à réfréner vos passions mais aussi à comprendre celles des autres ; vous m'avez ouvert l'esprit qui était fixé sur mes certitudes, vous m'avez conquis ; je compte sur vous pour m'accompagner sur des chemins qui me feront découvrir des paysages qui davantage que par de belles fleurs seront embellis par votre visage que je n'oublierai pas et...Dites à Chantal que je respecte sa décision et que je me souviendrai toujours de cette charmante

semaine passée avec elle ; passez sous silence le rendez-vous que j'ose vous demander !

FRANÇOISE - Il m'est interdit de vous concéder une demande aussi osée, elle fait injure à mon honnêteté ! Cependant il me semble que vous avez besoin d'avis précieux pour corriger un caractère trop passionné !

Je rapporterai peu de choses de notre entrevue à Chantal.

À bientôt peut-être Paul !

Tout en fermant la porte Françoise le suit des yeux. Paul descend l'escalier, il a l'apparence d'un homme heureux : Il est certain d'avoir vu dans les yeux de Françoise une lueur ardente.

ACTE III

FRANÇOISE – CHANTAL - PAUL

Un studio parisien moderne

Paul s'incline, un large sourire éclaire son visage, il s'efface en ouvrant la porte, Françoise entre :

FRANÇOISE – Excusez mon retard...

PAUL – Entrez je vous prie, Chantal sera là dans quelques minutes...

FRANÇOISE – Cette situation me gêne, l'absence de Chantal fait que je me trouve seule avec vous, cela n'était pas prévu, mon retard prémédité avait pour but de

m'éviter cette situation délicate ; vous conviendrez qu'une femme mariée et qui n'a en tête aucune envie de sortir de ses occupations habituelles peut trouver une certaine inconvenance...

PAUL, *lui coupant la parole* – J'ai prémédité moi aussi l'heure de nos rendez-vous, je voulais partager en votre compagnie seulement ce début d'après-midi ; Chantal nous rejoindra dans une demi-heure environ ; ne me prêtez pas une quelconque intention coupable ; je ne vois en vous qu'une femme attirante il est vrai, mais qui m'inspire le respect le plus profond, je suis sincère, ne prenez pas ombrage de ce que vous pourriez considérer comme un vil stratagème ; je ne dissimule aucune feinte odieuse, mon seul but est de m'imprégner de vos sages conseils qui lors de notre dernière entrevue ont cheminé dans mon esprit et m'ont guidé vers ce que je dois faire ; je vous promets de ne pas harceler Chantal.

Pour l'instant je n'ai qu'une idée en tête : (*il l'attire devant un miroir*) Regardez : dans ce miroir, que voyez-vous ?

FRANÇOISE *déconcertée* - Vous plaisantez ! À part moi-même que voulez-vous que je vous décrive ?

PAUL – Vous méritez que l'on s'attarde sur votre image : la conduite de votre vie d'une façon irréprochable vous donne l'apparence d'un être sanctifié, le respect que vous inspirez m'interdit tout acte impudent !

FRANÇOISE – Vous me fâchez, je ne suis pas une icône, je mène une vie heureuse et tranquille, ma sagesse m'apporte un juste équilibre, et aucune passion autre que celle de ma famille ne m'importe ; rien ne trouble mon âme ; mais revenons à ce rendez-vous prémédité : qu'espérez-vous de moi ? De cet entretien ?

PAUL – J'en espère le début d'une amitié sincère!

FRANÇOISE – Je ne vois aucun intérêt à ce que nous continuions à nous rencontrer car si je comprends bien, quand vous parlez d’amitié sincère ne voulez-vous pas plutôt dire attachement mutuel et rendez-vous futurs ?

PAUL – Non, certainement pas ! L’amour naît dans la spontanéité, l’amitié s’édifie, ils sont dissemblables dans leurs intentions !

FRANÇOISE – Ces sentiments de vive affection ont des intentions et des buts qui peuvent s’avérer louables ou coupables et les moyens pour les atteindre se servent souvent d’expédients plus ou moins licites.

PAUL – Vous m’accablez, loin de moi l’idée d’un dessein prémédité et pernicieux !

FRANÇOISE – Oui je vous accable, tout en n’étant pas vraiment certaine d’une préméditation de votre part. Finalement cela m’importe peu car je suis hors d’atteinte de votre petit manège !

PAUL – Regardez à nouveau dans le miroir les traits de votre visage : ne sont-ils pas en tout point dépourvus d’austérité ? Votre attitude traduit une moralité imposée, délivrez-vous ! Vous n’êtes pas faite pour vivre comme un oiseau enfermé dans une cage ; votre vie mérite quelques évènements jubilatoires ! Dans votre existence sérieuse les exigences morales l’emportent sur la perspective de plaisirs, vous êtes sage, votre vie intérieure vous conduit vers des décisions remarquables, ordonnées, irréprochables, sachez que le respect de sa dignité se paye le jour où les sacrifices imposés font regretter les rêves interdits...

Un bref coup de sonnette l’interrompt, Paul ouvre la porte à Chantal.

PAUL – Chantal, enfin toi, depuis mes vacances à Sanary j'ai très souvent pensé à toi ; ta présence me rappelle des moments si heureux !...

CHANTAL – Tu parles de ce qui est passé, mais ce passé je préfère l'oublier ; moi aussi je pense souvent à cette semaine de vacances, ces instants de bonheur très courts qui tiennent cependant une place importante dans ce qui est déjà devenu un charmant souvenir, je m'applique à le rendre imprécis, comme s'il avait eu lieu dans une vie antérieure. Ce raisonnement peut te paraître d'une hypocrisie détestable mais je me dois d'en faire usage pour m'installer à nouveau avec plus de confiance dans l'existence familiale que je n'aurais jamais dû quitter !

FRANÇOISE – Bon tout est dit ! Finalement Paul, je ne discerne pas l'utilité de prolonger cet entretien, les motifs qui ont poussé à le susciter me semblent proches de l'indifférence ; je savais Chantal raisonnable ! *Elle embrasse Chantal*, je retrouve l'amie que j'ai jadis connue, une amie sensée, clairvoyante et solide dans ses convictions !

PAUL – Allons mesdames : pensez à Moi ne serait-ce qu'un instant, vous m'abandonnez, vous me délaissez, je ne mérite pas ce châtement, je vous rappelle à vos devoirs, ne me livrez pas à une solitude peuplée de remords, je ne mérite pas un tel sort ! Qu'ai-je fait de mal ? Je n'ai rien fait qui soit contraire au Bien ! Je n'ai offensé personne, j'ai vécu des moments charmants et inoubliables, je rends grâce à Chantal de m'avoir accompagné durant cette semaine inoubliable qui est inscrite à jamais dans mon cœur !

CHANTAL *médusée* – Voilà que recommence un délire inspiré des temps passés ! Françoise avant de partir faisons-nous servir un thé par ce charmant séducteur ; je me sens obligée, ne serait-ce que pour ne pas manquer aux devoirs d'une ancienne rencontre, de l'accompagner encore quelques instants dans son illusoire délire !

FRANÇOISE *consentante* – Je crois que nous avons d'excellentes raisons d'agir ainsi et je me demande si ce pauvre Paul n'est pas victime de sa propre folie ; il se consacre tellement aux autres, j'entends surtout par là aux femmes qu'il en devient sa propre proie ; mais est-il vraiment innocent ? Nous devons l'entourer d'une amicale et dévouée sollicitude car il a besoin de sages conseils ; il est normal que dans l'avenir, par notre esprit de sacrifice, nous devenions pour lui des amies complaisantes et fidèles !

PAUL *à part* : Je ne juge pas comme étant fâcheuses mes initiatives ; durant ma vie j'ai toujours cherché à paraître plus naïf que je ne l'étais réellement. Les personnes de mon entourage qui ne me portaient que peu d'estime se trouvaient désappointées car j'ai toujours inlassablement continué, en dépit de leurs offenses, à leur faire des gracieusetés. Quant aux altruistes qui me voulaient du bien, arguant que l'on devait aux êtres de peu d'esprit une indéfectible compassion, je trouvais dans leur soutien un providentiel et fidèle réconfort. Enfin, il semble que je sois digne de l'estime que l'on me porte ; *avec un sourire* : le don de ma personne, fait avec libéralité et bonne grâce mérite bien quelques compensations !

RIDEAU

UNE INSTRUCTIVE MAIS ÉPROUVANTE LEÇON

Gérard, le corps penché en avant, gravissait la côte qui partait du chemin des Terres Rouges pour tourner à droite dans la rue Daumier. La rue ressemblait à un décor d'opérette ; les maisons bien entretenues et architecturées entourées d'arbres et de fleurs, la bordaient jusqu'à son extrémité fermée par la propriété « le Mas Calendau ». Des odeurs mêlées de roses, de lilas, de chèvrefeuille emplissaient l'air de senteurs sucrées de guimauve et de sirop de grenadine. Ce décor charmant n'atténuait pas l'inquiétude de Gérard d'avoir à présenter ses exercices incomplets et ses leçons mal apprises à Monsieur Villecroze qui l'attendait dans sa maison au bout de la rue. Gérard essayait d'inventer des prétextes pour justifier son travail

bâclé, tout en sachant que l'ami de ses parents, enseignant au lycée de Strasbourg à Toulon ne serait pas dupe, « connaissant l'étourderie de son élève, » de ses arguments fallacieux. Gérard décida finalement d'avouer qu'il avait préféré lire plutôt que de travailler, ce qui aurait au moins le mérite de ne pas plaider une cause perdue d'avance et de montrer de sa part qu'il était capable d'avoir des occupations raisonnables.

Le portail à deux battants s'ouvrait sur une allée dessinée par deux murets retenant des massifs de fleurs, jusqu'à la modeste maison. Un garage au rez-de-chaussée ouvrait ses vantaux sur l'allée. Il ne servait dorénavant que de buanderie, abandonné par son ancienne locataire, une Dauphine Renault détruite contre un parapet à la suite d'un virage mal négocié par Monsieur Villecroze, heureusement sorti indemne de l'embardée.

Monsieur Villecroze, avait expliqué au père de Gérard :

- Je me suis démis l'épaule en heurtant le pare-brise dans l'accident ; je m'en suis remis rapidement, par contre, je ne me serais jamais consolé d'avoir blessé ou tué un promeneur se trouvant en ce lieu à ce moment-là ; aussi considérant qu'en certaines occasions je ne peux maîtriser mon véhicule, je ne prendrai plus jamais le volant.

Monsieur Villecroze, moralement responsable de ses actes tint parole, depuis ce jour, un seul vantail du garage s'ouvrait, livrant le passage à ceux qui l'empruntaient.

Gérard appuya sur le bouton de la sonnette. L'instant suivant, madame Villecroze descendit l'escalier qui menait à l'étage sur le côté de la maison et annonça à son mari :

- Jean ! Gérard est là !

Elle ouvrit le portail fermé à clé, embrassa Gérard sur la joue en lui disant :

- Tu sais tes leçons au moins ?

Un oui ! Peu convaincant les menait tous deux à l'encontre du maître tant respecté. L'escalier franchi, on entra dans un couloir étroit ; madame Villecroze ouvrait une porte ajourée de vitres peintes de fleurs jaunes au feuillage bleu, donnant sur une petite pièce formant bureau, en lui disant d'un air bienveillant :
entre !

Même assis sur une chaise, monsieur Villecroze était impressionnant. Sa longue figure couleur de cire, son regard scrutateur souligné par des sourcils en accent circonflexe, sa bouche aux lèvres fines, lui donnaient un air solennel. Quiconque ayant fait partie des cohortes d'élèves passées dans sa classe ne pouvait l'oublier. Ayant la plus haute estime de la mission que l'Éducation Nationale lui confiait, il s'appliquait à lui-même une rigueur morale sans faille, pensant que son exemplarité pouvait influencer et conditionner l'existence de ses élèves durant toute leur vie.

D'un sourire figé, l'œil restant soupçonneux, il accueillit Gérard, en disant :

- Alors Gérard, montre-moi ce que tu as fait !

Poussant une chaise vers son bureau, il lui fit signe d'un hochement de tête de s'asseoir près de lui. Il jeta un regard appliqué sur les cahiers, parcourut les pages noircies, hochait rarement la tête de contentement, puis termina sa lecture en disant :

- Ton travail est insuffisant, je le constate chaque fois ; tu n'apprends pas tes leçons correctement. Pense à ton avenir ! N'oublie pas qu'un enfant est destiné à devenir un homme, avec des obligations familiales et civiques. Gérard, ta scolarité m'inquiète ! Quel métier envisages-tu d'exercer plus tard ?

Peu préparé à cette question, Gérard naïvement répondit à brûle pourpoint :

- Plus tard, je veux faire de la politique !

Etonné, monsieur Villecroze cria en levant les bras au ciel, abandonnant pour une fois son attitude réservée :

- Ça par exemple, de la politique !

Il marmonna, comme s'il s'adressait à lui-même :

- Quelle idée, je ne m'attendais pas à ça ! Mais qu'est-ce qui te prend ?

En hochant la tête, comme pour se persuader que Gérard changerait d'idée quand son caractère s'affirmerait, il lui dit sur un ton mesuré, attendri par la candeur de son jeune élève :

- Eh bien, j'espère pour toi que plus tard tu changeras d'avis, je te vois mal, connaissant ta naïveté, évoluer dans ce monde où les marchandages, les arrangements, les concessions, les relations parfois troubles, sont nécessaires pour atteindre le but fixé...

Gérard, pensant soudainement que l'intégrité de cet homme aurait été utile à ses concitoyens, osa l'interrompre :

- Mais vous, pourquoi vous n'en faites pas de la politique ?

Un rire énorme retentit ; Gérard pensa que les éclats de joie de Monsieur Villecroze étaient aussi inquiétants que son comportement habituel. Le rire cessa et son maître lui dit :

- Moi, je ne saurais pas pratiquer l'art du compromis, j'aime le métier d'instituteur, j'aime voir évoluer le caractère et la connaissance des enfants que l'on me confie, redresser par des actions ou des enseignements appropriés leurs mauvais penchants, comme l'on rectifie un jeune arbre courbé en l'attachant à un tuteur ; je crois que j'aime trop mes élèves tout simplement pour aller me subordonner dans les arcanes d'un parti politique, passage pourtant obligé si l'on veut se faire élire. Je n'ai qu'un seul but dans ma vie professionnelle : te faire découvrir comme aux autres enfants qui m'entourent les qualités intrinsèques que tu possèdes, t'amener en te donnant confiance en toi à la réalisation de tes objectifs pour que plus tard tu puisses devenir une personne responsable de tes actes, entourée du respect d'autrui.

L'idée de la politique était venue à Gérard, un soir, lors d'une réunion amicale dans la villa « Bel Horizon » de Monsieur Valli, premier violon dans l'orchestre de l'Opéra de Toulon, qui invitait souvent ses amis les plus proches à passer une soirée en leur compagnie. Gérard aimait ces soirées qui se déroulaient durant les beaux jours sous les tilleuls centenaires de la propriété ; souvent un concert improvisé, à l'exécution maladroite, mais empreinte d'émotion animait ces veillées. Mademoiselle Ponchot accompagnait au piano dans l'air de la Calomnie le père de Gérard nouvellement engagé comme chanteur à l'Opéra de Toulouse ; Monsieur Valli soutenait sur son violon les mélodies, tandis que sa femme ajoutait à la voix de basse une improvisation dramatique grâce aux plaintes touchantes mais

discrètes de son violoncelle. Monsieur Christini, d'une voix de ténor ronde et chaleureuse, interprétait d'autres airs célèbres.

À la fin de ce spectacle, parents et amis applaudissaient à tout rompre. Monsieur Villecroze récitait de mémoire quelques vers d'Alfred de Vigny ou de Victor Hugo, et l'éminent médecin Monsieur Christini, premier adjoint au maire de Toulon, terminait la séance en offrant à ses amis la primeur de quelque discours politique préparé à l'avance car disait-il :

- Un homme politique doit tout prévoir, ne jamais être pris au dépourvu et en toutes circonstances déclamer explicitement ses pensées pour couper court à toute critique. Il citait aussi LOUIS XI et trouvait cette citation admirable : « En politique il faut donner ce qu'on n'a pas et promettre ce qu'on ne peut pas donner ! »

On lui prédisait une brillante carrière et Gérard muet et attentif n'avait d'yeux que pour cet important personnage qui le faisait rêver aux chemins d'un avenir mondain et glorieux.

Gérard n'avait pas osé avouer à Monsieur Villecroze la source de ses idées, mais la leçon de son maître lui avait ouvert les yeux et surtout l'avait découragé de ses prétentieuses ambitions, lui dévoilant par là-même les vertus de la sagesse et de la modestie.

Monsieur Villcroze aimait pendant les leçons particulières qu'il lui donnait, aiguïser l'esprit de Gérard en lui racontant un récit malicieux, ce qui permettait à son jeune élève de vivre une sorte de récréation où les échanges verbaux les plus libres étaient admis. Une manifestation paysanne faisant la Une des informations radiophoniques, permit d'aborder un jour les difficultés de la paysannerie française. À ce sujet lui dit-il, je vais te narrer une histoire ; accompagnant ses paroles de mouvements de mains, il raconta :

- Après sa mort, un modeste paysan de notre région où le travail de la terre ingrate est si pénible, se présenta devant Dieu pour se soumettre à son jugement.

S'adressant au paysan, Dieu lui dit :

- Tu as toujours travaillé la terre jusqu'à l'épuisement, produit la nourriture pour autrui, tes mains calleuses le prouvent, tu as pris le plus grand soin de ta famille, tu as été fidèle à ta femme, honnête envers tes semblables, tu as respecté les institutions ; je n'ai aucune remontrance à te faire aussi, pour te remercier d'avoir mené cette vie exemplaire, je veux combler ton vœux le plus cher, exprime-le, je l'exaucerai !

Le paysan, après un court instant de réflexion, dit timidement, marqué par toute une vie d'humilité :

- Seigneur, je ne veux qu'une seule chose : que tu crèves un œil à mon voisin.

- Le rendre aveugle cria Dieu !

- Non répondit le paysan. Jamais mon esprit ne serait capable de concevoir un acte aussi cruel, je suis charitable Père adoré, je veux simplement que tu lui crèves un seul œil !

Gérard, pantois, ouvrit la bouche pour parler, mais monsieur Villecroze ajouta :

- Méfie-toi d'exprimer un jugement hâtif, ne condamne pas cet homme avant de l'avoir compris ; voulait-il vraiment nuire à son voisin ? L'idée de lui léguer par ce geste une part de sa vie misérable peut-elle se concevoir ? Ta réflexion sur cette histoire contribuera à forger ton caractère.

Bon, maintenant va voir Fernande, elle s'impatiente, je l'entends remuer dans la cuisine, va vite goûter, à mercredi prochain !

Gérard embrassa prestement la joue tendue et sortit du bureau en fermant délicatement la porte aux vitres fleuries, heureux de ce moment de connivence qui les avait rapprochés, le maître parlant à son élève comme s'ils étaient amis.

En entrant dans la cuisine, Gérard vit Fernande tartiner de beurre et de confiture deux tranches de pain ; tout en préparant un bol de chocolat au lait elle lui dit :

Viens goûter, viens te remettre de tes émotions, je sais moi, que tu considères les deux heures passées avec Jean comme une épreuve !

Elle s'occupait de lui comme pour déverser un trop plein d'affection qui ne savait où se loger depuis le départ de son fils. Il avait été nommé à Paris pour y vivre une belle situation d'ingénieur dans un ministère. Elle vivait mal cette nouvelle existence et l'indifférence (qu'elle comprenait pourtant et qu'elle admettait) de ce fils qui ne donnait que rarement de ses nouvelles.

Après bien des années, après que monsieur Villecroze ait rejoint sa femme dans un autre monde, lorsque les aléas de sa vie se faisaient plus accablants, Gérard prenait la direction de la rue Daumier, puis s'arrêtait devant la maison de son ancien maître pour se recueillir, il pensait à ce qu'il aurait pu lui dire, ce qu'il aurait pu lui conseiller et tristement, quand la présence inhabituelle de sa voiture garée devant le portail attirait des regards soupçonneux, il s'en allait, l'esprit ailleurs et le cœur gros.

LE GITAN

LE CHAT RÉSSUSCITÉ

Cela faisait maintenant un mois que Michel vivait chez sa grand'mère, il ne s'en plaignait pas, bien au contraire, cette vie agreste lui convenait mieux ; l'esprit vide, le corps libre, il renaissait, comme si l'espace autour de lui le libérait de toute contrainte ; étonné il se découvrait une âme de solitaire. Ses parents trop occupés par leurs activités l'avaient confié pendant les grandes vacances à la vieille dame qui habitait une maison loin du village.

Le chat « Gitan » ne risquait pas d'oublier la rude leçon bien ancrée dans sa mémoire. La poule passa près de lui suivie de sa marmaille, sans crainte, comme informée de son impuissance. Il se tenait assis à l'angle de la maison, à la limite d'un cimentage formant terrasse au niveau du sol. Un petit apprentis protégeait une table, deux chaises, un fourneau et un évier taillé dans la pierre.

La limite du cimentage passée, la poule balançant son volumineux derrière de plumes rousses et soyeuses, ratissa les herbes et la terre de ses grosses griffes blanches et noires. Les poussins autour d'elle, ronds et jaunes comme de gros grains de mimosa, piaillaient devant le nez du Gitan.

Cela faisait environ une semaine qu'il avait croqué, poussé par l'emprise de la faim et l'atavisme de sa race, une des boules jaunes. Malgré la tentation de s'approprier à nouveau un mets si délicat et si tendre qui s'aventurait devant lui, il restait figé, regardant de son œil unique l'horizon à l'opposé de ces proies si tentantes.

Assis sur son derrière, les pattes de devant bien droites emmitouflées dans sa queue peu fournie, il ressemblait vraiment à un coureur de grand chemin ou à un voleur de poules ; le pelage noiraud et clairsemé, la tête fine et couverte de cicatrices, un œil fermé comme par un bandeau de corsaire il portait les séquelles de ses rencontres aventureuses ; il faisait peur à voir.

Michel pensait qu'il était bizarre et outrageant que Cécile sa grand-mère, se méfiât des êtres ne correspondant pas à la norme qu'elle se faisait des convenances ou qui montraient des attributs particuliers ; elle les affublait d'une appellation correspondant selon elle, à leur aspect ou à leur comportement. De ce fait, ayant trouvé ce chat errant dans la campagne, elle l'avait appelé Gitan et l'avait adopté. L'attitude de la vieille femme à son égard découlait d'une pédagogie magistrale,

basée sur le châtement, seule possibilité selon elle pour marquer à jamais sans oublier possible les esprits les plus retors. Un coup de bâton porté avec violence, disait-elle, imprègne à jamais les recoins les plus obscurs de la mémoire des malappris.

Une semaine auparavant, Gitan avait croqué un poussin. Alors qu'il se léchait les babines et le bout des pattes, il vit arriver la grand-mère, armée d'un gros bâton, sans se douter le moins du monde de ce qu'elle allait en faire.

Habitué aux pérégrinations hasardeuses de ses voisins chats, aucune méfiance ne troubla sa quiétude ; de plus, il connaissait bien le bâton, la vieille femme s'en servait comme appui pour aider une marche que des douleurs rendaient pénible. Il savait aussi l'usage qu'elle en faisait, lorsque jeté par-dessus son épaule, elle y attachait un fagot de menues branches mortes ramassées dans la colline afin d'alimenter le foyer du petit fourneau qui cuisait les repas de la journée.

Michel non plus ne se doutait pas de ce qui allait se passer. Ce ne fut que lorsque le bâton s'abattit sur la tête de l'animal aux instincts sauvages, le laissant raide mort, qu'il abandonna son bol de lait et stupéfait demanda :

- Pourquoi, mémé ?

- Il le fallait, il a mangé un poussin, il aurait aussi mangé tous les autres !

Sans autre explication, elle alla dans la remise chercher une bêche, prit Gitan par la peau du cou et de son pas lent se dirigea en passant sous un gros tilleul, vers la restanque qui bordait la colline, derrière la maison.

Le printemps finissait ; les quelques rangées de vigne bien entretenues par Louis Trumo le voisin portaient des grappes aux grains verts et pointus comme des olives. À l'aide de sa bêche Cécile creusa un trou à côté d'un prunier planté dans l'alignement des vignes, elle y enterra l'animal et s'en alla vaquer à ses tâches habituelles sans paraître préoccupée par ce qu'elle venait de faire. C'est le lendemain que stupéfaits, l'aïeule et son petit fils virent apparaître Gitan crotté de terre remuée, l'œil repentant, sans rancune et sans crainte, conscient de la leçon reçue et méritée.

Gitan reprit ses habitudes. Il alla s'asseoir au coin de la terrasse à l'heure des repas, l'œil ailleurs, évitant de regarder la poule et ses poussins, attendant de bonne grâce que Michel et sa grand-mère attablés, veuillent bien lui jeter une couenne de jambon, un morceau de pain ou, servi dans une coupe, un reste du lait de la chèvre.

HISTOIRES POÉTIQUES

LA POÉSIE

*MALHERBE dit : « Un bon poète n'est guère
Plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles »*

Comment imaginer qu'il soit superflu
Dans nos tristes vies, dans notre monde obtus
Rempli de vilénies, de toutes les bassesses
Qui guident les énergies vers l'amas de richesses,
D'ignorer les poètes qui n'ont à première vue
Qu'à émouvoir les âmes en cherchant leur salut.
Je le trouve sévère en cet art difficile.

Il faut l'admettre, la composition est ardue
Pour aligner les bons mots avec le ton voulu,
Pour respecter la rime, pour que la fin soit belle,
Qu'elle paraisse légère et qu'elle nous appelle
Dans un état de veille, dans de douces pensées,
À rayer nos libelles pour mieux nous entraîner
Dans l'univers de l'âme, de l'affabilité
De laquelle nul poète ne peut se détourner.

Dans son intention de créer des œuvres lyriques,

Il doit s'inspirer des croyances antiques

De genre : idyllique, didactique, épique,

Comique, tragique et dramatique.

En ses poèmes d'images,

Il soigne le langage,

Mais souvent il pratique

Les licences poétiques,

Afin d'éviter les affres

Des modalités d'orthographe.

Il doit faire usage pour ne point paraître sot

D'une certaine diversité de mots,

Ceux-ci sont employés à l'exclusion

De synonymes qui leur font affront,

Ce qui fait qu'il doit dire :

Esquif mais pas navire,

Antique mais pas ancien,

Entrailles mais pas en son sein,

Lors

Mais pas alors,

Las

Mais pas hélas,

Faix mais pas fardeau,

L'onde mais pas l'eau,

Guerrier mais pas soldat,

Et cætera, et cætera...

Mais disons simplement : dans cette langue pure,

À trop les employer il lui ferait injure !

Passons à autre chose, à d'autres fonctions,

À l'ensemble des règles de versification.

Cette langue sujette aux méthodes poétiques

Oblige notre esprit à de grandes gymnastiques

Aptes à hausser nos propres facultés

Et montrer de notre esprit la subtile agilité.

Concernant les syllabes, tout est dans la mesure :

De tous les vers, elles fixent la nature,

Elles plaisent à l'oreille par leurs charmantes rimes,

Ajoutent au sens des mots, des agréments sublimes.

Le spondée loué au pied du Mont Palatin,

Plaisait aux Grecs ainsi qu'aux poètes latins ;

Le dix-septième siècle condamne l'usage

Du hiatus admis durant le Moyen Âge.

Le sonnet, la stance ainsi que la ballade,

L'ode ou le rondeau sont fort dissemblables ;

Le lai, le triolet, la villanelle,

Par leurs traits musicaux font la ritournelle ;
Les strophes sont quant à elles construites
En un ensemble réglé, rythmique et un cadre logique.

La césure est le repos après la sixième syllabe
Du vers alexandrin par sa forme admirable.

Le sonnet avec ses quatorze vers de mesure égale

Se répartit en deux quatrains

Qui nous mènent à le lire avec entrain,

Puis on ajoute deux tercets dont les rimes embrassées

Ont des schémas pour moi, à l'excès, compliqués.

Dans mes prétentieux désirs de me croire poète

Je ne peux suivre la norme d'une façon complète ;

J'abandonne le crayon et ferme le cahier ;

N'étant point apte à me soucier

Constamment des structures de versification,

J'accompagne seulement ma pure inspiration.

Je confesse à MALHERBE : mon esprit agité

Me fait ignorer un sentiment d'humilité

Il me paraît important à ce point de vouloir

Arrêter l'étalage de mon obscur savoir,

De montrer à ses yeux les lointaines limites

Qui m'éloignent des joies de cet art phonétique.

Il me semble impérieux de poursuivre l'étude
Dans le but de trouver quelques similitudes
Avec des vers plus libres qui plaisent aux romantiques :
Tels sont les vers prosaïques, ardents et nostalgiques.

Hâtivement, je continue l'ouvrage
Discrètement et ceci sans tapage :
Le vers octosyllabe a huit syllabes,
Le vers ennéasyllabe a neuf syllabes,
Le vers décasyllabe a dix syllabes,
L'hendécasyllabe a onze syllabes,
Et cætera, et cætera...

Cela n'est pas le moindre de mes tracas
D'apprendre par cœur ce grand nombre de cas
Qui dans mon esprit créent un terrible fracas ;
Je pense dès lors que ce grand embarras
Me poursuivra jusqu'à mon funeste trépas.
Fi ! La prosodie et ses rigueurs extrêmes,
N'étant point savant je compose moi-même
Ces vers dissemblables qui vous sont destinés
Et que j'ai l'outrecuidance de vous présenter.
Soyez indulgent ! Mon désir le plus fou
Est celui de goûter, un instant avec vous,
Ces élucubrations qui sortent de ma tête
Montrant de mon esprit les terribles tempêtes.

Qu'advient-il de mes sombres écrits
Si jamais il s'avère qu'ils sortent de l'oubli ?
Après avoir écrit ces vers de mauvais ton,
MALHERBE, je le confesse :
« En ce qui me concerne, vous aviez raison ! »

RÊVERIE

Ayant le sens des belles nuances
Je vous écris de pudiques chansons
Pour vous entraîner dans les danses
Des mots des rimes et des sons.

Jolies bergères ou bien marquises
Je n'ai pour vous que sentiments
Vous voir à mes yeux conquises
Pour faire taire mes tourments.

Qu'elle est douce l'espérance
De toujours vouloir charmer
Mais qu'elle est grande l'impatience
De vous chercher sans vous trouver.

AU POÈTE FRANCIS JAMMES

Hommage

Toi, tendre poète, exalté par la naissance du printemps,
Par le parfum, par les fines nuances des fragiles trémières,
Par les frissons, par la fraîcheur aimable du temps
Des promesses fécondes, des jeunesse éphémères.

Jeunes filles, bonheurs naissants,
Bienvenue gentil printemps.

L'Été prend ta main, t'entraîne dans les blés,
Dans les sentiers aux herbes roussies,
Dans les granges garnies de richesses espérées,
Dans l'opulence de vies bien remplies.

Sous le soleil d'Été, l'astre impéieux,
Triomphe de l'azur, reste maître des cieux.

Puis vient le temps pluvieux, ce temps-là c'est l'Automne,
Douceurs couleurs, ruisseaux débordants, prés herbeux ;
Ton cœur s'alanguit, ce qui était divers devient monotone ;
Tout devient calme, humeurs changeantes, ébats fougueux.

Reste ce que tu es, paisible Automne !

Pour tes vertus, je te pardonne.

Pour toi Hiver, tout de froidure,

Sur le monde cruel naissant,

Tu plies sous ton joug la nature,

Petit oiseau, roseau, enfant.

Qu'espère-t-on de toi Hiver, l'ennui ?

Que tu t'en ailles sans faire bruit ?

Ensemble de tout ce qui la compose,

Nature que tu aimes, mais aussi que tu hais ;

De l'humble fleur à la plus belle rose,

Jusqu'à ses plus horribles traits.

Toi le poète, méprisant

L'ambitieux, le fier, le fat qui se croit homme,

Tu restes sûr de toi, allant

Vers des espoirs, des illusions que tu soupçonnes.

Toi l'oublié de notre temps

Aux fragiles espérances,

Viens me voir un court instant
Pour m'inspirer tes croyances.

Tu te révéles à moi, alors mon pauvre esprit
S'éclaire de nouveau, devient fort et revit.

Tu m'as dit : « impose à ton cœur
Le silence absolu pour calmer sa rancœur ! »

Il est bon d'être seul
De reposer son âme
De raviver la flamme
Couverte du linceul
De la vie agitée
Imposée par le monde
Qui fait comme une ronde
Dont on sort essoufflé.

Écoutant ton appel, je m'en vais dans les bois
Par les sentiers ombreux, chercher je ne sais quoi,
Suivant les souffles d'air, les bruits de la nature,
Le doux chant d'un oiseau, d'un ruisseau, le murmure.

Mal m'en a pris, j'ai découvert dans l'ombre,
À l'abri d'un bosquet, sous les feuilles, une tombe,

Où demeurent un corps pur, une âme de douceur
De jeune fille aimante qui croyait au bonheur.

J'ai lu

Dans la pierre incrustée simplement de ces mots :
Passant, de CLARA D'ELLÉBEUSE, voici le tombeau ;

*Elle qui d'un baiser, crut l'enfant venu,
Tel celui de Marie, un fils naissant des nues.
Pour te rejoindre Seigneur,
Sans une plainte, sans pleurs,
Cet être immaculé plus riche qu'un diamant,
A, l'instant d'un murmure, froissé le firmament.*

Ému d'avoir trouvé dans ce lieu cette tombe,
Dois-je croire au bonheur ? Dois-je vivre dans l'ombre
De ce souvenir que je ne puis effacer,
Ou dois-je pour toujours oublier le passé ?

Observant ce monde que je sublime,
Je garde mes illusions, je n'ouvre pas les yeux,
Je me dirige vers l'abîme,
Sans contempler les cieux ;
Pour toi c'est le contraire,
Dans le calme des Saints Lieux,

Tu vas, genoux à terre,
Rencontrer Dieu.

LE MIROIR

L'état d'homme me ronge le cœur.

Georges Brassens

Je suis las parfois de me retrouver seul
En face d'un miroir, comme en face d'un œil
Qui me juge et me dit : pense à tes lendemains
Pour ne pas faire ainsi que l'ont fait tes anciens
Qui, dans leurs vils ouvrages, leurs plus odieux méfaits
Ont fait d'un monde idéal, un monde sans attrait !
De tout ce qui est, tu es devenu le maître
Sans vraiment te soucier de voir disparaître
L'humble vie autour de toi des êtres et des choses
Que tu ruines à ton gré, que tu métamorphoses !
Tu ignores la mère, le sage, le poète,
Sans cesse tu perds ton temps en dispendieuses fêtes ;
Apprends la modestie afin de rester beau
En t'inspirant toujours de ces vers de BOILEAU :
*« Telle qu'une bergère aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge point ta tête. »*

Hanté par ces vers, il te vient des remords,
Qui pour un court instant veulent changer ton sort !
Alors, tu méprises les gens et te crois bien tranquille

En te retirant seul au milieu de la ville,
Mais ne rien faire aussi, cela me semble mal
De te voir réfugié dans ce cercle fatal
Où tu te crois pur en t'isolant sans bruit
De ce monde abject dont pourtant tu es le fruit !

Je méprise ta race aux habitudes infâmes
Qui condamne aux remords, aux repentirs les âmes,
Et voudrais dans la Terre qui pourtant t'a vu naître
Voir tes cendres enfouies, à jamais disparaître !

Las de voir ainsi toujours en moi cet œil apparaître
Qui me dit : « Pourquoi fais-tu ce qu'ont fait tes ancêtres ?

Toi ignorant Dieu de la vie au trépas
Tu iras vers la mort sans ralentir tes pas !
Tu entreras chez elle comme dans un mystère
Ton âme errera sans issue sur la Terre ;
Elle cherchera sans fin en regardant les Cieux
Vers un azur paisible, espérant trouver Dieu ! »

Accablé de reproches, terrassé de remords
Aveugle de mes vues par cet injuste sort,

Après avoir gravi les sentes escarpées,
Après avoir souillé les pentes enneigées,
En me tenant bien droit au plus haut des sommets
Une plainte poignante sur mes lèvres effleurées
S'élève sur les monts et se perd dans les cieux ;
Dans mes longues errances je cherche des yeux
Un être suprême, un être bienveillant,
Un être magnanime aux nobles sentiments.
Après l'avoir trouvé, je lui demanderai
Dans sa grande clémence, d'absoudre mes péchés.
Dans mes tendres espoirs, le ciel s'est éclairci,
Cela n'était qu'un songe, je m'étais endormi !

J'ai rêvé d'un seul Dieu sous de vastes portiques,
Entouré de ses anges, de célestes cantiques,
Seul maître de la loi, à la justice haute
Prêt à nous pardonner nos plus terribles fautes.
Je n'ai point trouvé cet être mystérieux
Pourtant j'ai bien cherché dans tous les coins des Cieux.
Mon âme cherche encor, aidée de ma conscience
L'indicible vertu qu'est la douce espérance.
Trouvera-t-elle enfin dans ses égarements
Le calme souhaité pour ses plus vifs tourments
Ou est-elle condamnée à demeurer sans cesse

Dans l'affliction amère d'une vie de tristesse ?

LE CHEMIN DE LA SÉRÉNITÉ

*« La raison fait des philosophes et la gloire fait des héros ;
La seule vertu fait des sages »*

VAUVENARGUES

Viennent les heures où les angoisses inquiètent ;
L'âme souhaite alors dans ses ressentiments
Dans la continuité de ses rudes tempêtes
Fuir les lieux infâmes pour duper ses tourments.

Le Sage m'a dit :

Je connais l'antidote, le seul endroit propice
À calmer les douleurs d'un esprit égaré,
À vaincre les obstacles, les âpres maléfices,
À ternir les outrages, à mieux les effacer.

Je donne ce conseil à ceux qui veulent entendre
La voix d'un être pur, par moments, inspiré
Par des notions de bien, pour cela il faut prendre
La vie telle qu'elle est avec sagacité !
Je vous invite : allez par les chemins,

Laissez-vous mener par eux on ne sait où,
Ils vous prendront gentiment par la main
Et vous chuchoteront de discrets rendez-vous

Avec la douce nature

Où les ruisseaux coulent d'argent,

Ecoutez leurs murmures

Sous le diaphane firmament,

Flânez dans les allées,

Jouissez de ces doux instants,

Sous les grands arbres élancés

Qui s'inclinent sous le vent.

Contentez-vous de l'horizon

Qui se borne à ces feuillages,

Écoutez les oisillons

Dans leurs plaisants ramages.

Flânez, flânez encor

Découvrez suivant la saison,

Parmi ces humbles décors

Les douces senteurs des floraisons.

Lorsque vous reviendrez de ces voyages

Qui ne vous ont pas menés bien loin,

Vous vous souviendrez des paysages

Dont nul d'entre-nous ne se plaint ;

Mais sans vraiment pouvoir convaincre

Vous direz vous aussi aux hésitants :

Allez donc souvent sans crainte

Vous promener dans les champs ;

Dans cet univers se réunissent

Ce qui est louable, ce qui est beau,

L'ouvrage humain est sans artifice

Le mariage de la vigne à l'ormeau.

Vous reviendrez tout comme moi

De ces flâneries romantiques

Sensible à je ne sais quoi

Qui rend l'âme nostalgique ;

Rasséréné par ces images

Propres à pacifier nos conflits

Nous deviendrons peut-être sages,

Nous sublimerons nos esprits.

Sommes-nous prêts à changer de posture,

Soumis par un caractère ingrat

Pour vaincre notre vile nature,

Sommes-nous prêts à ce combat ?

LES SARCELLES D'ÉTÉ

Ils étaient tous deux
Paisibles et heureux,
Couchés l'un contre l'autre
Parmi les herbes hautes,
Parés de couleurs moirées
Par la grâce de leur beauté.

Dans le soir faiblissant,
Je les trouvais charmants.

Ils m'ont bien regardé
Puis, soudain apeurés,
Nageant sur l'onde pure
Dans une même allure
Ils sont partis sur l'eau
Coulante du ruisseau.

Un homme est arrivé ;

Je lui ai raconté
Ce moment merveilleux
Qui plaisait à mes yeux.
D'un ton sec et bourru

Il m'a répondu :

« Où sont-ils donc passés ?

Vers quel chemin ? De quel côté ? »

À mon discours il n'était pas sensible ;
D'un coup de feu terrible,
Quand il les a trouvés,
Son espoir assuré,
Il les a tués.

LE CYGNE

Alors que je flânais le long d'une rivière,
Je vis un cygne blanc se laissant emmener
Par l'onde pure, mouvante barrière,
Vers un refuge sûr dans les joncs élevés.

Telle une sylphide voguant sur les nuages,
Il va sur l'eau nacrée, sous le reflet des cieux,
Majestueux et digne, coulant sous les ombrages,
Son long cou penché, grave et silencieux.

Comme me semblent vains l'Homme et ses façons,
Lorsqu'il veut apparaître dans ses œuvres et ses dons,
Égal à la nature en ses charmants visages.

Un musicien, un peintre, un sculpteur inspiré

N'atteindront jamais dans leurs nombreux ouvrages,
La prodigue nature en ses riches apogées

CES MOTS QUI NAISSENT DES MAUX

SLAM RIMÉ FANTASTIQUE

Fortuitement nous occupons vos esprits
Nous les méchants maux qui toute notre vie
Combattons la Raison qui parfois nous anime
Et nous conduisent vers les mornes abîmes
Qui nous accueillent dans les gouffres profonds
Vers de viles méprises, d'instables situations.

Ces maux ont des mots pour nous abuser
Avec pour seul but, nous voir terrassés !

On nous dicte des mots, mais lesquels
Des mots : m. o. t. s, m. a. u. x, des mots véniels,
Ils sont extraordinaires, invraisemblables, fabuleux,
Délirants, fantaisistes, capricieux,
Ces mots imaginaires, chimériques, fantastiques
M'imposent : divagations, pensées confuses : apocalyptiques ;
Ces élucubrations qui n'ont ni sens ni tête

Montrent de mon esprit les stupides tempêtes.
De ce fait, des chairs brûlantes j'abandonne mon corps
Poussière dispersées dans ce triste décor,
Seul mon esprit vivra, on dit que seul Lui pense
Opposé à ce qui comprend, telle est l'intelligence !
De ce galimatias a survécu mon âme
Son immortalité tremble comme une flamme,
Qui depuis cet instant hante l'univers
Peut-être aussi en vous, en vos brusques travers.
Cela m'étonnerait car j'étais trop sensible
Mon cœur reste pour vous : matière incorruptible.
Je m'adresse alors à vous, mots pour Moi délétères
Je veux vous voir bannis de ma propre sphère
J'afficherai vos sons, sans cesse je les maudis
En les abolissant de mes justes écrits,
En espérant pour toujours pouvoir les oublier
Voici la liste enfin, que j'ose placarder !
Tout est possible dans ces mots,
Je les exprime ab irato :
Étrange Fantaisie
Injurieuse Moquerie
Douteux Alibi
Angoissant Souci
Trompeuse Magie

Absurde Utopie

Mortelle Hémorragie

Déshonorante Infamie

Lente Agonie

Tout n'est que grande Filouterie.

Je vais parler d'autres choses, des maux de l'art que l'on bafoue sans cesse,

Livré aux marchands, à toutes les bassesses !

Rêve mauvais pourtant vrai !

Fantasque et malhonnête projet.

Port-Franc Genève

Spéculateur sur la grève

Coffre-fort, œuvre insignifiante

Les gros marchands argumentent

Art jeté à ces gros lards

Qui jouent toujours le hasard

Ils peuvent suivant leurs volontés

Lancer votre avenir sûr, sur un coup de dé

Aucun scrupule

Ignorant la lune

Le poète l'artiste

Gros maquignons sans artifices

Se goinfrent d'argent en solitaires

Parvenus, inutiles à la Terre ;

Dans mon esprit je déraille

Mon âme sainte mes entrailles
Ces arrivistes je les maudis
Tout en sachant que Moi aussi
Dans ces vers je me crois sage
Car j'ose faire l'apanage
De ce que la Morale impose
Dans toute situation toute chose.
Je ferais mieux de taire
Ces propos délétères
Qui s'adressent aux autres ainsi qu'à Moi,
Je me suis octroyé ce droit
De ne pardonner à personne
La fatuité de ces hommes
Qui se croient plus haut que les autres
Et s'amnistient de toutes leurs fautes.

**Seigneur DIEU si tu existes,
Redeviens le casuiste
Qui seul peut leur donner une leçon ;
Arrête de dire : Ils ne savent pas ce qu'ils font !**

Croyants, athées, Énergumènes
Sages, Lourdauds, catéchumènes,

Hommes ordinaires, affreux crapauds
À tous ceux qui le prennent de haut.
Je ne peux arrêter cette histoire
Au risque de ternir la gloire
De ceux qui dénoncent ce Monde
Qui veulent arrêter la ronde
Entraînante, infernale,
Avinées les Bacchanales,
Oubliant d'ouvrir le voile
Qui les occulte des étoiles
Du Ciel pur, loin de la Terre
Vers l'au-delà et ses mystères.

L'ALBATROS

Cela m'est venu dans des pensées inquiètes
Afin de faire taire mes stériles idées,
D'implorer un sage caché dans sa retraite
De venir sur la Terre avec célérité.

Ne pouvant retourner vers les temps très anciens
Où la beauté des êtres avait plus d'importance,
Je me dirige alors vers le monde aérien

Qui côtoie les nuages dans leurs vastes errances.

Loin des hommes féroces aux œuvres détestables,

Vers la simple nature aux manières stoïques

Qui ne fait rien en vain, où tout est agréable

Où tout est admirable dans sa force rustique.

Je suis allé chercher loin des mers boréales,

Je suis allé trouver celui qu'il me fallait :

Lui seul parvient à faire, sans vivres et sans escales,

Un voyage aussi long et ceci d'un seul trait.

Lorsque je l'ai trouvé, lorsqu'il m'est apparu,

Je lui ai déclaré après qu'il m'eut reçu :

« Oiseau des mers polaires, oiseau des mers australes,

Fais le tour du monde, visite tous les lieux,

Prévois dans tes voyages de nombreuses escales,

Descends donc sur la Terre, repose-toi des Cieux !

Sors de tes habitudes, accoutumé du ciel,

Viens voir l'homme ordinaire aux plaisirs vaniteux,

Fais trembler son espace, annonce le réveil

D'un monde d'ennemis, d'un monde d'envieux

Dont les actes funestes rendent les êtres haineux !

Arrive à l'improviste, annonce le futur

De tes immenses ailes déployées dans l'azur,
Aide-nous à sortir de notre monde obscur ! »

Sa réponse immédiate fut pour me déclarer :

« Tu trouveras toi-même tous les dénouements

À tes nombreux problèmes, à leur malignité ;

Cherche dans ta conscience tes plus beaux sentiments ;

Mais n'attends pas de moi un quelconque secours,

Dans l'assistance humaine, je n'ai point de talent ! »

À peine eut-il fini qu'il partit pour toujours,

D'un souverain mépris,

Sans retourner la tête, dans l'azur infini.

L'AIR

Fluide gazeux enveloppant la Terre,

Essentiel à nos vies peuplées de chimères,

Ta multitude vivante qui sillonne les cieux

Atteint par ses talents les hommes vertueux.

Comment pouvons-nous rejoindre dans le ciel

Sans l'aide indispensable d'un quelconque appareil,

Le peuple des oiseaux et des insectes ailés

Qui déploient dans leurs vols toute l'agilité

Qu'il faut pour se suspendre dans cet éther instable,

Exposant à nos yeux leurs prouesses admirables.

Dans ce monde d'azur, nous viennent parfois nombreuses

Des détresses effroyables, des épreuves affreuses,

Des tornades déchaînées dans leurs cercles furieux

Qui sous leur influence, nous font haïr les cieux.

Ce vent parfois violent répond à nos désirs,

Se transforme à nos vœux en ravissant zéphyr,

Il souffle dans les voiles des fastueux vaisseaux

Pour qu'ils puissent avec grâce, voguer au fil de l'eau.

L'EAU

Pure, dormante ou jaillissante,

Imprégnée de volatiles odeurs,

L'eau enchante dans ses coulées mouvantes

Et j'aime en percevoir les multiples couleurs.

Elle ruisselle et s'enfuit à travers les futaies,

Inondant de ses ors les luxuriantes plaines ;

Dans la longueur des jours avec vivacité,

Elle sculpte la Terre, puissante et souveraine.

Elle abreuve au passage la nature admirable,
Nourrit la multitude des êtres vivants
Elle sait assourdir ses torrents redoutables
Pour nous laisser entendre la magie de ses chants.

Comme un aveugle retrouvant la vue,
Émerveillé par la mer aux rumeurs rugissantes,
Voit enfin les immenses et sombres étendues
Qui gardent en leur sein les plaintes dormantes
Des bateaux engloutis par les puissants rouleaux
D'une mer déchaînée en vagues indomptées,
Entrainés vers les fonds, solitaires tombeaux
Où rien n'existe à part la vacuité.

Ces eaux d'or et d'azur aux lueurs profondes,
Aux peuples de la Terre, prenant un lourd tribut,
Les cercueils enfermés dans les troublantes ondes
Disparaissent à jamais dans ces mondes diffus.

LA TERRE

Notre mère commune, on dit que c'est la Terre

Et qu'il est bienheureux celui qui la vénère ;
Il donne tout son temps à bien la travailler,
Il la prend dans ses mains avec habileté,
Admire avec ferveur la matière stérile
Afin d'imaginer son devenir fertile.
Celui-là est un sage et son humilité
Lui donne le sentiment de mieux la respecter.

CUPIDITÉ

En creusant ce trou, qu'espérez-vous trouver
En dehors des racines, un trésor oublié ?
Guidé par l'intérêt, vous vous montrez agile,
Disait un paysan à un homme des villes.
Creusez, creusez toujours
Jusqu'à la fin du jour,
Qu'espérez-vous trouver
Un trésor oublié ?
Dans ces terres profondes,
Témoins d'un autre monde
Vous trouverez, c'est sûr
Dans ce milieu obscur,

Signes d'un ancien monde,
Probablement des tombes !

Vous êtes aisé mais vous voulez sans cesse
Accumuler des biens, augmenter vos richesses.

Pour contenter vos misérables envies,

Seriez-vous prêt à duper vos amis ?

L'argent qui vous rend fou, qui prend tout votre temps,

À qui le prenez-vous ? À quel ordre de gens ?

Est-il le résultat d'un pénible labeur,

Ou bien profitez-vous d'une immense faveur ?

Afin de soulager votre bonne conscience,

Vous décidez souvent lors de votre existence

Quelques mouvements de gestes vertueux

Qui portent à faire le bien mais ne sont point coûteux !

Creusez, creusez toujours

Jusqu'à la fin des jours !

Creusez, creusez encor

Creusez jusqu'à la mort !

Je vous sais obstiné

C'est sûr vous trouverez

À perdre la raison,

La fortune et ses dons !

Vous trouverez c'est sûr

Dans ce milieu obscur
Promesse de tourments
Indubitablement
Quelques tessons de verre
Quelques morceaux de fer,
Tout au fond de la Terre
Les flammes de l'Enfer.

L'EXISTENCE DES JOURS

Au poète Albert SAMAIN

Naître à toute chose, telle est notre espérance,
À la vie, à l'amour, aux rêves éthérés,
Au sein de notre vie nous voulons épuiser
La source du bonheur, la terrible souffrance.

Aux épreuves constantes du corps et de l'esprit,
À la nature aimable, aux tendres vénustés
On songe, on prie, on pleure aux âmes abandonnées,
Aux ardeurs délaissées, aux tendresses accomplies.

On naît, on vit, on meurt, ce parcours je ne l'aime
Qu'avec des fleurs, des rires à perdre haleine,

Mais avec tristesse aux peines infligées.

Le soir la nuit s'étend dans ses funestes ombres,
Par un chagrin amer, mon cœur s'est arrêté,
Il me semble aux berceaux ne voir plus que des tombes.

LE VILLAGE À MIDI

Au poète Gaston MASSAT

Ne croyez-vous pas que les souvenirs
Qui murmurent à nos cœurs, sont dignes de mémoire ?

Ces anciennes images exhalent les soupirs
Des beaux jours auxquels nous voulons encor croire.

Je me souviens des champs, de l'air qui sentait bon,
Des branches des grands arbres, des collines fleuries,
Du soleil de midi, de ses ardents rayons
Qui franchissaient l'espace en fuyant l'infini.

J'entends des sons divers, les sons de la nature,
Des animaux fourbus qui retournent des champs,
La voix des paysans venant de leurs cultures

Accablés de leurs peines dans le soir faiblissant.

Je vois encore en songe le village à midi
Ses maisons, son clocher qui pointe vers les cieux
Comme si sur la Terre, un céleste paradis
Édifiait pour l'enfance un monde merveilleux.

Un chat tout endormi sur le seuil d'une porte
Tricote de ses griffes un vieux paillason,
Des oiseaux dans leurs nids, d'une voix forte
Réclament petits vers, chenilles, colimaçons.

Je me revois assis sur un vieux banc de chêne,
Un papillon timide dans son vol agité
Cherche fébrilement jusqu'à en perdre haleine
Les sucres des fleurs écloses ou bien l'éternité.

J'aspire à la quiétude, aux douces souvenirs
De ce village ancien qui enchantait mes yeux ;
Rien ne retient le cours de ma vie en partance
Pour le Monde actuel à ma vue disgracieux.

MARIE

Au poète Auguste Brizeux

Les yeux de Marie, reflets des étoiles
Sont perles de rosée, prodige flamboyant.

La nuit envoûtée entrouvre son voile
Pour la nimer d'or et de précieux diamants.

Marie rit dans son cœur. Des larmes dans les yeux,
D'un geste ample, dénoue ses longs cheveux.

Marie sage et belle se rend au village
Pour acheter le pain car son père trop vieux
Ne peut marcher à cause du grand âge
Qui le cloue au lit sombre et silencieux.

Lorsque Marie joyeuse et fière
Traverse la place telle un rayon d'espérance,
Les yeux ombrageux des êtres solitaires
S'éclairent toujours de secrètes démenes.

Lorsque Marie va au bal du village
Les filles laides et sombres la regardent passer ;
Un souffle ardent enfle son corsage
Dans le regard des hommes brille la volupté.

Lorsque Marie descend de la colline
Chargée d'un peu de bois, des fleurs dans les cheveux,
Sous la brise légère, les rameaux s'inclinent
Pour mieux l'embaumer de parfums capiteux.

Lorsque Marie la nuit à l'éclair des chandelles
Nourrit un jeune agneau couché sur ses genoux,
L'ange mystérieux dit en parlant d'elle :
Ô Vierge Sainte, je la vois avec Vous !

Illusion de bonheur, Marie rêve la nuit :
Demande humble, elle prie à genoux,
Supplique d'enchantements, de désirs accomplis,
Pour combler sa vie de discrets rendez-vous.

Lorsque Marie le soir pleure son cœur sacrifié,
Ses yeux s'ouvrent aux clartés qui s'échappent du vent,
À celui qui viendra, elle offrira ses baisers
Son cœur pur et tendre au plaisir d'un passant.

C'était un soir d'avril, un beau soir d'espérance,
L'Hiver jaloux du Printemps lança ses durs frimas,
Marie, le cœur meurtri, perdit son innocence,
Les fleurs écloses alors, perdirent tout éclat.

Sais-tu, Moissonneur des âmes fières et belles,
Quand tu pars au lointain de tes errances
Que dans la vie délaissée, la claire étincelle
S'éteint dans le temps de tes longues absences.

Marie pleurait dans son cœur son amour trahi
Et dans son désespoir maudissait sa vie.

On trouva son corps gisant, les herbes hautes
Faisaient comme un berceau pour cette chère enfant ;
La Nature attristée la sachant morte,
L'accompagna au Ciel dans ses pleurs et ses chants.

L'oraison d'un vieux prêtre qui suivait le cercueil,
La seule croix de bois sur le drap mortuaire,
Le chant des oiseaux menant l'injuste deuil,
Furent la seule gloire de son lit funéraire.

Marie, je ne sais où se trouve ton âme ;
Est-elle dans les cieux ou cachée dans les bois ?
Ne serait-elle pas cette éternelle flamme
Qui paraît dans la nuit lorsque le ciel flamboie ?

Tu n'as voulu Marie pour toute sépulture
Qu'une simple trouée au beau milieu d'un champ.

J'aime à penser que la simple nature
S'enrichit de l'âme de cette belle enfant.

Marie pleurait dans son cœur son amour trahi
Et dans son désespoir, maudissait sa vie.

MÉLANCOLIE

Connaissez-vous plus charmantes images,
Pareilles à ces bois ornés de fleurs sauvages,
Où les ardents rayons d'un soleil malicieux
Inventent les couleurs qui enchantent nos yeux ?

Écoutez donc l'envoûtante musique :
La nature vibre en sons mélodiques,
Elle a le sentiment de nous avoir donné
Ses plus belles offrandes ainsi que ses regrets.

Dans nos vies ordonnées, avons-nous perçu
Dans nos songes secrets, avons-nous entendu
Ces zéphirs embaumés qui nous semblent divins

Tels des voix célestes sorties de leurs écrins ?

Le soir plaît à mon cœur, l'aurore me déplaît,

Je vais dans la nature comme en un palais,

L'ombre mystérieuse efface les jours

Gomme dans ses lueurs les ténébreux contours.

Je partis confiant vers les hautes montagnes

Emmenant avec moi pour seules compagnes

Un bagage léger mais aussi tristement

Un esprit pensant, une âme qui comprend.

Je veux que pour toujours mes curieux regards

Émerveillent mes yeux aux chemins du hasard ;

Hélas ma présence révèle dans ces lieux

La volonté de l'homme et ses actes captieux.

J'en appelle alors aux célestes puissances :

Tarissez de ses fruits la corne d'abondance,

Astre divin Soleil de tes ardents rayons,

Ne couvre plus la Terre, appauvrit les moissons.

Étends tes vapeurs sur notre vaste monde

Assombris de tes ors les transparentes ondes !

Après que j'ai lancé mes stériles clameurs,
La lune apparaît en ses pâles lueurs.

Un monde se réveille, un autre s'endort,
Il me vient en l'instant de sombres remords,
La nuit arrive enfin, d'un geste silencieux
Elle étend ses voiles...je peux fermer les yeux.

MÉTAMORPHOSE

Parfois à nos vœux la Nature s'incline,
Répond à nos espoirs, à nos rêves sublimes :
De l'humain que j'étais, je me suis vu oiseau,
Rapace, goéland, quelconque passereau.

Je pris mon envol sur la route des Cieux
Qui traverse l'éther vers l'univers des Dieux ;
Libéré de mes chaînes, grisé par mes audaces,
De mes ailes déployées j'ai parcouru l'espace.

Après m'être enivré de cette liberté,
J'ai aperçu la Terre de mes vols élevés
Je la croyais dans sa Nature entière

Juste, plaisante et de belle manière :
Loin de mes souhaits ardents,
Je ne vis plus qu'infime, ce que je croyais grand !

PRINTEMPS

Ne sentez-vous pas quelques frémissements ?
L'air vibre comme une onde en ses reflets changeants,
Les feuilles naissent enfin pour parer de verdure
L'arbre qui s'éveille aux lois de la nature.
Les oiseaux dans le ciel forment comme un nuage,
Se dispersent en tous lieux au son de leurs ramages ;
Leurs ailes palpitantes par leur vol élevé
S'égarant dans l'espace, montrent l'agilité
Des frêles créatures aux talents fabuleux
Qui les poussent sans cesse à conquérir les cieux.
Les plantes par brassées en somptueux calices
Naissent pour nous mener aux délicats supplices,
Leurs parfums exhalés chargés de volupté
Nous font croire aux caprices, à la félicité
Qui dicte nos humeurs délicates et changeantes
Vouant notre vie aux angoisses constantes.
Voyez les papillons ces insectes ailés
Qui voltigent toujours vers les fleurs assemblées,
Leur délicat voyage dans un milieu austère

Rend leurs jours néfastes et leur vie éphémère.

L'abeille alourdie par les sucs récoltés

Termine une journée de labeur acharné ;

Elle rejoint ses sœurs dans un dernier effort

Pour retrouver son gîte : tel est son heureux sort.

MÉFIONS-NOUS DE L'EAU QUI DORT

De cet homme politique

Qui nous chante sa musique

Et qui nous fait tant de tort :

Méfions-nous de l'eau qui dort !

De ce guerrier qui paraît calme

Et qui soudain d'un coup de lame

Nous fait un funeste sort :

Méfions-nous de l'eau qui dort !

De cet ami toujours fidèle

À la droiture pour modèle

Et qui parfois devient retors :

Méfions-nous de l'eau qui dort !

De cet avocat désigné

Qui nous jure : « Nous allons gagner ! »

Et qui, par ces mots nous endort :

Méfions-nous de l'eau qui dort !

De ce capitaine au long cours

Croisière d'un long séjour

Et qui nous jette par tribord :

Méfions-nous de l'eau qui dort !

De l'amoureux éconduit

Qui a souvent mal agi

Et se conduit comme un butor :

Méfiez-vous de l'eau qui dort !

SOUVENIR

Je songe toujours à ce charmant sourire

Fait de mélancolie et de tristesse aussi...

La raison murmure à mon cœur qui soupire

« Oublie ce rêve chaste, il ne t'est pas permis ».

Je m'imagine encor pour que ma soif s'éteigne

Penché sur un corps pur aux contours mystérieux

Ainsi qu'un papillon, posé sur une branche
Attendant frémissant un baiser langoureux.

Je revois dans les nues de mes souvenirs
Malgré un triste oubli, des idées en partance
Vers un amour sincère, né subitement.

Il me fait songer à ce charmant sourire
Incrusté dans mon cœur qui sans cesse soupire :
Cette heureuse rencontre n'a duré qu'un instant !

Oraison

Reverrai-je un jour, dans l'illusion féconde
D'une vie oubliée, peut-être d'un songe
Ce vague souvenir, ce tendre moment
Qui parfois se révèle la durée d'un instant ?
Je n'ai plus de lui que de vagues souvenirs
Du flot de mes oublis, de mes indifférences ;
Je ne vois qu'une image aux contours effacés
Qui demeure en mon cœur comme une fleur fanée.
Pourquoi vouloir toujours penser aux souvenirs ?
Cette fleur flétrie va-t-elle refleurir ?
Ou bien est-ce le signe de la fin de la vie

Qui approche à grands pas pour rompre l'infini,
Du temps dont on se croit le maître incontesté
Jusqu'à l'implacable vieillesse dont on est affligé ?

La Mort nous attend avec sa faux sanglante
Je l'espère proche dans mes pensées errantes.
En moi, se battent sans cesse mes désirs, mes effrois,
Parfois je la désire, parfois je suis sa proie !

Oh Mort dans tes funestes œuvres parfois je t'applaudis,
Par ta rigueur ultime, souvent je te maudis !
Toi la seule justice que l'on puisse espérer
Viens pourrir nos chairs dans tes sols abreuvés !
Viens avec ta faux assujettir le Monde,
De ton noir manteau couvre la Terre immonde,
Mais oublie dans la marche triomphante du Temps
De te nourrir du sang des jeunes enfants !
Ne sois plus l'hôtesse attirante de ton triste royaume,
Ignore ces innocents qui deviendront des hommes !
Je te supplie : Oh Mort ! Abandonne ton œuvre
Rejette un instant l'enfance qui t'abreuve,
Et s'il faut pour te fléchir louer tes victoires,
Je suis prêt à tout : je proclame ta gloire !

Quand je te vois enfin, je ne puis retenir
Mes regrets, mes remords et le violent désir
De sentir ta main m'emmener avec Toi
Dans un endroit secret au plus profond des bois.
Je purifie mes yeux à la source cachée
Née des larmes des Dieux dans cet endroit discret
Où viennent les sages dans leurs douces illusions,
Reposer leurs âmes de leurs viles passions.
Avant de me briser, tu as voulu que je voie
Une dernière fois la profondeur des bois,
En suivant les sentiers qui s'en vont tortueux
Vers le Monde paisible, dans la Colline Bleue ;
J'ai senti ta présence, ton souffle inspiré,
Sous la voûte obscure et pourtant éclairée !

Vais-je enfin connaître l'invisible horizon
Que tu tiens dans tes dogmes si loin de la raison ?
En cette fin de jour, tes désirs, tes ardeurs,
Comme voiles au grément, asservissent mon cœur,
Mon esprit oublie ses conscientes manières
Et quitte enfin ce corps qui deviendra poussière

ÉTERNELLE PROVENCE

Éternelle Provence aux souffles embaumés
Qui soupire à mon cœur soudainement charmé
De tes prés, de tes bois, de tes ruisseaux les murmures,
De la colline en feu, du soleil les brûlures,
Paysages agrestes aux contours séduisants,
Enfiévrant mon corps sans cesse de désirs violents.

J'ai croisé à midi l'abeille laborieuse
Chargée des sucres volés aux fleurs voluptueuses,
Regagnant son logis, parée d'or et d'argent,
Volant avec ses sœurs d'un même mouvement
Formant dans le ciel pur comme un nuage ailé
Chatolement de reflets, de couleurs azurées.

J'ai cru apercevoir des oiseaux en partance
Vers des lieux inconnus, chercher leur délivrance
Pensant trouver ailleurs des parfums différents
Pour tenter d'apaiser leurs pernicieux tourments.

J'ai vu le soir, la mer aux vagues menaçantes
Me griser d'embruns aux bouffées suffocantes.
Dans ses reflets changeants, sombres et mystérieux,
J'ai entrevu l'enfer et le reflet des cieux.

Dans tes décors divers aux odeurs enivrantes,
J'ai vu des fleurs par brassées et des feuilles d'acanthé.

Éternelle Provence aux souffles embaumés
Tu prends nos corps d'ivresse pour mieux les envoûter.

Par toutes ces images, ces idées inspirées
J'ai cru voir ma Muse menant ma destinée ;
M'imaginant doué de toutes les maîtrises
Imitant un artiste sans les sciences acquises,
Je me suis cru un peintre inventeur des couleurs
Jetant au pinceau, sur les toiles, mes rêves de bonheur.

Je me suis cru sculpteur modelant dans la glaise
De mes doigts agités, transmettant la fournaise
D'une inspiration venue on ne sait d'où,
Sortie de mes désirs, souhaits de songes fous.

Finalement, sans fausse modestie,
Me sachant habité d'une douce folie
Qui me trouble l'esprit et guide ma conduite
Vers des façons bizarres jusqu'à la réussite
De ce noble art qu'est la grande éloquence
Qui me fait oublier toutes les prudences.

Par l'estime de moi sans cesse affublé
J'oublie l'humilité, je vois la fatuité
Me tendre la main, s'emparer de mon âme,
Mener ma destinée vers des plaisirs infâmes
Me faisant ignorer la divine nature
Qui seule nous assure un bonheur sans souillures.
Ma Muse vient à moi, m'inspire, me reconforte

Et me dit : « À tes désirs secrets, ouvre la porte,
Partage le bouquet de tes beaux sentiments,
De tes élans du cœur fais profiter les gens.
Mon père était chanteur, ma sœur était pianiste,
De cette vie filiale, je me suis vu artiste
Me croyant musicien, jouant avec les notes,
Oubliant le talent qu'il faut pour qu'on les porte
Sur un clavier tout plat, véritable instrument
À fabriquer des sons pour plaire aux sentiments ;
Il faut pour qu'on s'en serve d'une manière aisée
Avoir le don requis pour charmer l'assemblée ;
N'ayant pas ce talent, je me contenterai
D'écrire quelques mots dans un style un peu niais,
D'écrire quelques mots, cet art moins difficile,
Quelques mauvais vers, en somme des broutilles ;
Inspiré, c'est un fait, mais est-ce bien utile
De noircir du papier d'un trait indélébile ?
Lorsque j'aurai vécu et qu'alors viendra l'heure
De la fin de ma vie, de quitter ma demeure,
Quand la mort passera afin qu'elle m'emporte,
Je dirai : « Qu'attends-tu pour frapper à ma porte ? »
Dans ces derniers instants me viendront des images
De chers visages aimés, de charmants paysages
D'une éternelle Provence aux souffles embaumés

Qui parlait à mon cœur anciennement charmé.

LE FILS INDIGNE

Père, ce soir, des amis viennent,

Il serait bon que tu t'abstiennes

À la table où l'hôte et ses invités

Se rassemblent gaiement en cordiale assemblée,

Il serait bon aussi, qu'aux convives arrivés

Dans un coin sombre, tu demeures caché,

Que tu ne tiennes pas des propos sévères,

Que tu ne montres pas tes façons austères

Puis, dans l'ombre obscure de ton humble foyer

Que tu te réfugies, tu te fasses oublier !

Enfin les bras levés, d'un air menaçant,

Il dit à son père : « Laisse-moi maintenant ! »

Près de l'âtre, courbée sous le poids des ans,

Perdue dans ses pensées, le regard bienveillant

La mère était présente, et ne disait rien ;

Puis comme réveillée par un brûlant dédain,

Son fils allait partir, elle lui dit : « Reste !

De tes paroles indignes, de ton mauvais geste,

Je n'en parlerai pas car ils me font horreur !

Tu es mon fils, de moi n'attends rien de vengeur !

Après avoir montré de tes maux l'apanage

J'effacerai en moi tes ultimes outrages ;

Je ne m'étonne pas de tes brutales injures :

Ta jeunesse est hardie, mais la démesure

De tes paroles acerbes dévoile ton esprit ;

Je doute : est-ce bien Moi qui t'ai donné la vie ? »

Qu'ai-je fait Seigneur pour mériter cela ?

Dois-je traiter mon fils de vulgaire paria ?

Mes enseignements que je croyais utiles

Les ai-je semés dans une âme stérile ?

Dois-je dire à mon fils : quitte vite ces lieux ?

Non ! Mon amour pour lui est un bien trop précieux !

Le rôle d'une mère est de tout accepter,

De souffrir les offenses puis de les oublier ;

Je n'assombrirai pas ses actes ni son sort,

Je préfère à la vie qu'arrive enfin ma mort !

Ce jour était béni, la Mort passait par là :

Elle prit son âme puis s'en alla ;

Pour une fois comblée par son acte véniel,

La Mort quitta la terre et fut admise au ciel.

La fête terminée, le fils était content,
Les convives joyeux s'en allaient en chantant ;
Soudain pris de remords quand il se trouva seul,
Il vit son âme frémir couverte d'un linceul ;
Il ne vit pas cachés ses tourments, ses effrois,
De sa conscience inquiète, il fit taire la voix.
Alors par hordes entières venues du firmament,
Comme de longues plaintes qui s'en vont grandissant,
Il fut assailli de repentirs affreux,
Il les ignora et détourna les yeux.

Il vivra dans un monde obtus, indifférent,
Seul, par tous délaissé bien qu'entouré de gens.
Quand la Mort violemment frappera à sa porte,
Elle l'emmènera, troublante escorte,
Dans ses mondes obscurs, dans ses mondes secrets
Où son âme errera à jamais oubliée.

L'ŒUF

Quel est donc cet objet de forme ovalisée

Disait un personnage certainement borné.
Voilà qui est pour moi une sorte d'injure
Un crime envers la divine nature.
Comment croire que le germe qu'il renferme
Puisse donner la vie à un être suprême.
Pour moi c'est un fait, je dois à ma naissance
La place qui est la mienne, avec la jouissance
De tous les biens terrestres ainsi que ceux des cieux
Qui font la vie aisée et la mort près de Dieu.
Le ciel qui m'a construit s'est bien montré inique
Envers la nature de cet objet, magnifique
De forme c'est un fait mais est-ce suffisant
Lorsqu'il éclot, pour engendrer un être intelligent ?
Je me sais doué pour toutes les sciences
Et de moi l'univers en subit l'influence,
Et si parfois j'en tire quelque avantage
C'est pour changer la Terre, corriger les usages.
Ces êtres animés qu'en somme sont les bêtes
Ont des vertus physiques mais certes point de tête :
Écrasez un insecte d'un geste avec le pied,
L'arrangement du monde en est-il modifié ?
Faites cette expérience et vous constaterez
Alors par vous-même la vérité des faits.
On peut, c'est vrai, se dire : « Soyons indulgents

Pour ces êtres primaires, pardonnons aisément
Leurs défauts d'esprit ainsi que ceux cachés ;
Montrons-nous bienveillants, trouvons des qualités,
Faisons-leur de la place sur Terre et dans les airs ;
N'est-il pas agréable lorsque l'on voit l'éclair
Illuminer leurs yeux de quelque entendement ?
Mais point de reflets d'âme, fréquemment, le néant ! »

Le mortel parle ainsi depuis sa naissance.
La science des temps reste sans importance,
Elle ne modifie en rien ses manières,
Il pense à la bonté de façon éphémère,
Il se dit c'est bien moi le maître de la Terre,
Les problèmes insolubles, moi seul ai su les faire
Qu'ils soient métaphysiques, religieux, sociaux, ardu,
Mathématiques ou politiques, je les ai résolus.
Je ne supporte point de question en souffrance,
Cette situation marque ma préférence

Pour les substances incorporelles, principes de l'âme,
De l'esprit l'agitation subtile, l'émotion, le drame,
Je prends toujours en compte la conscience agitée,
Les plus faibles que moi, j'oublie ma vanité
Qui, je le reconnais m'habite tout le temps
Mais que je sais taire ne serait-ce qu'un instant
Pour cet œuf dont on me rebat sans cesse les oreilles

À qui l'on attribue des vertus à aucunes autres pareilles,
Cet œuf, denrée d'usage de nos pieux repas,
Confiserie apprêtée, douceur de chocolat
Que l'on croque à Pâques, chrétienne tradition
Commémorant du Christ la résurrection.
Après avoir goûté ce délice suprême,
J'ignore mes joies tout autant que mes peines,
J'oublie que l'homme d'autrefois n'a rien à voir
Avec l'homme actuel qui détient le pouvoir
De modifier le monde toujours à sa manière,
Changeant toute chose à son goût de façon délétère,
Se croyant supérieur depuis son plus jeune âge
À ces êtres vivants que l'on nomme sauvages.

L'HUMBLE DÉSIR

J'ai vécu dans la douce utopie des rêves,
Des jours riants, des chagrins qui s'achèvent,
L'offrande du bonheur, chimère qui nourrit
Mon cœur qui s'émerveille et me trouble l'esprit.
Ces songes répétés, ces fécondes illusions
Sont pour toi, ma compagne, l'aube de ma passion.

Pour plaire à ton image délicate et charmante
Je tairai mes passions et mes humeurs changeantes,

Près de ta sagesse, mes délires exaltés
Quitteront mon âme et je vivrai en paix !

Il faut aimer pour méditer ces choses.
L'emprise de l'amour toujours m'impose
D'inventer pour toi un avenir meilleur,
De constamment chercher un improbable ailleurs.

Dans nos errances, nous n'irons pas bien loin,
Pour assurer tes pas, je te tiendrai la main !

Nous partirons unis pour un Monde secret
Et nous vivrons alors sous l'ombre des regrets !
J'inventerai pour toi un monde merveilleux
Où la vie sur la Terre sera celle des Cieux !

Je veux y croire encor, t'emmener avec moi
Vers des lieux idylliques pour cacher nos émois ;

J'espère les découvrir, alors je te dirai :

C'est là vois-tu où je t'emmènerai !

Pour te convaincre enfin, je te raconterai
Ce rêve de bonheur sous forme libre de sonnet.

Je voudrais pour tout bien, mieux qu'un vaste empire
Une terre fleurie, un joyeux ruisseau,
Des feuillages mouvants sous de doux zéphyr
Où j'entendrai bruire le vol des oiseaux !

Je voudrais que l'on borne ce paysage
Aussi grand à mes yeux que l'étendue d'un champ,
Par des rideaux de fleurs, de hauts murs d'ombrages,
Pour abriter mes jours des regards malséants !

Je voudrais pour toujours, pour seules compagnes,
Loin des villes, des mouvances océanes,
Des musiques célestes dans ces lieux cachés.

Je voudrais trouver dans cette solitude,
Des rires d'enfants la douce quiétude
Et ton charmant regard sur mon cœur s'arrêter !

LE SONGE TRISTE

Je vois passer sur tes paupières closes

Des images d'amour, de tendres souvenirs,
Je vois passer sur tes paupières closes
Des moments merveilleux qui naissent pour mourir.

Je vois mourir sur tes paupières closes
Des rêves de bonheur, les reflets du sommeil,
Je vois mourir sur tes paupières closes
Les joies de l'aurore, un fragile réveil.

Je ne distingue plus sur tes paupières closes
Les doux frémissements qui naissent d'un soupir,
Je ne distingue plus sur tes paupières closes
L'amour, l'amour divin et l'ombre du désir.

Mes souffles légers sur tes paupières closes
N'animeront plus tes merveilleux réveils,
Mes souffles légers sur tes paupières closes
Ne pourront pas suspendre ton éternel sommeil.

LES BRAISES ARDENTES

Au poète François COPPÉE

Arrivant affligé, triste et sans entrain
Devant ce logis sage tout au bout du chemin,
J'ai sonné au portail aux anciens ornements
Et les ai vus vers moi, venir d'un pas prudent.

Un vieil homme avec sa vieille femme
M'ont ouvert leur porte avec des gestes calmes,
Ils m'ont serré les mains d'un même mouvement,
N'osant me laisser voir qu'ils étaient impatients ;

Je voyais leur sourire paisible et heureux,
L'amour et la quiétude illuminaient leurs yeux.
Puis ils m'ont accueilli dans leur maison obscure
Tout au bout d'une allée couverte de verdure ;

Ils m'ont fait asseoir sur un vieux canapé
En velours à ramages de couleurs variées ;
Ils me regardaient sans trop oser me dire
« Donnez-nous des nouvelles, à cela on aspire ! »

Leur fils était parti
Pour un lointain pays,
Il avait fait la guerre,
Il était militaire.

Ils se sont levés avant que je réponde

Que leur fils chéri dormait dans une tombe.
Devant ma contenance, mon air de dignité,
Ils n'ont rien osé dire et n'ont rien demandé.

Ils n'avaient pas besoin de paroles apaisantes.
Devant leur émotion, leur peine affligeante,
J'ai laissé la boisson que l'on m'avait versée,
Ils m'ont laissé partir sans me raccompagner.

Ils sont restés seuls avec leur désarroi,
Dans la cheminée brûlait un feu de bois.

Dans la cheminée
Tout au fond du foyer
Les braises ardentes
Dans leurs lueurs dansantes
Reflétaient dans les yeux
De ces bons petits vieux
De terribles pensées
Et des rêves secrets.

J'étais venu les voir
C'était un triste soir
Sans pouvoir raconter
La mort du fils aîné.

Dans leur grande tristesse,
Leur extrême détresse
Ils restaient immobiles
Dans leur douleur tranquille.

Je sais que dans l'infinie suite des temps
Rien ne s'efface : ni pleurs, ni tourments.
Ils parleront tout bas de différentes choses
Surtout de leur bonheur dont il était la cause.
Là sont des gens de bien, sans aucune autre envie
Que de quitter la Terre, sans honneurs, et sans bruit.

VOIX AU CHAPITRE

D'après une idée de mon ami Maurice GALLOIS, écrivain.

Comment c'est-il qu'on concélèbre
Dit le jeune abbé à son curé ?
C'est bien simple, vous m'entourez
Moi, sur ma curule, élevé,
Vous, tapi au fond des ténèbres ;
Dirigez votre regard vers le haut
À la rencontre du Tout Puissant sur la croix du Greco
Clouée sur le mur orbe de l'église,

Puis à mes vœux, votre raison soumise,
Méditez dans votre espace
Votre rang et votre place !

TARTUFFERIE

Madame, vous devez à la Nature,
Étrangère aux viles postures
Dans ses œuvres temporelles,
De vous avoir sculptée si belle.

Flatterie, faste, effronterie,
À mes yeux ne sont que vilénies,
Pour vous convaincre à vos plaisirs
Je comblerai tous vos désirs.

Mon humble cœur est à vos pieds,
Cela vous trouble, vous hésitez
Entre richesses et fol amour
Qui ont tous deux de beaux atours.

Je vous implore, mon cœur trahi
Importe peu à vos soucis,
Je reste le naïf généreux

Qui comble tout selon vos vœux.

Mais vous croyez à mes largesses,
C'est là votre grande faiblesse,
Mes émotions, mes engouements,
Sont seuls la cause de mes tourments ;

Ils m'incitent à mieux vous contempler,
À juger vos défauts, vos fatuités,
Au bout du compte, ces sages observations
Font que mon cœur cède la place à la raison,
En sortant de ce déplaisant quiproquo
Je me suis aperçu que je n'étais qu'un sot !
De ce fait de mon amour il ne me reste
Qu'illusions et grande tristesse.
Je dirai enfin que je vous dois
Ma vie mon cœur en désarroi.

MADemoiselle Monchot

Alerte, pareille à une souris,

Elle allait par les maisons,
À petits pas, menue, sans bruit
Distribuer le bon pain blond.

Elle tenait à la messe
Les orgues, chantait le ciel,
Et avouait à confesse
Ses illusoires péchés véniels.

Elle donnait aux têtes blondes
Force caresses et du bonheur,
Et partageait à la ronde
Les morceaux de son grand cœur.

Elle s'en alla, chantant les louanges
Du Ciel qu'elle croyait bleu,
Paisiblement rejoignit les anges,
Seule et pauvre sans un adieu.

LE VAGABOND

Au poète jean RICHPIN

Le corps, cette guenille est-il d'une importance

D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?

MOLIÈRE

Le vagabond de *RICHEPIN*

Dans ses nuits et ses matins

Sans qu'on lui tienne la main

Les yeux au ciel va bon train.

Il ressemble à ce mendiant

Qui n'a pour seul asile

Que ses oripeaux sales et puants

Qu'il traîne de ville en ville.

Couché dans l'herbe des prés

Il sourit le cœur léger

Les charmilles pour seule adresse,

Il n'a que faire des richesses.

Une main parfois lui tend

Dans un village accueillant

Un grand verre de vin frais

Qu'il boit à grandes goulées.

Assis à la sainte table

D'une âme fort charitable

Il se repose tel est son vœu

Et, content, rend grâce aux cieux
Il cueille en marchant quelques fleurs
C'est là sa vie, là son bonheur.

DEVENONS FRANÇAIS !

Pourquoi nous plaignons-nous chers amis atrabiles
À nos vœux solennels nous voudrions serviles
Ces peuples tolérants qui nous ont accueillis
Et qui nous ont offert un estimable abri ;
Avons-nous vraiment sans crainte et sans ennui
L'envie de nous plier aux règles de leur vie ?
Que dire de nos songes que dire de nos rêves ?
Quand le matin arrive et quand la nuit s'achève
Le soleil se levant darde ses purs rayons
Accroît dans nos cœurs nos plus dures passions.
L'oubli de nos devoirs envers nos hôtes
Ainsi que leur bonheur, cela peu nous importe,
Leur glorieux passé nous laisse indifférents,
Nous longeons sans les voir leurs plus beaux monuments.
À leurs croyances nous sommes peu sensibles,
Modifier leurs mœurs nous semble alors possible,
Ne vaudrait-il pas mieux s'inspirer de leurs lois
Elles-mêmes transmises par leur ardente foi !

L'union papale à celle de leurs rois
A légitimement établi ces lois.
Bonté, compassion pour le malheur des autres
Valeurs oubliées depuis leurs saints apôtres
Qui, dans leur longue marche, ont appris la doctrine
En propageant au monde la juste discipline
Dont on oublie toujours dans nos futilités
Qu'un homme pour son humanité est mort crucifié.
Cette offrande de vie élevée et sublime
A, pour nous, fermé les portes de l'abîme
Ce gouffre insondable où nous allions sans crainte
Enterrer nos espoirs et nos injustes plaintes.
Donnons des instants de notre dure vie
À comprendre leurs us, à les apprendre aussi,
Sommes-nous vraiment honnêtes
De sans cesse bafouer leurs sages préceptes.
Dans nos déplacements avons-nous admiré
Tout ce que leurs ancêtres ont jadis édifié.
Leurs pères besogneux ont construit ce pays
Au prix de privations, de leur santé aussi.
Songeons à leur devoir un infini respect,
De nos pensées profondes naîtra la dignité !
Avons-nous accompli des actions estimables
Pour avoir de leurs lois les droits incontestables ?

Combien de guerres a-t-il fallu depuis les premiers âges
Pour unifier leur peuple dans d'horribles carnages ?
Par leurs vies rassemblées dans un don méritoire,
Par leurs affrontements, leurs sanglantes victoires,
Ils sont partis ensemble sous leurs glorieux drapeaux,
Leurs chairs putrides mêlées dans un même tombeau.

Souvenons-nous que nos propres aînés
Gisent avec eux dans ces tombes oubliées.
Oublions le passé, unissons nos racines
Vers un commun destin, une même doctrine ;
Ensemble regardons les subtiles nuances
De ces différents cieus qui recouvrent la France,
Chargés d'or au Midi et de gris dans le Nord,
Aux sciences morales pesons notre sort !
Quand viendra l'heure du dernier jugement,
La sentence émanée tombera sèchement ;
Le sage pèsera sur la juste balance :
Sans invoquer la divine clémence
Il dardera vers nous un doigt accusateur
La vertu plantera des épines en nos cœurs,
L'orage éclatera, déchirera les cieus ;
Dans notre désarroi, ouvrirons-nous les yeux ?

SLAM

POÉSIE EN TON NOM

QUE DE BLASPHEMES

Molière, Ronsard, Hugo, Coppée
Banville, Marot, Samain, Gautier,
Et tant d'autres poètes que j'ai tant aimés,
Si nombreux ils sont, que je ne les peux citer
Auxquels ont fait offense de leurs vers mesurés
En offrant aux vers-libristes la même célébrité,
Ils écrivent : discours, vers non rimés
Ignorant syllabes et rimes compliquées.
Boileau disait de Moi d'un accent effaré
« Que n'écrivent-ils en prose, ils se tuent à rimer ? »
Je continue quand même ce labeur acharné
Ignorant la prose, imposture bornée,
Hors des lois poétiques faites pour charmer.
Je préfère des vers bien rythmés
Qui parlent à l'oreille, par syllabes appuyées,
Ainsi ne sont pas ceux que j'ose déclamer
Ne suivant pas les règles prosodiques imposées !
Je continue quand même ces vers de nullité ;
Que voulez-vous que je fasse, je suis assigné
À ne faire que des phrases aux mots mal tournés
Poétastre je suis, mais sagement vous m'écoutez

Vous riez aussi parfois de mes vers écervelés,
J'arrête mes misères confiées au papier
Personne à part Moi-même ne se sent concerné.

Mais je peux aussi, longtemps continuer,
À remplir votre esprit, et vous ennuyer
Pourfendre la prose, puis déblatérer
Sur ceux qui poétisent, se targuent d'initier
Les mauvais poètes au labeur obstiné,
Qui n'ont pour illusion que celle d'envoûter.

Après cette tirade par Moi développée
Je ne sais de ces lieux si vous sortirez
L'esprit et les sens un peu embrouillés.
Déjà je m'en excuse et je suis dépité
De par mon délire de vous avoir emmenés
Vers des déraisons qui n'ont pour destinée
Que celles de prétendre, de vous amuser.
Je vous demande grâce pour l'absurdité
De cette entreprise par Moi décidée,
J'espère de vous une indulgente impunité
J'ai de mon galimatias, un profond regret.
Et maintenant que faire, sinon vous quitter
Avec un sourire aux lèvres, en toute amitié.

N'oubliez pas qu'en écrivant cela, je pensais à Moi-même !

Poésie en ton nom que de blasphèmes !

LE TEMPS DES REGRETS

J'ai cru revoir sorti d'un songe
D'un passé lointain, rêve d'enfant
Ardent moment ou pur mensonge
Je devenais prince charmant.
En mes illusoires conquêtes
Je t'emmenais, amour confiant,
Danser les fastueuses fêtes
Où tu riais, le cœur content.

De mes rêves il ne demeure
Que de douces souvenirs
Une blessure intérieure
Et la fin de mes croyances.

Qu'elle était belle l'enfance
On confondait les joies, les pleurs
On mourrait d'impatience,
La candeur guidait nos cœurs.

DOUS RÊVES D'ENFANTS

LA FAUTE D'ORTHOGRAPHE

Où vas-tu demandait une faute à sa sœur ?
Je quitte ce mot et c'est un grand malheur,
Je n'ai plus de pouvoir sur la manière d'écrire
Depuis que la maîtresse s'applique à bien lire
Des mauvais élèves toutes les dictées
Afin de scrupuleusement mieux les corriger !

Le maître aussi me cherche et souvent me surprend
Bien cachée dans un mot, cela à mes dépens ;
Je suis fort malheureuse, je recherche un abri
Dans le cahier quelconque d'un élève étourdi !

Poursuivie par les uns, poursuivie par les autres,
Je crible tous les mots de mes méchantes fautes ;
Je redouble d'efforts et suivant mon envie
Je mets une faute par mot et cela sans soucis.
Je me distrais parfois dans un art infantile
À cacher des fautes dans des phrases faciles :

Sur le o de tableau

Sur le o de bateau,

Sur le i de hibou

Sur le je de genoux,

Sur le in de copain
Sur le in de j'ai faim,
Je souffle le chapeau de fenêtre
Mais je crains qu'il se pose sur le verbe apparaître.
J'oublie les retenues dans les additions
Ainsi que les restes dans les divisions.
Je confonds les verbes à l'imparfait avec ceux au futur
Je laisse au complément d'objet un attribut obscur.
Parfois un élève studieux à ses leçons s'applique
M'obligeant à me dire : de mes fonctions j'abdique !

SONGE D'ENFANT

Cocotte en papier
Dans son poulailler
Un gros éléphant
La trompe en avant
Un petit cochon
Qui tourne en rond
Un bouc bien méchant
Ses cornes devant
Le lièvre sauteur
A peur du chasseur
Un oiseau chanteur
Dans un champ de fleurs

Un beau perroquet
Qui n'sait pas parler
Un âne gentil
Qui a des soucis
Un corbeau tout noir
Qui vient tous les soirs
Dans un bassin rond
De jolis poissons
Et quand je m'endors
Ils sont tous d'accord
Ils sont bien ici
Dans mes rêveries
Me parlent à l'oreille
Et quand je m'éveille
Le canard me dit :
L'histoire est finie !

INSTANTS

J'ai mangé de bonnes prunes

Sous la lune
Une à une
Mieux que grande fortune
Je m'en réjouis.

Leur goût raffiné
Sucré
Dans mon avidité
A comblé
Mes désirs inassouvis.

Le ciel
Vermeil
Le soleil
L'éveil
Le temps.

Musiques
Nostalgiques
Féeriques
Pathétiques
J'entends.

L'abeille

Sommeille

Merveille

Sans pareille

Bourdonne.

L'oiseau

Le ruisseau

Si beau

Le pastoureau

Fredonne.

Le papillon

Tourbillon

Sans façon

Folichon

Frémit.

Moi je vois

Nul effroi

Ma joie

Se déploie

C'est la vie.

L'araignée tricote

Sa pelote

Dorlote

Emmaillote

Son repas.

L'enfant jouant

Brigand bien méchant

Émouvant

Crie : Maman !

Puis s'en va.

Le tic-tac du temps

Nous prend

Tous les ans

Entraînant

L'énergie de la vie.

Maman accouchée émerveillée

Papa hébété

Il est tout fripé

Le bébé

Tous on rit.

La nuit parfois je rêve

Refleurissent mes peines
Je tourne à perdre haleine
Le sang coule dans mes veines

Court répit.

La mort

Triste sort

Endort les remords

Heureux sort

C'est fini !

LA PLUIE

La pluie

Dit au parapluie :

Tu n'as pas fini

Vilain parapluie

De mettre à l'abri

Tous mes bons amis !

Ont-ils peur de l'eau ?

C'est pourtant très beau

De se promener

Dans l'herbe mouillée !

Tu me fais horreur,
Va-t-en donc ailleurs
Je fais le bonheur
De toutes les fleurs.

MADAME COURGETTE

Madame Courgette
Fait toujours la fête.
Monsieur Du Poireau
Qui le prend de haut
Lui dit :
Ne trouvez-vous pas
Que cette vie-là
Est désordonnée,
Est trop agitée ?

Monsieur Du Persil,
Toujours très gentil,
Lui répondit
D'un ton très poli :

Ce sont ces brouilles
Légères peccadilles
Qui créent vos soucis
Et vous contrarient ?
Venez donc danser,
Venez donc chanter,
Faisons tous les fous,
Courrons guilledou !

L'ESCARGOT

Il glisse sur le chemin
Ainsi marche l'Escargot,
Il part dès le bon matin
Sa maison sur le dos.

Il sort toujours quand il pleut
Il est le copain de la Pluie,
Il se promène il est heureux
En sa joyeuse compagnie.

ÉTUDE SUR L'EXUBÉRANCE DE NOS CARACTÈRES

Cet essai borne ses prétentions : l'étude superficielle qu'il présente, met en évidence quelques-uns des traits de nos caractères distinctifs susceptibles de faire estimer les êtres que nous sommes. En effet, il est bon avant toute sentence, de se prémunir contre un jugement hâtif. Nous allons pour ce faire, examiner sommairement, afin de ne point rendre cette étude fastidieuse, les dissemblances entre les agissements des Femmes et ceux des Hommes.

L'énoncé de maximes appropriées illustre clairement cet exposé :

Molière :

« Les hommes sont étrangement faits, en la juste mesure on ne les voit jamais. »

On ne peut mieux dire car l'homme mesure constamment la grandeur de ses mérites à l'aune de sa vanité, son égotisme le conduit à considérer la femme comme une créature dépourvue des aptitudes naturelles qu'il s'octroie avec grandeur d'âme : à Lui la raisonnable et perspicace intelligence, à Elle l'absurdité, l'inconstance et le raisonnement inepte !

Homme : animal mammifère, bipède et biman, « moral et social », doué de raison.

Raison : faculté indispensable pour connaître, comprendre et juger, distinguer le vrai du faux, discerner le bien du mal. Son seul objectif est de guider l'homme vers une existence vertueuse et paisible.

Je m'interroge : les hommes vertueux doivent-ils être effectivement toujours contraints à la pondération dans leurs actions bonnes ou mauvaises ? Ne faut-il pas s'éloigner parfois des clartés de la raison afin de goûter aux joies des amusements frivoles ?

Il ne faut pas omettre que les actions humaines doivent se conformer aux lois de la morale ; constatant l'inconduite de ses semblables notre cher fabuliste **La Fontaine** les apostrophait en écrivant cette maxime partielle :

La raison du plus fort est toujours la meilleure,

...Nous l'allons montrer tout à l'heure.

S'il avait discerné dans les prétentions humaines une certaine moralité il eût pu écrire :

La raison du plus sage est toujours la meilleure ...

Femme : dans l'espèce humaine, être représentant le sexe féminin et faisant pendant à Homme ; être plus faible et plus délicat que l'homme ; on trouve parfois des maîtresses femmes se pliant « de gré ou bien par première nécessité » aux circonstances et se soumettant de fait, complaisamment aux servitudes de la domesticité.

Domesticité : condition d'une personne qui est au service d'une autre ; cela se traduit chez les femmes par des compétences exceptionnelles dans les tâches laborieuses et subalternes ; elles s'adonnent communément à satisfaire les besoins de leur mari : repassage, ménage, vaisselle... mais contrairement à l'homme et grâce à leur subtilité devenue proverbiale, les femmes, à l'aide de procédés dont par pudicité je n'ose préciser la nature, parviennent toujours à réaliser leurs désirs car ce que femme veut, Dieu le veut.

La Bruyère :

« Les femmes sont extrêmes en tout ; elles sont meilleures ou pires que les hommes. »

Meilleur : adjectif, comparatif de bon, qui a un plus haut degré de bonté.

Pire : adjectif, comparatif de dommageable, attribué à bon escient le plus souvent à l'homme.

Comportements féminins : les femmes dans leurs perpétuelles plaintes reprochent aux hommes l'inconstance de leur fidélité, oubliant que ces pauvres êtres sont toujours, depuis la Genèse, contraints d'assurer par leur don de soi la pérennité de l'espèce, ce qui pour eux est coûteux et épuisant.

Les femmes en particulier luttent sans cesse contre leur principal ennemi : le Temps ; ce dernier en effet efface la beauté de celles qui en sont pourvues ! Celles-ci sont plus à plaindre car c'est avec angoisse qu'elles scrutent les dégâts de la vieillesse sur leur fragile apparence.

Molière reste fidèle à ses principes sur les grâces du corps :

« Le corps, cette guenille, est-il d'une importance

D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ? »

Un quatrain me vient à l'esprit :

« Vieillesse, dernier temps de la vie,

Âge cruel, imposant ses décrépitudes,

Moments angoissants où sans cesse l'on prie

De pouvoir vivre encore quelques béatitudes. »

Boileau, qui sait si bien juger le commun des mortels :

« La vieillesse chagrine, incessamment amasse,

Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse ;

Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé,

Toujours plaint le présent et vante le passé ;

Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,

Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse. »

Le Temps : durée de la vie, des années, des jours, des heures où l'on parcourt notre existence à faire de multiples choses et de temps à autre, des actions hélas ! pas toujours glorieuses dont les conséquences ne nous enseignent pas forcément la sagesse et nous laissent, après l'examen rigoureux de notre conscience, quelques regrets et parfois même des remords.

Quelques comportements féminins pour le moins particuliers :

Les femmes dès leur plus jeune âge, torturent physiquement les hommes ; la

Science du temps permet aux femmes de diversifier leurs châtiments ; il est inutile de les énumérer car ils font partie intrinsèquement de leur caractère ; quant aux hommes ils les connaissent car ils les subissent sans cesse. Les femmes, par contre, affirment avec justesse, qu'elles sont plus habiles que les hommes ; cela se vérifie aisément : Avez-vous vu des hommes exceller dans les compliquées et laborieuses tâches de la dentellerie ou du tricotage alors que les femmes dotées d'un esprit plus prosaïque, excellent dans ces travaux ?

Le féminisme, doctrine de l'émancipation de la femme et de l'extension nécessaire de ses droits, doit être condamné et combattu par les hommes ; il faut considérer que les pouvoirs et privilèges obscurs, tyranniques et secrets détenus par les femmes sont incommensurablement plus intéressants que les faibles avantages laissés aux hommes par la loi. Je laisse à votre imagination le soin d'évaluer avec justesse les profits dont bénéficient avec largesse les protagonistes de ce commentaire.

Le mariage qu'il soit civil ou religieux, est l'union légitime d'un homme et d'une femme. Il peut être de raison, d'inclination, de convenance ou mystique si un religieux ou une religieuse se consacre à Dieu.

Ce qu'il en est : le mariage est bien l'association de deux êtres ; de nos jours le concubinage « cette sorte de mariage d'une qualité inférieure, » est à la mode ; l'union de deux personnes par les liens du mariage ou par ceux du concubinage, a pour but essentiel de réunir la femme et l'homme dans un même domicile. Une récente trouvaille : le mariage pour tous, n'est pas « contrairement à ce que l'on pourrait supposer, » une avancée sociale heureuse, mais l'invention d'une des niaiseries habituelles de notre temps. Cela ne mérite pas, par des controverses superflues, que l'on s'attarde sur ce sujet.

Mû par une inspiration créatrice née spontanément, je dois révéler aux hommes le fond de ma pensée, car cette vérité cruelle peut nous être utile. La femme est souveraine dans le logis que nous partageons avec elle, elle nous porte à croire par quelques renoncements désuets, qu'elle en partage la direction ; que nenni ! Elle use avec finesse la volonté de son conjoint dans un seul but inavoué : le réduire à l'esclavage. Elle devient alors la seule propriétaire des lieux ; nous sommes donc bien obligés dans cette demeure officielle, de nous contenter du simple rôle de locataire.

Nous terminons ici ce dithyrambe à propos de la gent féminine.

Voici, nonobstant, quelques vers de ma composition :

Pourquoi vous plaignez-vous ?

Cessez je vous en prie

Vos supplications à perdre la raison ;

De la féminité, on connaît bien le prix,
À mieux la respecter, c'est là notre intention !

Je vois parfois sur vous de seyants vêtements
Qui cachent avec malice ce que l'on voudrait voir ;

Vos sourires, vos yeux et vos airs innocents
Sont faits pour nous mener au complet désespoir.

Ne soyez pas si prudes car nous connaissons bien
Ces jeux candides et chastes aptes à nous abuser,

Égarer et séduire le plus strict puritain ;
Vos sciences acquises sont faites pour charmer.

Depuis les primes âges, depuis les primes temps,

La femme universelle sait ce qu'elle veut ;

Elle est imprévisible, change ses sentiments

En toutes les occasions qui plaît à ses yeux.

Et si parfois nos jeux, dans nos manières lestes,

Aspirent à voir de vous tous les charmes cachés,

Pardonnez-nous si quelques vilains gestes
Atteignent vos attraits par nous tant désirés.

Depuis toujours, il a fallu montrer
Dans nos aptitudes, notre force, notre adresse,
Dans nos jeux amoureux, notre virilité,
Mais dans nos approches... nos plus tendres caresses.

Votre cœur qui, souvent, nous semble hors d'atteinte,
Pour pouvoir l'envoûter, il faut sans cesse œuvrer
Et quand nous croyons proche sa conquête
Il se dérobe et laisse au nôtre ses pleurs désespérés.

S'il nous prenait l'envie de changer de posture
À vous entendre dire : « Sans cesse vous séduisez ! »
Je suis sûr que l'on ferait une humiliante injure
De ne plus conjuguer pour vous, le verbe aimer.

Depuis l'humain barbu vêtu de peaux de bêtes
Brutal avec les femmes dans ses tâches et ses jeux,

Il me semble comprendre que vos envies secrètes
Mènent toujours les hommes à combler tous vos vœux.

Je suis confus d'avoir écrit ces vers,
Vous sachant admirables par vos grandes vertus,
Mais aussi excusables dans vos brusques travers.
Pardonnez-moi mesdames si je vous ai déplu.

Cette satire, je la voulais drôle, amusante, habile à nous distraire de nos soucis quotidiens ; médire n'est pas forcément aller contre la vérité, dissenter plus longuement sur le comportement féminin me semble judicieux ; il est vrai que les traits dominants des femmes sont en général si complexes qu'il est impossible de tous les énumérer, mais il faut reconnaître qu'en toute circonstance leur manière d'être est guidée par des sentiments tendres et miséricordieux destinés à promouvoir chacun vers sa perfectibilité. Nul ne dira le contraire : les femmes ont un **cœur** compatissant !

Racine :

« Je peux faire les rois, je peux les déposer,
Cependant de mon cœur, je ne peux disposer ».

Boileau :

« La satire en leçons, en nouveautés, fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile...

Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,

Va venger la raison des attentats d'un sot »

Comportements masculins :

L'homme reprend depuis toujours dans ses parades nuptiales des attitudes qui ont fort peu évolué. Les sautilllements néandertaliens accompagnés de petits cris se voulant mélodieux autour de leur femelle ont été remplacés de nos jours par des façons plaisantes hélas fugaces ; ces comportements se traduisent le plus souvent par l'offrande de bouquets de fleurs et de cadeaux (parfois les moins coûteux possible !) ou par des minauderies séductrices telles l'ouverture des portes avec effacement volontairement humble et contorsions inhabituelles et maladroites suggérant aux femmes qui ne sont point dupes, que ces manières appliquées et courtoises se révéleront éphémères.

Je pense, chères lectrices, que vous acquiescerez sans retenue à ces propos !

Il faut dire que, depuis toujours, au cours des siècles, l'homme observe avec application les signes distinctifs de la féminité ; cela lui permet de découvrir la manière la plus efficace d'atteindre le seul objectif que la nature lui impose : perpétuer la race ! Cependant, cette servitude qui le condamne à un acte indispensable pour la pérennité de l'espèce, l'oblige à trouver (bien que cela lui paraisse souvent agréable) auprès d'une Égérie les méthodes inventives et séductrices pour circonvenir l'imprévisibilité des humeurs féminines capricieuses !

Dame Nature ne fait rien en vain ; elle distribue de manière enjouée et inique les facultés ou bien les défauts dont elle dispose : à l'homme, la futile et absurde vanité et à la femme l'habileté en toutes choses !

L'esprit clairvoyant des femmes m'inspire les vers suivants et fait de moi leur complaisant porte-parole :

QU'ATTENDEZ-VOUS DE NOUS ?

Qu'attendez-vous de nous dans l'aimable logis

Chemises repassées et le couvert bien mis ?

Est-ce là tous vos vœux, est-ce là vos désirs

Nous voir toujours contraintes à combler vos plaisirs ?

À toutes vos promesses restez donc fidèles,

Ne nous chantez plus vos fausses ritournelles,

Pensez à respecter tous vos engagements

Et soyez dignes enfin de vos pieux serments !

Pensez à juguler vos fourbes passions

Et percevez enfin les lois de la raison.

Montrez-vous magnanimes et dans l'humble foyer

Faites régner la paix et la félicité !

Il suffit pour nous plaire d'une infinie tendresse

Reçue de vous, telle est notre faiblesse ;

Pensez à notre cœur que nous offrons toujours

À ces instants radieux qui naissent de l'Amour !

Nous voulons dans vos bras que vos plus doux baisers

Nous conduisent vers les chemins de la volupté

Et que pour la vie nous partions les mains jointes

Dans un même élan, dans de douces étreintes

Afin que nous puissions dans un même empressement

Assouvir nos désirs, apaiser nos tourments !

Voici venue enfin, Mesdames et Messieurs

La fin de ce pamphlet pour le moins facétieux ;

Soyez indulgent, l'humoriste qui vient de le faire,

N'avait qu'un seul but : celui de vous distraire !

MANIFESTE DES P.C.F.

Après avoir eu recours sans succès aux nombreuses institutions juridiques et politiques nationales françaises (et Dieu sait si elles sont pléthoriques !) sans oublier la cohorte burlesque des vieux sages repus sénescents et flaccides du pays de Cocagne (pays où tout abonde) notre association a décidé d'engager au plus haut niveau une nouvelle procédure : de ce fait l'Association **P.C.F.** c'est à dire des **Potirons, Cornichons, Flageolets** a porté plainte au niveau des Pays de l'**Union Internationale de l'Europhorie**.

À la suite de son dépôt, cette plainte a soulevé de nombreuses controverses à la commission du Parlement **Europhorique des Êtres Vivants**.

Après de nombreux débats, les épiaires, les cucurbitacées et les ombellifères ont avec des arguments raisonnables, attiré l'attention des législateurs **Europhoriques**.

Le soutien de l'ensemble des membres de la famille des légumineuses ainsi que celui des plantes dicotylédones, dialypétales et superovariées (comprenant les arbres, arbustes et herbes ayant pour fruit une gousse) a suscité en faveur des quémandeurs, une vive sympathie dans l'hémicycle. Les Potirons, les Cornichons et les Flageolets ont vivement apprécié ces interventions insistantes et perspicaces.

Les députés **Europhoriques** ont approuvé la requête des potirons ; ils ont estimé que ceux qui classent ces derniers dans la catégorie des courges témoignent d'un comportement ironique et désobligeant. Ces mêmes potirons désapprouvent le fait que le mot courge soit du genre féminin, ce qui constitue un camouflet inconvenant vis-à-vis des femmes mais ils n'approuveraient pas qu'il fût du genre masculin pour ne pas blesser la susceptibilité naturelle des hommes ; ils envisagent donc de demander aux législateurs d'attribuer le genre impersonnel au mot courge.

Les cornichons estiment qu'ils subissent de la part des humains d'insupportables sévices. Ils disent : « Nous plonger vivants dans un bain de vinaigre est un supplice comparable à celui de l'ordalie, épreuve funeste prescrite au Moyen Âge ».

Les flageolets, quant à eux, pensent que les humains qui les ingèrent émettent un jugement fallacieux et franchement diffamatoire quand ils les accusent de provoquer des flatulences. En effet le corps médical lui-même explique que les flatulences sont le résultat de nombreuses causes difficiles à déterminer.

L'observation des dessins primitifs ornant les habitations préhistoriques, a encouragé les botanistes à approfondir leurs recherches ; Auguste COMTE a été le précurseur de ces travaux et les savants parlent à l'heure actuelle de neurologie des plantes. Il est donc raisonnable de penser que les députés du Parlement Europhorique des Êtres Vivants puissent attacher leur esprit à l'étude des revendications des légumineuses, d'autant plus que ces revendications sont appuyées avec véhémence par la multitude des syndicats doctrinaires et archaïques français ; particulièrement celui de la **C.G.T (Contention Générale du Territoire)** et par le **Conseil Constitutionnel des Retraités de la Politique**.

Les députés Europhoriques sont des personnes sérieuses, altruistes, désintéressées, peu cupides et magnanimes. Ils sont habités par le seul souci du bien d'autrui, ils ne veulent pas d'une loi qui semblerait inique au regard du citoyen prolétaire. Ils demandent à disposer d'un laps de temps suffisant pour leur permettre de considérer cette affaire avec toute l'attention qu'elle mérite. En effet une loi ne peut être admise que si elle est parfaitement comprise ; aussi, ayant le souci de la didactique, les représentants de l'assemblée ont décidé d'éditer un texte explicatif pour accompagner la loi et la rendre ainsi accessible au plus grand nombre de citoyens de l'Union de **l'Europhorie**. Cela demande un travail considérable : participation des membres à de nombreuses commissions et peut-

être, même, la réunion de tous les membres des gouvernements de l'Union. La **Cour Europhorique** sera sans doute obligée de recourir à un référendum si aucun consensus n'est trouvé.

La cour : société particulière qui vit autour du souverain.

LA BRUYÈRE :

« La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs. »

Conscients de l'énormité de la tâche imposée à leurs représentants et imaginant le nombre de débats qui s'éterniseront, les membres des **P.C.F** font appel à la population, ils espèrent obtenir de celle-ci un efficace soutien dans leur lutte légitime.

VOLTAIRE :

Le travail est souvent le père du plaisir.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

- Connaissez mieux l'oisiveté,

Elle est folie ou sagesse ;

Elle est vertu dans la richesse

Et vice dans la pauvreté.

LE PÊCHEUR ET LE HÉRON

Parabole

Il est parfois des jours où la nature se métamorphose. On ne sait si c'est l'œuvre de Dieu ou celle du hasard, mais toujours est-il qu'exceptionnellement ces jours là, les aptitudes naturelles que possèdent les êtres changent, elles s'améliorent pour les uns ou s'altèrent pour les autres de telle façon que tout se transforme et que tous se retrouvent avec des facultés en partie semblables. Cet arrangement inhabituel donne pour un temps de l'esprit à ceux qui sont censés ne pas en avoir et ajoute de la subtilité à ceux qui se croyaient intelligents et qui par là s'accordaient la faculté de juger.

Par une de ces journées particulières, un pêcheur somnolent était assis sur l'herbe fraîche de la berge d'un ruisseau. On pouvait comprendre en voyant sa canne tenue d'une main molle, qu'elle lui servait surtout de prétexte à un assoupissement inerte et béat.

Un héron, caché du pêcheur par quelques ramures, les pattes ancrées dans la vase gluante du ruisseau, immobile tel une statue, raisonnait sur sa condition.

- Je suis obligé se disait-il, de me lever dès la rouge aurore pour aller trouver ma pitance ; trop occupé, je ne recherche pas la compagnie de mes semblables et je n'éprouve aucune compassion à leur égard lorsqu'il leur arrive quelque infortune ; je m'oblige, simplement par respect pour moi-même, à ne point leur nuire ; j'ai trop à faire pour assurer la survie de ma propre existence. Je passe le plus clair de mon temps les pattes dans l'eau froide à supporter une entière immobilité, seule attitude pouvant leurrer un poisson qui oublie dans ses ondulations nourricières insouciantes, la prudence nécessaire à garantir sa vie ; je suis heureux dans ce cas que son trépas assure la mienne ! Il m'en faut de la patience ! J'ai dû l'apprendre avant de parvenir à happer d'un coup de bec meurtrier un maigre repas. Finalement je mène une existence presque misérable !

Un léger souffle d'air agita les fines branches, dévoilant au pêcheur assoupi, le héron immobile.

- Je ne sais qui nous a modelés dit le pêcheur tout haut afin d'être entendu. Notre créateur aurait-il voulu dans ses œuvres favoriser certains d'entre nous ? Cela me semble improbable et je l'outragerais d'un blasphème en le croyant inique ; nous nous sommes probablement créés nous-mêmes ; je suis très fier de l'espèce dont je fais partie, elle a su utiliser avec adresse ses aptitudes pour en arriver à la perfection que le genre humain a atteint !

Le héron venait à l'instant d'attraper une belle prise et la sentait avec délectation glisser de son long cou vers son estomac vide ; satisfait, l'esprit pour une fois dénué de toute préoccupation terre à terre, il se tourna vers le pêcheur et s'autorisa quelques instants voués à des parolotes qu'il jugeait habituellement superflues.

- Il est vrai l'ami que je resterai toujours à vos yeux un élément issu du monde primitif, mais je crois avoir évolué plus que vous ne l'imaginez ! J'éviterai, pour vous le prouver, de me lancer dans un long discours, ce qui pourrait nous amener à des controverses sans fin ; cependant, car moi aussi je vous observe, j'entrevois ce qui nous distingue : contrairement à moi vous êtes toujours d'humeur inégale, ce trait de caractère qui vous est propre vous gâche l'esprit et vous place au même rang que ceux de mon espèce qui, selon vos dires, en sont dépourvus. Vous avez recours en permanence et en toute circonstance à ces manières hautaines qui vous font paraître insolents envers votre entourage. Votre fatuité est si grande que vous la portez pareillement aux dépens de vos semblables. C'est un fait, la nature envers vous s'est montrée généreuse au-delà du nécessaire : elle a pourvu votre corps de deux mains, ces sortes d'étaux utiles à tous les ouvrages qui vous servent malheureusement sous l'influence de votre esprit malveillant, le plus souvent à contraindre. Il vous arrive cependant, lorsqu'une faculté créatrice vous habite, « je

ne sais si vous la devez à quelques remuements salutaires de votre conscience, » de créer des œuvres dont la nature elle-même pourrait être envieuse...

- Je vous interromps, vous me jugez de méchante façon ! Je sais que mon pouvoir est immense, que trop souvent j'outrepasse les règles du bon sens et que la nature en subit des conséquences mauvaises ; mais à force de me regarder dans un miroir, attitude propice à de nombreuses contradictions entre la sensibilité de mon âme et les effets déplorables de mes comportements habituels, j'en viens, la conscience agitée, à me sentir coupable et mes rêves sans cesse sont peuplés d'angoisse. Cependant faites-moi crédit de quelques mérites ; contrairement à ce que vous ne pourrez jamais entreprendre je laisserai des traces impérissables sur notre belle Terre ; elles seront de toutes les natures et témoigneront de mon génie. Je vais vous en donner un exemple des plus modestes : cette canne à pêche que vous me voyez tenir, elle me dispense, alors que vous êtes obligé de vous y soumettre, de me mouiller les pieds pour attraper quelques spécimens aquatiques qui formeront dans leur ensemble une succulente friture !

- Bien que vous la vouliez discrète, je devine dans vos paroles l'empreinte d'une suffisance ridicule et d'un caractère marqué par des sentiments dépourvus d'humilité ; comment voulez-vous dans ces conditions vous attirer la sympathie de tous ? Moi par contre, je n'ai pas vos prétentions, voué à une destinée modeste je sais judicieusement délimiter les miennes. Toujours figé dans l'eau, l'esprit occupé, dubitatif, mal dans ma peau, je ne peux discerner qu'imparfaitement mon image dans le miroir liquide qui s'agite en rides concentriques au moindre remous ; ce déplaisir m'est finalement profitable, il m'empêche de m'attarder dans des réflexions qui seraient préjudiciables aux occupations indispensables à ma survie. J'aimerais pourtant posséder la faculté qui vous est propre et m'employer à fouiller, comme vous le faites, dans les méandres de mon esprit afin d'imaginer les salutaires trouvailles qui me permettraient d'adoucir les vicissitudes de mon existence. Contrairement au mien, le miroir stable que vous avez construit vous

donne la possibilité de vous admirer constamment, d'embellir par un quelconque artifice quand vous le jugez utile, une image jugée peu attrayante ; mais parce que vous ne voulez voir en lui que votre reflet flatteur, il vous gâte l'esprit, l'embue par des considérations futiles et le prive ainsi de méditations salutaires. Je suis parfois désolé de ne pouvoir vivre comme vous des moments de félicité mais cette envie me passe vite ; je sais que malgré vos dons exceptionnels, votre âme est inquiète et que vos continuels contentements distillent dans votre esprit des sentiments méprisables ; à ce moment-là votre présomption l'emporte, vous vous sentez devenir le maître du monde, seul juge de vos actes, hors d'atteinte des scrupules qui pourraient inquiéter durablement votre conscience ; ces sentiments vous entraînent alors vers des actions mauvaises et vers des réjouissances médiocres. Je sais bien que je ne puis laisser sur terre quelque chose d'impérissable. Je me console en m'imaginant représenter dans le ciel ce que les fleurs sont sur la terre ; lorsque d'un coup d'aile je le parcours, mes traces sont vivantes et colorées, elles emplissent l'espace infini dans lequel les chants mélodieux de mes semblables se font l'écho des apaisants bruissements des ruisseaux ; dans cette immensité j'endure parfois l'orage, il me rappelle par ses tumultes les plaintes d'un monde désenchanté. N'oubliez pas que lorsque je plane dans l'azur, vous êtes dans l'obligation pour m'apercevoir de lever haut la tête, vers des lieux que vous ne pouvez atteindre sans l'aide d'un quelconque appareil !

Le pêcheur courroucé de se sentir conspué d'une aussi impitoyable manière, s'apprêtait à répondre ; mais le Temps, ce seigneur immuable, maître de toute vie, durable ou éphémère, tiré d'une somnolence passive par ce tapage, quitta le monde végétal silencieux et paisible. Il montra ainsi son indignation causée par cette querelle stupide entre deux protagonistes qui auraient dû profiter du délai qui leur était imparti sur cette Terre plutôt que de vouloir changer l'ordonnement ordinaire des choses. On ne sait si c'est le Temps qui intervint ou Le Souverain Suprême assis au plus haut des cieux sur sa chaise curule, tiré

d'une méditation mystérieuse, triste et lassé par tant de paroles acerbes, toujours est-il que l'un des deux ou certainement les deux ensemble intimèrent l'ordre à Dame Nature d'imposer ses lois ; puis le Temps et le Souverain Suprême, sous l'influence de sentiments chargés de mépris, détournèrent promptement leurs regards de la Terre et reprirent leurs habitudes. Alors le ciel s'étendit, pesa de tout son poids sur le monde qui, tout comme avant et pour toujours, redevint insensé.

CORENTIN

LE CHAT HYPOCRITE

- Je ne supporte plus ce prédateur qui vient chasser impunément sur les terres de mes ancêtres !

- Mais il ne connaît pas les limites de ta propriété !

- Détrompe-toi !

- Quand je le pourchasse il s'enfuit rapidement, puis arrivé dans son territoire à la limite du mien, il s'assoit sur son derrière, enroule sa queue autour de ses pattes et de son regard narquois il me défie. Il connaît mon respect des lois et sait que lorsqu'il est chez Lui il ne peut craindre de ma part aucun geste malveillant. Tant pis pour Lui, je vais transgresser pour la première fois les préceptes de la bienveillance ! Je l'ai vu en ce mois de novembre, croquer pour la deuxième fois de la semaine un des ornements ailés de la propriété de mes parents. Hier soir il s'est enfui à mon approche ; il entraînait avec lui un petit oiseau qui semblait se débattre encore. Il savait pourtant que cet oiseau transi de froid, dans sa recherche d'une rare nourriture, oubliait toute prudence ; il faut être méprisable pour profiter du désarroi des êtres affaiblis. Il est vraiment arriéré pour ne pas comprendre que ses pratiques sont d'un autre temps. Il est gros : il doit suffisamment manger chez lui, d'autant plus qu'il profite souvent chez nous d'une écuelle de lait bien remplie et de croquettes à profusion. Il faut dire que ma mère a envers Lui, comme d'ailleurs

envers tous les êtres vivants, des attendrissements exagérés. Quand son ange gardien est là, le chat se permet tout. En présence de mon père ou de moi-même, il détale comme un dératé. Il est malicieux, opportuniste et fourbe, en un mot il est insupportable et malgré sa finesse il n'a pu se défaire des tendances ataviques de sa race. Bien que je n'aie que dix ans, mon esprit est doté d'une certaine maturité ; cela va me permettre d'échafauder un système pour éliminer définitivement cet indésirable. Darwin n'a pas dû s'inspirer de ce chat pour écrire son traité sur l'évolution des espèces !

- À la bonne heure ! De manière discrète, Justice est faite : le condamné a été exécuté. Les ornements des feuillus de ma colline pourront gazouiller sans crainte dans les buissons et voler à leur aise de branche en branche. Il faut dire que je me suis inspiré, pour le supprimer, de sa propre inclination à ne jamais se sentir rassasié. Je l'ai piégé à l'aide d'une caisse dans laquelle j'avais placé un morceau de viande. Attiré par l'odeur alléchante, ce goinfre, poussé par son instinct, n'a pu résister. Il a suffi qu'il pose les pattes sur une planchette pour que le couvercle de la caisse bascule puis se referme sur lui. Après lui avoir dit tout le mal que je pensais de sa personne et de son manque d'éducation, j'ai pris plaisir à noyer la caisse dans l'eau froide du ruisseau. Je pense qu'une bonne action doit étouffer les prémices du moindre remords. J'avoue que j'ai eu un peu de peine en entendant ses griffes gratter la caisse alors qu'il tentait de se libérer. Je me console en pensant qu'il a eu le temps de se repentir de tous les maux qu'il a causés à autrui avant d'accéder au paradis des chats.

*- Je note tout cela dans un carnet que je porte sur moi ; sur sa couverture le titre écrit en gras me plaît : **L'existence pathétique de Corentin Monier.***

C'est plus sûr, il conserve la trace des événements dignes de mémoire de ma singulière existence; plus tard j'éprouverai sans doute plaisir ou peut-être désagrément à le lire.

- J'ai de la peine à prendre le crayon, mais il faut bien que je vous décrive ce que j'ai été et ce que je suis encore. Je n'ignore point qu'une narration doit être limpide ; je dois à ma mère cet enseignement. Elle ne lâchait jamais prise, elle lisait mes dissertations à voix haute et s'évertuait à découvrir dans mes phrases les solécismes

et si elle ne trouvait pas dans la syntaxe de mes textes une certaine harmonie, je devais à mon grand désespoir recommencer sans fin ma composition. Je vais m'appliquer à vous raconter sans unité de style, sans détails superflus « et du mieux que peut le faire un enfant vieilli avant l'âge » les événements et les pensées qui ont émaillé le cours de mon existence ! Le premier événement digne de mémoire concerne l'assassinat de Raminagrobis, l'intrus indésirable qui vaquait dans les terres de ma famille.

- Sans ambition, ingénu, sauvage, je ne considère qu'avec intérêt les œuvres de la nature. Pour contrarier cette inclination étrange, dès l'âge de onze ans, ma mère m'a confiné dans un environnement livresque restreint : Fromentin, Molière, Balzac, Georges Sand, Hugo, Dumas, Samain, Coppée, la comtesse de Noailles, La Fontaine et quelques autres encore. Cela devait suffire disait-elle, à former à l'aide de ces lectures efficaces un esprit élevé. Elle qui considérait la dignité comme une disposition essentielle pour le repos de l'âme, m'invitait tout en sachant qu'en raison de mon handicap je refuserais la compagnie des humains, à me conformer obligatoirement sans concession à la juste cause et au raisonnement sensé.

- Je suis né dans la maison de mes parents, le onze juillet mille neuf cent quatre vingt dix neuf, depuis cette date je n'ai jamais quitté le domicile familial.

- Je me souviens de mon père, incontestable misanthrope, avec son côté suranné, romantique passéiste il tient aux usages désuets ; les pouces crochetés dans la ceinture de son pantalon, il prend l'attitude altière d'un petit bourgeois propriétaire de son patrimoine hérité de sa grand-mère : une modeste maison entourée d'un potager et de quelques arpents de colline, le tout niché à une lieue de la petite ville. Il parcourt son territoire et pour confirmer ses dires par des gestes, il pose la main sur les meubles, les murs, les arbres, que sais-je encore, il apostrophe un auditoire imaginaire et déclame : ceci m'appartient, j'y tiens, je suis heureux de posséder le droit d'en faire l'usage qui me convient ! Ma douce mère venait alors calmer à l'aide de gestes lénifiants ces élucubrations intempestives ; puis ils entraient tous deux dans leur humble demeure et là, j'assistais béatement à la paix retrouvée, à leur amour partagé, au témoignage de cette union sincère dont je suis le fruit.

- C'est vrai qu'elle est jolie la maison de mes parents, plus encore quand la glycine qui entoure la porte d'entrée est fleurie. Elle est modeste dans ses proportions mais mon père par les soins continuels qu'il lui porte, lui donne les airs d'une maisonnette de campagne sortie d'un livre d'images pour enfant. Mon père doté d'un caractère

tatillon entretient du mieux qu'il peut son héritage ; il a peint les murs et les volets de couleurs tendres et entouré la porte et les fenêtres d'un bandeau réchampi à la chaux. Une allée qui conduit à l'entrée de la maison partage un petit jardin ombragé par deux tilleuls. Derrière la maison un chemin en pente douce mène à la colline proche ; c'est là mon territoire, le lieu de mes libertés mais aussi de mes apprentissages, là où s'atténuent mes afflictions.

- À quatre ans j'ai pris conscience de mon image reflétée non pas dans les yeux rassurants de ma mère, mais dans un miroir ; depuis lors j'ai eu honte d'infliger cette désespérance à mes parents, d'être devenu le fruit de ce tendre amour mal récompensé.

- Nul ne sait s'il n'en est pas pourvu, combien il est fâcheux de se voir affublé d'une telle disgrâce. Le visage ovoïde, ingrat, le front bas, les lèvres lippues, le nez épaté ; je me demandais pour quelle raison je ne ressemblais pas à mes parents ; je scrutais sans cesse sur mon visage simiesque quelques traits particuliers espérant en déceler l'authentique empreinte sur celui de ma mère ou de mon père ; ne les trouvant pas, je considérais que je n'étais pas leur digne descendant. Mes incessantes interrogations auxquelles je ne trouvais aucune réponse après d'innombrables et hasardeuses suppositions, me confortaient dans l'idée que je ne pouvais pas être leur fils.

- Ce qui me chagrînait le plus, c'était celui d'être l'unique enfant de ce couple pourtant très attaché aux fondements familiaux traditionnels. Était-ce la peur de voir se reproduire la même laideur chez leurs futurs enfants ; était-ce cette peur qui me privait d'avoir un frère ou une sœur ? Je n'ai jamais osé poser cette question, ni à ma mère ni à mon père !

- À cinq ans, je ne fus pas scolarisé, l'isolement imposé par mes parents me fut compréhensible. Les journées se renouvelaient toujours de la même manière, après le départ de mon père en voiture pour son travail à Laissac ma mère interrompait fréquemment ses activités ménagères pour m'éduquer et m'instruire du mieux qu'elle pouvait. J'étais assujéti à un règlement rigoureux :

- Sept heures : réveil puis toilette.

- Sept heures trente : petit déjeuner.

- Huit heures : quatre heures de discipline scolaire studieuse entrecoupées d'une petite récréation.

- Douze heures : déjeuner.

- Quatorze heures : dictée puis interrogations orales ou écrites sur les leçons apprises dans la matinée.

- Enfin vers seize heures : temps libre.

- Ma mère, sans éprouver un sentiment de résipiscence, estimait que les leçons qu'elle me donnait valaient bien celles imposées par l'éducation nationale. Après avoir trituré mon esprit dans tous les sens, elle pensait qu'après ces pénibles mais indispensables épreuves j'avais le droit en compagnie de mes chimères, d'aller me divertir dans les bois. L'après-midi livré à moi-même je vivais à ma façon, en faisant le choix, vu ma disgrâce, de m'identifier au monde de la nature. Évitant le contact avec mes semblables afin de me soustraire à leurs moqueries, je ne voyais jamais personne hormis les membres de ma famille qui nous faisaient rarement de courtes visites auxquelles je n'assistais que de brefs instants. Ma mère disait pour m'excuser en me voyant partir de la maison :

- C'est plus fort que lui, cet enfant aime l'espace, là se trouve ce qui lui est nécessaire !

- Désespéré, j'allais vivre mes peines, rarement des contentements dérisoires, dans je ne sais quel repaire que la nature compatissante m'offrait. Un sanglot pitoyable que je ne préméditais pas brisait ma voix, je me lamentais sur mon propre sort, des larmes irrépressibles, abondantes, sinuaient mes joues. Je voulais comme un oiseau, partir je ne sais où, vers des ailleurs chimériques où j'imaginai la vie plus sereine. Emporté par de vaines pensées, je me voyais en compagnie du peuple ailé suivre un long mouvement migratoire vers des îles lointaines aux senteurs enivrantes exhalées par des foisonnements de fleurs. Je ressentais alors sur mon visage les effets du battement de leurs ailes, je traversais les mers et m'apitoyais de voir certains de mes compagnons de route épuisés de fatigue disparaître dans les flots. Je trouvais étrange de pleurer à l'évocation de telles rêveries ; reprenant mes esprits, un doux apaisement venait me distraire de mes pauvres illusions.

....

- Il est agréable de marcher, de découvrir à l'allure des pas les ondulations du paysage, les bosquets sombres, les champs couleur de terre en cette saison, les fermes isolées, les cheminées fumantes des foyers du soir. Je trouvais toujours une aire propice pour poser mon léger bagage, je passais la nuit à la belle étoile ou bien

à l'abri d'une toile légère lorsque le mauvais temps sévissait. Dans cette vacuité je redoutais les mauvaises rencontres, mais les aubes naissantes effaçaient les ombres inquiétantes de la nuit, alors j'oubliais ma peur et ragaillardi, je repartais d'un bon pas. Rejeté, je subis le préjugé de la société envers les particuliers étranges ; finalement cette solitude m'est chère ; dois-je remercier la nature de m'avoir fait ce legs humiliant ? Il m'arrivait de marcher l'esprit ailleurs tel un automate. Parfois un heureux souvenir surgissait de ma mémoire ; avec mes parents nous étions allés voir la Méditerranée « histoire de ne pas mourir idiots avait proclamé mon père ». J'ai gardé de ce voyage des impressions contrastées, j'étais fasciné par les richesses naturelles, par les vagues bleues écumant les rochers rouges et par les multiples senteurs enivrantes ; mais j'étais aussi éprouvé par un soleil ardent qui brûlait le paysage. J'en arrivais à me dire que malgré ses paysages monotones, je ne pourrais pas vivre heureux hors de mon département natal, je préférais de beaucoup me réfugier dans les collines ombreuses de l'Aveyron, sous la voûte des grands arbres feuillus ou dans les clairières herbeuses de ses collines.

- Habitué aux conditions liées à mes errances solitaires, mes manières sont devenues étranges. Je possède même des talents particuliers ; peu influencé par la vie sociale coutumière j'imite pour me tenir compagnie le chant des oiseaux, le clapotis des ruisseaux, le grésillement des insectes, le souffle du vent.

Cependant je n'excelle pas dans ces exercices quotidiens que je qualifie «avec une extrême indulgence» d'artistiques : il vaut mieux ! Cela me vaudrait de la part du commun des mortels d'être conduit à l'asile. Je ris de mes facéties ; j'invente des personnages, je dialogue avec eux dans un style emphatique en faisant de grands gestes :

- Dites Moi, cher Monsieur : quel avenir envisagez-vous pour vous-même ?

- L'avenir ! Le mien ? Puis-je espérer dans mon état : succès, fortune ? Mon « À Venir » sera-t-il plaisant, prévoit-il dans sa gratitude mon bien être ?

Allons donc, je ne souhaite qu'une seule chose : partir poussé par le souffle du vent en compagnie des feuilles mortes et des oiseaux vers la liberté !

Je ne pense qu'avec les yeux et le cœur et quand la mélancolie m'envahit il me suffit alors de regarder l'espace pour que mon visage redevienne serein et mon esprit enchanté !

Dans ces moments exaltés je déclame devant un auditoire imaginaire, un poème puéril écrit il y a bien longtemps ; l'enfance, j'en suis sorti sous l'influence de mes vives émotions, bien avant l'âge de onze ans.

- Je ne reviens pas à la raison facilement, sous l'influence d'un tropisme imaginaire je me métamorphose en insecte rare, digne d'être observé attentivement à l'aide d'une loupe par un entomologiste. Je me couche à plat ventre sur le sol, je m'aventure au hasard des herbes folles et me réfugie dans le calice des fleurs. Je ressens dans ces moments-là une instinctive sympathie envers les insectes d'autant plus que j'avais entendu dans une des rares émissions que j'écoutais régulièrement à la radio sur France Inter le samedi à onze heures, que Darwin lui-même leur attribuait cette aptitude.

- Sous l'aiguillon d'un impatient désir je me rapproche des dryades qui peuplent les bois alentour et qui s'amuse dès mon apparition à se cacher dans les branches lourdes de feuilles et de fleurs. Un amour fanatique m'invite à les poursuivre, mais essoufflé par une recherche infructueuse, je me métamorphose et je rejoins la compagnie de mes semblables. Rasséréné par ces fugaces visions je retourne bienheureux dans les cachettes que la nature m'offre, sous la voûte des grands arbres, comme une âme en peine dans la quiétude d'une église. Je m'invite dans la société des humbles, des invisibles, des communs ignorés. En la seule compagnie de ce peuple je chemine à travers les broussailles, les herbes hautes baignées de rosée, loin des regards outrecuidants des êtres debout qui dans leur marche altière écrasent sans regrets de leurs pieds infâmes la poussière vivante que nous sommes ; sans même s'inquiéter de troubler l'ordre ordinaire du Monde ! Je lis alors un vers de la fable de La Fontaine : Le Lion et le Moucheron, que j'ai recopié sur la première page de mon carnet : « Va-t'en chétif insecte, excrément de la terre ! » Cet aphorisme est le fil conducteur de ma conscience.

- Mon découragement influe négativement sur ma volonté ; malgré cela, il arrive qu'un souvenir charmant surgit de ma mémoire m'éloigne pour quelques instants de mes pensées noires. Ma mère m'invitait par des lectures pleines d'enseignements, à éviter absolument le vulgaire, à conformer mon esprit à la clairvoyance et à l'élégance. Ces préceptes ne sont plus guère à la mode de nos jours, disait-elle. J'étais trop résigné, trop profondément humilié par ma disgrâce physique pour pouvoir trouver une consolation salvatrice dans les lectures qu'elle m'imposait, mais que pourtant j'appréciais. Bien que le temps soit passé je ne suis pas moins troublé ; j'en arrive par le truchement de mes tristes mélancolies à n'envisager

qu'un avenir d'infortune. Tributaire de ma face ovoïde dont je ne peux hélas atténuer la repoussante laideur, je subis avec effroi ce désagrément insupportable. Je n'ai aucune ambition, aucune attente heureuse ne m'est permise ; une seule voie s'offre à moi : suivre le chemin qui conduit vers la mort, la vie que je mène ne valant pas d'être vécue. Mon âme pourtant sensible à toutes choses devient indifférente au monde qui m'entoure, je divague et je comprends que je suis atteint d'une pathologie pouvant intéresser le corps médical. J'en arrive à employer un langage néologique, à construire des phrases à la syntaxe approximative.

- Je m'habitue à l'inconstance du maître du temps qui s'amuse à jouer avec la pluie, le vent, le froid, je suis tributaire de ses changements d'humeur. Je suis impassible et ne me révolte pas. De toute façon que puis-je faire ? J'ai su m'adapter très rapidement à toutes les situations qu'elles soient provisoires ou immuables. Finalement ma vie se résume à un monologue obscur avec moi-même. Je ne sais pourquoi j'écris tout cela sur mon carnet ; finalement je crois le savoir, lorsque l'on trouvera ce carnet, seul témoignage authentique de mon existence pathétique, il sera remis à mes parents : il leur est destiné ; il restera l'unique preuve de mon attachement filial. Maman, toi qui me disais : l'héritage du passé a du sens, on oublie de nos jours ses valeurs essentielles ! Si tu lis un jour ce carnet, tu apprendras que la lecture des livres que tu m'as imposée m'a grandement inspiré et que mes écrits procèdent de toutes ces sources littéraires ; cependant je perçois que l'éducation que tu m'as donnée est celle d'un autre temps.

....

- Il fait beau, je suis heureux, les plus mauvais moments sont passés, je suis dans une relative forme et grâce à la générosité des personnes que je sollicite ma situation d'indigent s'améliore. Le curé de la paroisse m'a reçu, il était vingt heures ; stupéfié par mon histoire singulière il a pourtant accueilli sans appréhension le vagabond que je suis devenu ; il est vieux, compatissant, d'une grande indulgence, je dis ça parce qu'il ne m'a pas demandé de relever le capuchon de mon blouson pourtant posé bas sur mon visage. J'ai mangé avec lui sa soupe et aussi son fromage avec du pain, vous ne pouvez pas savoir comme c'est bon le pain frais quand on redécouvre son goût ! Il m'a raconté des histoires, de belles histoires. Il m'a parlé de Dieu : seul maître de la vie. Il prend un ton impérieux pour me dire : cultive ton existence par une conduite raisonnablement réglée pour ne point la gaspiller ! Je n'ai retenu que l'essentiel de son sermon : il faut s'aimer les uns les autres. C'est beau ce qu'il dit, mais vu mes problèmes je m'en moque un peu. C'est même le

contraire que j'ai envie de faire ; je lui ai dit ce que je pensais, il me comprenait mais il a ajouté : tu ne trouveras pas la paix en cultivant le ressentiment de l'affront que t'a fait la nature. Il doit avoir raison le vieux curé, mais ma tristesse obscurcit mes idées. Il m'a donné la moitié de son argent, c'est ce qu'il m'a dit et ça je l'ai cru ; j'ai dormi sur un lit pliant, le matin du deuxième jour j'ai déjeuné avec lui puis je suis parti ; il semblait soulagé que je m'en aille, ça je le comprends, mais je lui ai quand même dit un grand merci. Si tu es dans la panade reviens, j'ai pensé qu'il était sincère en me disant ces mots à la place d'un au-revoir ; cela m'est allé droit au cœur !

....

- Les curés sont en général accueillants, rares sont ceux qui m'ont fermé la porte de leur église ; j'ai utilisé leurs toilettes, me suis lavé dans leurs lavabos et j'ai dormi le plus souvent quand il pleuvait sur une chaise près de l'autel ; c'est pas mal du tout d'écouter l'organiste répéter les morceaux qu'il jouera lors de l'office du dimanche. Je mendie devant l'église et quand j'ai froid je me réfugie à l'intérieur. Je discute fréquemment avec les curés, ils veulent tout savoir sur vous, ils vous questionnent sans cesse, cela permet des controverses, mais pas de celles d'où jaillit la lumière. Moi je leur dis qu'à notre siècle le croyant est borné et que les découvertes de la science ont définitivement relégué les religions aux oubliettes et que seuls les peuples arriérés sont dignes ou pas d'excuses. Franchement : n'est-il pas absurde de croire à l'immortalité de l'âme et à un être suprême créateur et conservateur de l'univers ? Et puis on n'a pas besoin de croire à un Au-delà puisque Paradis et Enfer existent déjà sur Terre « mais à l'inverse de ce que l'on imagine : pour les humbles c'est l'Enfer, pour les cupides c'est le Paradis ! » Néanmoins la rhétorique catholique qui s'est glorifiée au cours des siècles est inébranlable. Je suis bien obligé de me plier aux dogmes implacables de la religion, mes détracteurs m'ayant affirmé que l'homme s'est toujours servi d'elle pour asseoir en toutes occasions son pouvoir temporel. Malgré tout, la charité, la clémence, l'espérance, l'amour de son prochain, l'assistance aux malheureux, sont des vertus que seule notre religion a prêchées. Moi je leur réponds que je suis baptisé mais que j'ai perdu la Foi sans m'en rendre compte, comme le ferait un promeneur distrait qui après s'en être servi, aurait perdu son mouchoir en le mettant négligemment dans la poche et que de toutes les façons ce qui est plus grave encore, c'est que j'ai dupé par mon visage ingrat les belles espérances de ma

famille dès ma naissance. Je quitte ces échanges l'esprit assombri par des idées bizarres et par des doutes qui viennent ébranler mes certitudes.

....

- Je loge depuis deux jours chez le vieux curé compatissant, je l'ai retrouvé avec joie ; en écrivant sur mon carnet ces mots primesautiers je ne persifle pas car je l'aime bien, le vieux curé. Il m'a accueilli à nouveau avec affabilité. Ce qui m'a étonné c'est qu'il a négligé ses recueils mystiques lors de nos soirées de veille et leur a substitué son envie d'évangéliser le mécréant que je suis. Je lui ai raconté toute ma vie depuis mon départ de son presbytère le 20 octobre 2013. Sans omettre aucun détail.

- Toi alors, tu es un sacré vaurien, je vais en avoir du travail pour te remettre dans le droit chemin !

Il ne paraissait pas mécontent d'entendre le récit de mes actions singulières, il souriait, accompagnait mes paroles de mouvements irrépessibles comme s'il les vivait lui-même, cela avait l'air de lui plaire. Il devenait par la pensée mon complice ; sa destinée de divine sagesse semblait mériter qu'il puisse de temps en temps s'évader dans des délassements oniriques interdits par son existence toujours contrainte aux obligations vertueuses. On échangeait nos idées comme deux vieux copains !

- Mon père, j'ai du mal à vous nommer ainsi !

- Monsieur le curé c' est trop long, appelle-moi simplement Guy ! Toujours seul tu dois être habitué au silence et à la solitude, ces amis intimes et sincères qui t'avertissent de ce qui se passe en Toi. Ta conscience doit sans cesse te poser la question à laquelle tu dois répondre franchement : trouves-tu tes actes sensés ? Tu devrais réagir et ne plus te soumettre à tes impulsions soudaines. Tu n'as pas de portable et lorsque tu vivais chez tes parents tu m'as dit qu'ils t'interdisaient de passer ton temps comme les jeunes de ton âge devant l'écran d'un ordinateur ; ces jeunes n'ont pas l'impression par cette pratique usuelle d'enfermer leur esprit et de vendre bon marché aux enchères leur capacité de raisonner, mais pourtant c'est ce qu'ils font ! Éloigné de cette pratique tu as su préserver ta faculté de réfléchir sereinement sur ta condition, hélas cela ne t'a pas permis d'éviter de commettre des actes répréhensibles. Tu es loin d'être sot, bien que sous la contrainte d'un légitime complexe, vu la disgrâce de ton visage, tu aurais pu et dû chercher à

dissimuler par de nombreux artifices les défauts physiques que la nature t'a infligés ; cela était possible et avec l'aide du temps tu aurais pu en trouver les moyens. Il faut que tu arrêtes de te complaire dans cette idée obsessionnelle de te prendre pour une des victimes innocentes du monde. Les trois quarts de l'humanité vivent des détresses pitoyables bien plus grandes que les tiennes, retourne chez tes parents, offre-leur ta présence, ils t'attendent impatiemment, donne-leur cette joie, ils méritent de la partager avec Toi !

- Pour Moi, la désespérance habite continuellement mes silences et je m'isole de plus en plus dans la vacuité d'un monde étrange créé par mes continuels délires. J'ai sacrifié deux de mes doigts sous l'emprise d'une frénésie irrépressible et violente mais le pénitent que je suis n'a aucun remords ni envie d'expié sa conduite. Guy : que vais-je devenir ? Je n'ai plus qu'un seul désir : soumettre ma vie au prochain hasard fatal qui se présentera ! Tu ne peux m'aider, si ce n'est par l'offrande de quelques jours de prières consacrées au repos de mon âme, mais je doute qu'elles puissent modifier le cours ordinaire de ma destinée terrestre. À mon âge je n'ai pas la capacité de déstructurer les dogmes spirituels et de contredire tes croyances ! Je ne crois, ni en Dieu ni aux belles leçons des moralistes et encore moins aux enseignements des philosophes. Ma mère disait d'eux : ils empruntent les chemins de la tempérance pour nous efforcer à trouver le chemin de la sagesse, mais le plus souvent ils ne font que nous diriger vers un scepticisme dévastateur ! Pour justifier ses dires, elle me récitait à voix haute ces vers de la fable de La Fontaine : Un animal dans la lune :

Pendant qu'un philosophe assure

Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,

Un autre philosophe jure

Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

- Guy : tu ne peux rien contre mes désenchantements et je n'ai pas l'envie de mimer tel un clown chez mes parents, l'attitude d'un être heureux. Que vais-je devenir ?

- Tes propos irrationnels et excessifs m'inquiètent, Je vais prier pour Toi, je vais intercéder en ta faveur la clémence ...d'autre part je ne peux te garder avec moi, ta présence susciterait dans mon entourage trop de questions embarrassantes. Je t'envoie comme homme de peine dans la Drome, chez les moines de l'abbaye de Notre Dame d'Aiguebelle, j'y ai de vieux amis connus au séminaire; recommandé

par moi ils t'accepteront. Mais pour t'acquitter de cet accueil tu devras payer de ta personne ! Attends-toi quand même quand tu seras à Aiguebelle à mener une frugale vie monastique, tu t'accommoderas aussi des rites ; c'est comme l'homéopathie, si cela ne te fera aucun bien, cela ne te fera non plus aucun mal !

- Guy, marché conclu, pour les rites je ferai semblant, pour les chants peut-être quoique j'aime bien leurs apaisantes harmonies, pour les travaux domestiques entièrement d'accord. Guy, je ne savais pas que tu avais des connaissances thérapeutiques !

Il est impayable Guy ! Avant d'aller nous coucher on a bien ri en buvant, lui une tisane, moi un café en poudre. En guise de « Bonne nuit » Guy m'a dit en posant la main sur mon front :

- N'oublie pas de prier, va dans la paix de Dieu !

- Guy : je ne trouve la paix que lorsque je parcours les chemins sombres, que lorsque j'entends le clapotis des ruisseaux et le gazouillis des oiseaux : cela me suffit !

Je m'en veux d'avoir répondu de cette façon ; demain après le déjeuner je demanderai à Guy de me confesser non pas pour obtenir l'absolution de mes péchés, de cela je me moque un peu, mais pour lui dire que j'ai un profond regret d'avoir prononcé de telles paroles car elles ne traduisent pas l'affection que j'ai pour lui et que seul mon caractère tortueux m'a fait prononcer ces mots. Il sera peut être content Guy de m'entendre dire cela en guise de pardon !

Abbaye d'AIGUEBELLE.

Département de la DRÔME

Mai 2015

- J'ai appris un nouveau mot : Factotum, cela veut dire que l'on fait faire au malhabile que je suis les tâches les plus simples. J'apprends vite et je m'adapte avec contentement aux travaux usuels : je jardine, je maçonne, je nettoie, je ne plains pas ma peine, ce qui fait que je mange davantage que mes copains de table « bien que les repas ce ne soit pas folichon. » Je leur raconte mes histoires et quand ils sont lassés de m'entendre ils me rappellent que la règle établie par saint Bernard leur

demande de parler peu et de ne manifester la pensée qu'avec discernement et mesure. Cela me cloue le bec pour la fin du repas. Je n'assiste pas souvent à la messe pourtant c'est vrai que c'est beau les chants grégoriens. Les moines chantent leurs cantiques avec humilité ; en les écoutant sous l'emprise d'une lénifiante torpeur je me laisse aller sans retenue et assis sur ma chaise je m'endors. Il a bien fait Guy de m'envoyer dans ce monastère. Vu les services que je rends et sous l'influence d'un principe de bonté, je pense que le Prieur du monastère va prendre soin de ma personne et va m'inviter à rester avec eux. Les habitants des lieux ont vite perdu envers moi l'attitude méfiante des premiers jours : ils me regardent avec l'indulgence que l'on voue aux simples d'esprit ; il faut dire que dans ce milieu on n'a pas droit au mensonge et que Guy a dû leur dire avec modération toutes mes fautes et avec zèle mes aptitudes. La barbe a pris la place d'un duvet naissant, je la laisse pousser cela me donne l'allure d'un pécheur pénitent ; je trouve que cela me va bien : cette abondance de poils attire le regard au détriment des défauts de mon visage. Cela fait un mois et demi que je vis dans un confort sommaire mais convenable ; ma chambre de deux mètres sur trois « je devrais dire ma cellule » est meublée d'un lit, d'une petite table, d'une chaise, d'une armoire et d'un lavabo ; étant plus habitué à vivre à la belle étoile que dans les hôtels quatre étoiles, je ne me plains pas ; seul dans ma chambre on me croit en prière alors que je rêve, que je lis les livres empruntés à la bibliothèque du monastère et que, fatigué par mes occupations journalières, je me couche et m'endors comme un bienheureux. Une croix de bois fixée au mur orbe de ma chambre ne me laisse pas indifférent ; elle m'invite à guider mes pensées.

....

- Dans la lettre envoyée à Guy, je lui ai dit que j'avais enfin trouvé, sinon le bonheur du moins la quiétude et que mes envies déraisonnables avaient laissé place à des pensées positives. Je lui ai dit aussi que je me souvenais des enseignements et des lectures instructives imposées par ma mère. Elle me lisait Lacordaire « tout en sachant qu'à mon jeune âge on ne peut s'attarder à entendre ce genre de discours » et m'obligeait à apprendre par cœur afin de toujours m'en inspirer ce passage de son livre : « La lecture des chefs-d'œuvre littéraires ne forme pas seulement le goût ; elle maintient l'âme à des hauteurs sérieuses, et l'empêche de croupir dans la vulgarité des occupations matérielles et bourgeoises .» Tu vois Guy, maintenant tu peux comprendre que dès mon jeune âge des méditations étranges ont peuplé mes silences. Je ne sais comment te remercier des décisions que tu m'as suggérées sinon

par cet engagement que je prends envers Toi : je te promets de cesser mes errances, de vivre dans ce lieu solitaire et sacré jusqu'à la fin de ma vie, de faire mon possible pour rendre agréables les relations avec mes semblables et de travailler le mieux que je peux pour payer de cette façon l'hospitalité dont je bénéficie dans cette abbaye.

....

- Lorsque je me suis présenté grimé en clown chez le vieux curé de L'Argentière, les bras lui en sont tombés ; quand je lui ai raconté ma nouvelle vie, oubliant la retenue imposée par son ministère, il m'a dit :

- Ça par exemple ! J'en ai vu des vertes et des pas mûres, mais là tu m'en bouches un coin ! Rentre, viens me raconter en détail ce que tu as fait jusqu'à présent, je suis impatient de tout savoir. Tu vas rester quelques jours chez moi. Tu pourras faire ton numéro devant le parvis de l'église à condition que tu veuilles partager avec l'église le produit de ta quête.

Il est facétieux Guy, il me taquine, car je sais bien que de mon argent il n'en voudra pas.

- J'irai après ton départ raconter aux moines d'Aiguebelle que le sacripant que tu es m'a rendu une visite à laquelle je ne m'attendais pas ! Ils vont être contents d'avoir de tes nouvelles.

Ça m'a fait plaisir cet accueil, je savais que le vieux curé était un homme bon. Un soir alors que nous nous préparions à rejoindre nos chambres respectives et que nous discussions autour d'une tasse, (infusion pour Guy et Ricorée pour moi) Guy s'est rendu compte que je tenais un livre à la main.

- Où as-tu trouvé ce livre ? Me demanda-t-il :

- Dans une salle du presbytère, où sont entreposés les dons apportés par les paroissiens pour alimenter la prochaine braderie du Secours Catho !

- C'est quoi le titre ?

- Le Lit Défait de Sagan !

- Fichtre ! Pourquoi tu as choisi ce livre ?

- Pour la couverture elle m'a plu ; une toile unie bleue sombre.

- *Auparavant, quels autres livres as-tu lus ?*

- *Chez mes parents il y a pas mal de temps, « Dominique » de Fromentin et lorsque je vivais chez Cécile alors que je m'étais rendu à Marvejols pour m'offrir des baskets, je suis passé chez le libraire et j'ai acheté : « La Vérité sur L'affaire Harry Quebert » de Joël Dicker et « Au Revoir Là-haut » de Pierre Lemaitre : ces deux livres, j'ai beaucoup aimé !*

- *J'ai lu ces livres, entre l'amour platonique de Dominique et l'amour débridé d'Édouard je n'ai pas su pour lequel de ces deux exaltés j'avais le plus de compassion. En ce qui te concerne il me vient à l'esprit une phrase de Françoise SAGAN « Les battements de ton cœur couvriront toujours les fanfares des vanités humaines ».*

Je répondis sentencieusement :

- *Monsieur le curé, vos références me semblent plus païennes que chrétiennes !*

- *Tu vas voir, je vais t'en montrer une autre de mes références !*

On joua une sorte de pantomime qui imitait une querelle amicale ; pour un long moment Guy était retombé en enfance ; c'est fou le bonheur que j'ai ressenti ! Quand nous nous sommes séparés il m'a dit en guise de bonne nuit :

- *Dors bien, mais n'oublie pas de faire une prière, va dans la paix de Dieu !*

Guy ne lâche pas prise : il ne désespère pas de convertir l'incrédule que je suis ; comme c'est mon ami j'ai voulu lui faire plaisir en lui disant :

- *Bonne nuit Guy, je vais essayer !*

Dans un village de l'ARDÈCHE

Septembre 2016

- *Quand je l'ai vue apparaître j'ai interrompu mes pitreries ; j'ai cru qu'un ange s'avavançait vers moi. Elle était vêtue d'une longue robe de lin qui, soulevée à peine par sa jeune poitrine, tombait droit sur ses pieds. Elle ne marchait pas, elle se déplaçait sur un nuage et le regard figé de son visage séraphique entouré de*

longues tresses semblait mélancolique. La tristesse m'a envahi ; que faisait-elle dans la rue, offerte à toutes les bassesses. Quand je lui ai tendu mon chapeau pour la quête, elle m'a dit :

- Je n'ai pas d'argent !

Spontanément l'idée m'a pris de me joindre à elle pour la protéger. Puis, deux hommes l'ont rejointe : l'un tout jeune à l'air bonasse m'a souri gentiment et m'a dit : Moi, c'est Alain ! L'autre plus âgé, le visage empreint de perversité, m'a tout de suite fait horreur. J'ai caché mes sentiments et je leur ai demandé si je pouvais les suivre dans leurs errances ; le plus âgé m'a regardé avec l'application d'un maquignon qui envisage la possibilité de faire une bonne affaire.

Notre spectacle bien que sommaire attire les badauds ; Claire passe parmi eux et tend un chapeau qui se remplit grâce à la générosité des spectateurs. Serge, le plus âgé, compte avec satisfaction la monnaie, il s'octroie ce droit sans demander notre accord ; cela me déplaît, mais je n'ose rien dire. Il est certainement plus fort que moi ! Je le crois capable d'un mauvais coup, d'ailleurs il frappe le chien qui l'accompagne, pour un rien ; le mien se tient à mes côtés, il semble comprendre que Serge est un vaurien.

- Pendant que je fais le clown Alain et Serge dessinent minutieusement avec des craies de différentes couleurs des paysages sur les trottoirs, je dois dire qu'ils ont un certain talent. Les passants admiratifs s'arrêtent pour les regarder. Moi peu inspiré, je fais le clown triste, je suis en réalité celui que je parodie. Je ne fais plus rire les passants, je pense à Claire et à ce que doit être sa vie.

- Claire vit sans doute sous la contrainte d'une menace et ne peut rompre le lien charnel qui l'attache à son bourreau. Moi, je suis sous l'emprise d'un amour naissant, ma crédulité l'emporte sur mes sages réflexions, je pense que la réplique insolente de Claire dissimule un secret qu'elle ne peut trahir et qu'elle est totalement soumise à Serge. À mes yeux Claire devient une victime offerte à un monstre et je suis fermement décidé à tout entreprendre pour la libérer : je vais m'employer à la convaincre de fuir cette vie misérable en ma compagnie.

- Je me garde bien de la plus petite inconvenance pouvant blesser à nouveau ce cœur que je crois encore pur. Je vis des moments difficiles, je suis lucide, je sais que mon visage ne m'avantage pas ! Je n'arrive pourtant toujours pas à imaginer que cet ange puisse prendre du plaisir avec ce démon !

- *Que puis-je espérer des temps à venir, dois-je vivre paisiblement dans la maison de mes parents jusqu'à ma mort en la seule compagnie de ma mère, de mon père, d'Albertine, de mon petit chien et de mes livres ? Dois-je rejoindre Cécile et son gros chien noir, ou bien, ce qui me semble le plus probable, rejoindre l'abbaye dans le seul but de mener une existence équilibrée en renonçant à l'analyse de la complexité de mon être ? Dois-je fuir et me mettre à l'abri des émotions sentimentales suscitées par la présence de Claire ? Non ! Je dois vaincre ma peur, me jeter pour une fois sans trop réfléchir dans l'action, sans penser à ses conséquences afin de libérer mes craintes par un acte courageux. Une question cependant me taraude le cœur, Claire éprouverait-elle du chagrin s'il arrivait à Serge un quelconque malheur ? Je dois lire ma destinée dans le regard de Claire, je suis persuadé que les yeux ne trahissent jamais les belles pensées qui viennent du cœur. Encore faut-il que Claire daigne jeter un regard sur ma pauvre personne ! Je suis triste, j'aurais bien aimé mener une existence normale en me mariant avec Claire, mais à la suite de cette union, est-il judicieux de procréer de curieux phénomènes ?*

- *Je suis déterminé finalement à entreprendre un acte réfléchi et irrémédiable ; je veux donner un sens profond à mon existence, en souhaitant que mon passage sur Terre serve une juste cause. J'ai quelques doutes, mais ma résolution de contraindre Serge à quitter notre groupe aura-t-elle effectivement les conséquences souhaitées par Claire et par Alain ! Il faut dire que ce sont mes sommeils troublés sans cesse par les élancements de mon cœur qui m'ont inspiré cette dangereuse suggestion. Cet amour exalté non partagé me cause bien des désordres : Claire ne m'aime pas, j'en suis convaincu, mais je ne peux me résoudre à la traiter injustement pour l'avilir à mes yeux. Je ne sais pas grand-chose d'elle ; ce que je sais, c'est qu'elle est indifférente au malheureux prêt à se sacrifier par amour, sans qu'elle ne fasse même l'effort de lui adresser un sourire pour lui témoigner un peu d'affection.*

Abbaye d'AIGUEBELLE - Octobre 2016

Il est dix-sept heures, c'est l'heure douce propice au doute et aux pensées secrètes ; le prier du monastère s'est assis sur le banc près de l'entrée de l'église, son regard se perd dans la contemplation de la colline proche, un souffle d'air agite les feuillages des arbres jaunis par les premiers frimas d'automne ; une lumière crépusculaire annonce le déclin du jour, la nature va enfin se reposer des

exubérances des mois de printemps et d'été. Sous l'emprise de la sérénité de son âme le prier se souvient de ses longues années passées en Afrique, de sa jeunesse passionnée entièrement vouée à son sacerdoce, de ses moments de communion avec les paroissiens fidèles de ces pays lointains où son cœur guidé par une foi inébranlable l'avait poussé plus encore vers l'amour de son prochain. Il se refuse à penser à l'utilité de sa vie, mais ne peut rejeter l'idée qui le hante : son passage sur Terre va-t-il laisser une trace indélébile ? Il n'a pas de descendance ; rien ne subsistera sans doute à son existence actuelle discrètement dévolue à la prière. Il regarde vers la route en droite ligne qui par-delà l'abbaye mène aux tumultes de la multitude humaine ; il distingue une silhouette qui marche vers l'abbaye, il n'en croit pas ses yeux : il pense reconnaître Corentin, puis lorsque la silhouette est plus proche, la distinguant mieux, il est sûr que c'est bien lui ; alors il tend les bras pour accueillir celui qui désormais donnera un nouveau sens à sa vie.

L'HONNEUR SAUVEGARDÉ

HISTOIRE D'UN CHEVEU

9 décembre 1941, à dix heures je quitterai ma cellule, l'escorte allemande nous dirigera, moi et quatre autres personnes, vers la cour étroite et sombre de la prison pour être fusillés.

Les allemands usent de représailles envers la population du bourg car les F.T.P ont tué ou assassiné un des leurs.

Nous avons demandé et obtenu la présence d'un prêtre. Cela rassurera la foi chancelante des croyants ; pour les autres la présence de l'ecclésiastique apaisera leurs doutes religieux, ou ébranlera leurs certitudes.

Moi, bien que cela me tourmente, mon exécution effacera définitivement le déshonneur profond qui avilit ma conscience.

J'ai trente ans, je suis le coiffeur du village, mon affaire est bonne, ma clientèle fidèle, je suis un patriote sûr, il a fallu que je rencontre dès le début de la guerre un Poilu, vétéran de la guerre de 14 pour que ma vie bascule.

Voici l'histoire qu'il m'a racontée : après neuf mois de tranchée, neuf mois d'une vie misérable, un de mes collègues a eu une idée confuse mais qui s'est avérée habile. Il s'est, à l'aide d'un rasoir, fait une fine coupure sur le genou, il a placé sur l'incision un de ses cheveux et a collé dessus un morceau de sparadrap. Quinze jours après son genou infecté avait la forme d'un melon. On l'a réformé, mais il a été traduit devant le conseil de guerre ; (les médecins militaires au courant de la supercherie n'étaient pas dupes). Il a évité le peloton d'exécution de justesse au nom de sa faiblesse d'esprit.

Moi, presque trente ans après, le grand gaillard que je suis s'est laissé entraîner par une folle idée, le coup du cheveu je l'ai fait à ma main et ça a réussi mieux que je ne pouvais l'espérer, à cause de l'imputation indispensable de deux doigts infectés de ma main gauche j'ai évité, par ce moyen détourné dont je ne suis pas fier, l'incorporation.

Chaque fois que je regardais ma main, ma dignité outragée me mortifiait. Le mois de décembre 1941 je me suis porté volontaire pour prendre la place d'un innocent et ainsi être exécuté.

Mon nom ainsi que ceux de mes concitoyens assassinés sera gravé sur une plaque de marbre et cela me va bien, car le pusillanime que j'étais se sera transformé en héros.

HISTOIRES ANECDOTIQUES DE LA CAMPAGNE

Ces anecdotes datent de la fin des années quarante, au temps où la campagne s'emplissait de rumeurs qui lui étaient propres ; les animaux en ces temps-là aidaient aux travaux de la terre ; ils allaient bientôt être remplacés par des engins à moteur qui assujettiraient l'homme à leur cadence et qui lui imposeraient l'inexorable nécessité de la productivité agricole. L'air bruissait des agitations devenues familières ; on pouvait encore entendre les cris impérieux des paysans qui guidaient leurs bêtes, à l'aurore les appels furieux des coqs qui répondaient à l'écho de leurs semblables et le souffle paisible de la terre qui se chargeait, dans ses mouvements à travers les frondaisons, de senteurs suaves. La plupart des enfants des villes, passaient leurs vacances chez leurs grands-parents

et s'imprégnaient des sages influences d'une vie qui n'était encore qu'aux prémices de son achèvement.

Cela faisait maintenant une dizaine de jours que François était arrivé chez Cécile sa grand-mère ; il ne s'en plaignait pas bien au contraire ; cette vie agreste sereine lui convenait mieux que l'agitation de la ville. Tous les ans il venait passer ses vacances d'été à Entrecasteaux ; ce petit village du moyen Var s'enorgueillissait d'un château qui avait eu pour seigneur Antoine De Bruni, le chevalier navigateur, mort en recherchant La Pérouse. Ce château dressé ainsi qu'une haute falaise avait à ses pieds un jardin inspiré des dessins de Le Nôtre. Ce jardin était si minuscule, que Le Roi soleil, l'eût parcouru en quatre enjambées.

Le petit garçon était ignorant des mœurs de la campagne, des manières de vivre singulières auxquelles il n'était point habitué ; il s'étonnait parfois des comportements rigoureux de sa grand-mère qui lui semblaient, bien qu'il tâchât de s'en instruire, impitoyables. Lorsque les vacances seraient terminées il regagnerait son domicile toulonnais avec en mémoire quelques événements curieux, qu'il lui tardait de raconter à ses parents et dont il disait qu'il ne pourrait en effacer les souvenirs.

LE CHARRETON

De temps en temps, les regards satisfaits se portaient sur le charreton placé en évidence au milieu de la terrasse pour qu'on le vît mieux. Le train l'avait livré le matin même vers les neuf heures. Il servirait à transporter à l'unique épicerie du village la modeste production de la campagne qui permettait à la grand-mère de François de subsister péniblement. À l'appel d'un bref coup de sifflet de la petite locomotive, l'aïeule était descendue par le chemin pierreux jusqu'à la voie ferrée parallèle à la route, François joyeux courant devant elle, vers le petit train arrêté en rase campagne.

La ligne, au nom altier de « Chemins de Fer du Sud-est de la France » partait de Meyrargues dans le département voisin des Bouches du Rhône pour terminer son périple à Draguignan, alors préfecture du Var. Il desservait vingt et une communes et souvent le personnel ferroviaire compréhensif acceptait un arrêt de quelques minutes pour satisfaire la clientèle en livrant à la demande les commandes trop volumineuses. Avec l'aide du conducteur, François avait déchargé du wagon de marchandises le charreton, avec sur le visage, l'expression de contentement de ceux qui font une opération importante.

Le machiniste en remontant sur sa locomotive, interpella François :

- Au revoir petit, et n'oublie pas de bien attacher ta chèvre !

C'était justifié : l'incident fâcheux datait de quelques jours ; deux rangées d'acacias plantées par la compagnie des chemins de fer de part et d'autre de la voie pour stabiliser le ballast, offraient à la chèvre leurs branches basses qu'elle appréciait particulièrement. François la sortait de l'étable à l'aurore, il l'attachait ensuite à un arbre à l'aide d'une corde, en limitant sa longueur afin qu'elle ne puisse pas s'approcher des rails. Il ne s'expliquait pas la fuite de sa chèvre, sinon par le désir et l'acharnement de vouloir aller chercher plus loin une nourriture plus abondante. Elle s'était donc trouvée un jour, en face du train, au milieu de la voie, bien campée sur ses quatre pattes, comme pour le narguer. L'air niais, têtue, ses gros yeux de verre transparent plantés sur le monstre de métal, elle n'avait pas échappé à l'encerclement du conducteur aidé de quelques voyageurs, qui, l'attrapant par les oreilles, l'avaient reconduite, soumise, à son entrave pour la retenir prisonnière. Tirés de leur somnolence par cette inopinée et amusante péripétie, les voyageurs riaient. Seul, le conducteur perplexe souriait, partagé entre le comique de l'événement et son inquiétude, en s'imaginant les conséquences plus graves qui auraient pu engager sa responsabilité s'il avait par malheur écrasé la biquette !

Le petit train parti, François regarda sa grand-mère, il lui dit, en prenant l'air grave d'une personne fière d'avoir réussi son Certificat d'études : surtout de cette histoire, n'en parlons jamais à personne, on ne sait pas à quelle méchante moquerie on pourrait s'exposer !

LA BARBUDE

Lorsque François accompagné de Cécile, sortait de l'église le dimanche, il voyait celle qu'on appelait la Barbude. Après avoir fait de pauvres emplettes, la Barbude rentrait chez elle ; elle habitait seule un petit cabanon humide loin du village au bord la route qui mène à Salernes près d'un méandre de la Bresque. Dans le village on ne savait presque rien d'elle ; elle devait son surnom aux poils de sa lèvre supérieure et de son menton qu'elle ne prenait pas le soin d'épiler. En véritable virago, cette femme à la cinquantaine ardente inspirait la crainte ; même les hommes sur son passage retenaient leurs moqueries. Elle ne fréquentait que le polonais, un traînard de la guerre de quarante, qui n'avait pas rejoint son pays natal à la fin des hostilités ; il avait acheté un minuscule logis de garde-barrière désaffecté au bord de la voie ferrée et l'avait transformé en une jolie maison ; les murs couleur bouton d'or se paraient de deux petites fenêtres et d'une porte d'entrée vert amande entourée d'un bandeau rechampi à la chaux.

Les habitants du village le considéraient comme un homme ayant du goût, pourtant il passait pour un barbare parce qu'un jour se confiant au boulanger qui s'était empressé de propager la rumeur, il avait dit qu'il cuisait dans l'eau pour le manger, le lapin avec des légumes ; de plus son accent prononcé, soi-disant des personnes originaires des pays de l'est, avait suffi à le faire surnommer le Polonais.

L'après-midi au village, les femmes assises sur leurs chaises devant leurs maisons, racontaient avec des accents de vertu outragée, que la Barbude quittait la nuit son galetas pour rejoindre cet homme qui s'était posé dans ce lieu au hasard des errances de sa vie et le mystère qui les entourait alimentait de croyances folles, l'esprit de tous.

François se souvenait que sa grand-mère lui racontait qu'il n'avait rien à craindre de cette femme aux pouvoirs particuliers. On la disait sorcière et quand François la nuit, réveillé par des chuintements, venait peureux s'enquérir auprès de Cécile sur l'origine de ces bruits insolites, l'aïeule, en donnant aux événements incompris des significations imaginaires, n'affabulait pas en lui disant :

- Sois tranquille, la chouette effrayée va sous peu s'arrêter de crier, car la Barbude va probablement chasser le Magaou, cette forme étrange qui rôde dans les bois et qui fait peur !

- Dis mémé : si on le rencontre tout seul le Magaou, qu'est-ce qu'on fait ?

- Tu ne t'en vas pas, tu le regardes bien en face et tu fais le signe de la croix du petit Jésus ; ça lui fait grande peur et il fuit en hurlant !

Alors François, à demi rassuré, rejoignait sa chambre à l'étage. En prenant l'escalier en bois qui lui parlait en grinçant sous ses pas, il s'imaginait entendre et voir sur les murs et le plafond, réveillées par la lumière chancelante les ombres projetées des créatures invisibles dansant de fugaces farandoles. Après avoir éteint la lampe, dans la nuit revenue, il s'endormait (sur un matelas fait d'un grand sac rempli de feuillage de plante de maïs séché qui bruissait au moindre mouvement), avec pour seule compagnie, les êtres fantasmagoriques qui ne manqueraient pas de peupler ses songes agités.

L'ESPAGNOL

La grand-mère tenait l'espagnol par les pattes. Pour attraper le superbe animal, il avait fallu qu'elle ruse, dans une confusion de sauts et un vacarme assourdissant, pour l'isoler des autres volailles afin de le coincer dans un renforcement du poulailler.

Elle pensait avec regret qu'elle n'entendrait plus à l'aube le chant du seigneur de sa basse-cour qui savait se montrer bienveillant avec son entourage ; laissant les poules becqueter un morceau de choix trouvé lors de leurs promenades nourricières, hors du poulailler, dans les haies aux alentours de la maison. Elle nommait le grand coq l'espagnol, car elle trouvait que, lorsqu'il tournait autour des poules en sautillant et caquetant comme un fada, il ressemblait aux hommes d'un groupe folklorique ibérique qu'elle avait vu lors d'une de ses rares visites à la foire de Brignoles.

C'en était fini aussi des angoisses du coq qui, malgré sa vanité, sa grande taille et ses couleurs éclatantes, vivait dans la perpétuelle crainte de se faire battre comme plâtre chaque fois qu'ils se rencontraient, par un coq nain doté d'un caractère irascible, habitant comme lui le même gîte.

Elle l'avait saigné au cou, puis, après l'avoir plumé, l'avait tourné et retourné au-dessus d'une casserole où flambait de l'eau de vie afin de parfumer la chair et brûler les restes de duvet.

Tout en faisant ces gestes, elle disait à son petit-fils :

- Demain tes parents viendront te chercher ; vous rentrerez le soir-même à Toulon. Je vous préparerai un panier dans lequel je mettrai le coq, quelques légumes, des pots de confiture et des fromages de chèvre. N'oublie pas de mettre avant de partir dans un recoin de ta mémoire ce que je ne peux mettre dans le panier ; les chemins dans lesquels je te voyais courir ; la Bresque dans laquelle tu allais pêcher et dont tu revenais déçu, le plus souvent bredouille ; la colline derrière la maison, dans laquelle tu allais me ramasser des branches mortes, pour nourrir le feu qui cuisait les repas de la journée et enfin l'espace infini dans lequel je te voyais vivre libre. Souviens-toi aussi que je ne peux mettre dans le panier l'affection que je te porte et lorsque tu seras dans ta ville, si pour une raison ou une autre tu es triste, pense aux jours que nous avons passés ensemble et rappelle-toi que ma vie,

pourtant austère, s'embellit sans cesse de ton image et que cela suffit amplement à me rendre heureuse !

LE MARQUIS

On l'appelait : Le marquis. Bien que de petite taille, le corps élancé, le visage beau, plaisant, la moustache arrogante posée sur des lèvres vermeilles, une barbe en pointe superbe, donnaient à son allure la suffisance coutumière d'un âge révolu.

C'était un bon copain, nous nous retrouvions souvent lors des salons littéraires. Nous étions nombreux à l'appeler : le Marquis. Toujours bien habillé, sous le veston le gilet de coton brodé, le col de la chemise fermé par un nœud papillon, la mine altière, il me faisait penser au héros d'un roman d'Alexandre Dumas : Charles de Batz, comte d'Artagnan.

Percevant lors d'une de nos rencontres un de mes brefs regards jeté sur son ostentatoire nœud papillon, il m'avait confié :

- Si je soigne ma tenue, contrairement à certains auteurs, c'est par égard pour mes futurs lecteurs et

...

Le voyant hésitant, mais approuvant et donnant suite aux motifs de sa pensée, je pris la liberté de lui dire :

- On ne fait pas preuve d'arrogance en soignant notre tenue d'une façon adéquate, cela montre notre considération envers les personnes susceptibles de venir vers nous !

Suite à ces remarques désuètes, nous étions les seuls à porter : Lui le nœud papillon, Moi, depuis ce jour-la, la cravate ; ce qui le plaçait hiérarchiquement à un rang qu'il considérait supérieur à celui qu'il m'attribuait.

Son regard vif, perçant, traduisait mal un caractère primesautier et courtois.

Je ne sais si cela était dû à notre façon de nous habiller, toujours est-il que nous ressentions l'un pour l'autre une franche sympathie.

Notre faible succès dédicatoire, nous permettait de longues conversations animées. Nous n'étions jamais trop déçus par les ventes improductives de nos livres ; et quand, en prêtant l'oreille nous servions d'exutoire à des personnes en mal de communiquer, « qui longuement nous racontaient leur vie, sans pour autant nous acheter un de nos ouvrages ; » cela nous amusait et nous permettait de les gratifier d'une écoute charitable.

Lui qui « portait beau, » la dernière fois que nous nous sommes vus, il s'aidait de béquilles pour se déplacer. Attristé de le voir dans cet état, je ne pus que lui dire en guise de bonjour :

- Comment vas-tu ?

Sa réponse ne fut qu'un hochement de tête affligé.

Je suppose que sa santé chancelante ne s'améliora pas, car ce fut la dernière fois que nous nous vîmes. Nous échangeâmes ce jour-là des livres. Je possède toujours :

NAPOLÉON ET SA LÉGENDE

Il me l'offrit en me disant : tiens prends ce livre sur Napoléon, il est instructif et savant alors que la multitude des autres livres publiés par les historiens sur ce sujet ne sont souvent que le résultat d'études partiales. Je les excuse, je mets sur le compte de leur empathie pour l'empereur leurs écrits exaltés. Quand tu auras lu la thèse **d'AIMÉ MALVARDI : NAPOLÉON ET SA LÉGENDE**, tu connaîtras enfin la vérité sur ce personnage orgueilleux, vaniteux, qui n'hésitait pas à usurper la gloire triomphante de ses contemporains. Cette thèse, par son étude exhaustive, a reçu en 1966 le prix d'histoire de l'Académie Française. Après avoir lu ce livre l'empereur restera dans ta mémoire l'homme responsable de faits plus coupables que glorieux.

De la légende de la campagne de TOULON en 1793 en passant par la légende du Pont d'ARCOLE, (où le véritable héros fut le simple soldat André ESTIENNE né le 13 octobre 1777 à Cadenet département de Vaucluse), à l'affreuse destinée des soldats abandonnés sur le rocher de Cabrera ; tu liras la véritable histoire de cet homme placé à la tête des généraux vainqueurs de nombreuses batailles, qui n'a eu qu'à se vanter de les avoir conçues et conduites pour en recueillir toute la gloire.

J'ai toujours la possession de ce livre intéressant, je le mets à la disposition d'un éditeur passionné, en espérant que sa publication permettra aux futurs lecteurs de connaître finalement la vérité sur ces faits historiques.

EMMANUEL

Lettre d'un père magnanime

« Il faut comprendre Monsieur, quand Emmanuel vocifère à la maison, c'est pour expliquer à sa famille que la France est un pays prodigieux ; vous allez me dire qu'il n'a pas à se mettre dans cet état pour expliquer cette vérité, c'est ce que je lui dis, il me cite alors Corneille :

Mourir pour son pays n'est pas un triste sort

C'est s'immortaliser par une belle mort.

Il divague Monsieur, il se considère l'unique protecteur de sa famille.

Depuis qu'il a lu le livre de Jean-Philippe CÉNAT : Le roi stratège Louis quatorze et la direction de la guerre, Emmanuel considère qu'il doit défendre son entourage de toutes les agressions extérieures ; le droit du sang versé était l'un des fondements majeurs de la légitimité de la noblesse assise sur le monopole de la force militaire, et nul ne contestait ce droit. Ne soyez pas étonné, si un jour Emmanuel a une opportunité d'assumer une fonction importante, il l'assurera avec rigueur. Il cite Molière : « Apprenez qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature ;

que la vertu est le premier titre de noblesse ; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait. »

Vous savez Monsieur les paroles qu'il prononce ne passent pas toujours par le filtre de la tempérance ; Emmanuel est un colbertiste qui s'ignore, il n'aime pas les politiques qui écartent de leurs partis les personnages les plus perspicaces au profit des médiocres, plus malléables. Il est contre la régionalisation, contre la multiplicité des strates peuplées d'un grand nombre d'inaptes qui ont choisi comme métier bien rémunéré d'entreprendre une carrière de politicien. Emmanuel n'a pas la mentalité d'un sénateur, sa démarche n'est pas lente et prudente, habiter le palais de Catherine de Médicis est pour lui faire offense au peuple. Il constate comme nous tous que la cupidité et l'orgueil attirent les gouvernants quelles que soient leurs origines. Emmanuel admire le grand siècle, un Roi, mais quel Roi, il a une ferveur particulière pour Napoléon le troisième, ce despote réformateur qui allait jusqu'à envoyer en Angleterre des érudits en vue d'étudier et parachever les fondements d'une loi qui devait être promulguée pour générer en France le syndicalisme ; il eut comme adversaire, pour une fois mal inspiré, un Victor Hugo revanchard auquel l'empereur avait refusé la place dans un ministère. Vous vous rendez compte du nombre de constructions entreprises, du nombre de voies de communications aussi bien fluviales que terrestres achevées, de l'héritage artistique, littéraire, philosophique que ces siècles nous ont transmis, de la transformation de nos villes et de nos industries que des démocraties embarrassées par d'inutiles verbiages, d'impossibles résolutions, n'auraient pu effectuer. Emmanuel veut calquer sa vie personnelle à l'aune de sa place si modeste soit-elle, il ne comprend pas que les imbéciles veuillent se soustraire aux exigences inhérentes aux charges auxquelles ils doivent se soumettre, surtout si ces charges sont d'importance. Monsieur Emmanuel est parfois fautif, ses décisions sont toujours influencées par les grâces impétueuses de sa jeunesse. Si son entourage lui mène la vie dure c'est pour se venger, car Emmanuel préfère la jeunesse intrépide à la vieillesse bien portante qui est trop bête pour comprendre que plus personne ne fait confiance aux avides. Monsieur les Allemands disent : les jeunes courent plus vite, mais les vieux connaissent les raccourcis, Emmanuel en est toujours à ce que sa jeunesse imprudente lui impose, il court, il court....

Il me vient à l'esprit, Monsieur, cette phrase de LOUIS XI : « En politique il faut donner ce qu'on n'a pas, et promettre ce qu'on ne peut pas donner ! » Emmanuel ferait bien, si un jour il a quelque emploi important dans la conduite de nos vies,

de ne pas s'inspirer de cette phrase ; malgré ses certitudes, je pense qu'il sera obligé de se plier aux arrangements inégalitaires et excessifs de la classe bourgeoise de la société !

Croyez cher Monsieur à tous mes meilleurs sentiments. »

VINGT EUROS

Le docteur Landois, la quarantaine bien portée, raccompagna une malade déjà sur la voie de la guérison ; son auscultation salutaire avait fait son effet, il le devinait à la démarche plus légère de sa patiente. Il prit le temps de lire sur son portable, avant d'ouvrir la porte de la salle d'attente (comme tous les jours comble), le message laconique de sa femme.

- Suis à la gendarmerie !

Interrogation, mais pas outre mesure désolante ? Le docteur, consacré entièrement à son sacerdoce, reprit ses consultations et oublia le message.

Madame Landois Véronique frappa à la porte du bureau de l'adjudant et, empressée, entra sans attendre qu'on l'y invite, en disant : Paul, c'est pourquoi cette convocation ?

Elle avait parcouru le trajet de trois cents mètres qui séparait sa maison de la gendarmerie en cinq minutes, en se demandant ce qui pouvait bien justifier cette mise en demeure impromptue.

- Calme-Toi Véro, assieds-Toi, le message urgent que je t'ai envoyé signale qu'une plainte vient d'être déposée contre Toi ! Tu es responsable d'une infraction pénale, on t'a vu ramasser un billet de vingt euros sur le trottoir avant-hier, et tu n'as remis

ce billet ni à la poste, ni à la mairie, non plus à la gendarmerie. La personne qui a perdu cet argent a fait le tour du village sans résultat, et elle vient de déposer une plainte. On se connaît depuis longtemps, nos familles sont amies, je sais que tu as dû oublier de remettre cet argent dans un lieu public, aussi je veux bien nous laisser un peu de temps pour que nous puissions trouver une solution afin d'éviter les médisances qui seraient préjudiciables à ta famille et entacherait la renommée justifiée de ton mari !

- Donne-moi le nom de cette personne, je vais lui porter cet argent et la dédommager, Tu penses bien que j'ai tardé par négligence, mais que je comptais porter ce billet aujourd'hui à la mairie !

- Surtout pas, je connais la famille du plaignant, ils te feront chanter, Tu seras prise dans une situation périlleuse et tu ne seras pas à l'abri d'une calomnie insultante. Rentre chez Toi, dès que je le pourrai j'irai vous voir pour vous donner des nouvelles de cette enquête !

Véronique la tête vide, avant de retourner chez elle, s'arrêta à la superette pour faire quelques emplettes ; Louis, le patron, voyant sa mine dépitée lui demanda ce qu'il lui arrivait, espérant soulager sa peine elle lui raconta sa mésaventure. Louis lui donna un peu d'espoir en lui disant : j'ai peut-être la solution, je vais voir ce que je peux faire !

Le soir-même Louis alla trouver le propriétaire de l'unique et réputée auberge du village, sachant que celui-ci avait un carnet d'adresses de personnages influents ; il lui raconta l'histoire et plaida la cause de Véronique avec adresse et put obtenir le soutien du restaurateur.

Le lendemain soir Louis se présenta chez le docteur et lui annonça qu'un ami influent pouvait résoudre, moyennant quelque argent, cette fâcheuse affaire ; pour éviter une réputation calomnieuse, Véronique et son mari acceptèrent de dédommager le propriétaire de l'auberge.

L'affaire fut vite réglée, la gendarmerie couverte par un quidam bien placé au tribunal de Toulon, annula la plainte. Le plaignant reçut un dédommagement substantiel et n'en demanda pas plus.

Louis se présenta à nouveau chez l'aubergiste et lui remit une somme d'argent en lui disant : tiens, c'est de la part du docteur, il te remercie pour ton efficace intervention !

L'aubergiste laissa passer du temps, puis il invita le docteur Landois et sa femme. Le jour venu il leur offrit le menu le plus succulent qu'il puisse préparer. Après le repas, il leur porta une enveloppe en leur disant : cette enveloppe contient l'argent que je ne vous ai pas demandé ; vous êtes libre de le remettre à la personne qui vous l'a réclamé, je suis fâché que vous ayez pu croire que j'étais cupide ; mais en raison des circonstances je veux bien vous excuser, vous avez été, ainsi que moi-même , la dupe de gens intéressés !

Depuis ce jour, ils se refusèrent de converser sur la conduite indigne de Louis et ils vécurent, sous l'influence d'une sympathie partagée, une fidèle amitié.

LA LEÇON DE CHANT

À mon père, ce témoignage d'un de ses élèves.

LA CRISE DU CHANT CLASSIQUE EN FRANCE

Tous les passionnés d'Opéra se posent souvent avec tristesse cette question, à la sortie d'un morne spectacle, dans un théâtre de province presque désert, où les voix fatiguées des chanteurs défaillants, faiblissant au fil des actes, ne peuvent faire oublier les décors poussiéreux et la mise en scène désuète.

Pourtant, même en France, subsistent encore quelques lieux privilégiés de l'Art Lyrique : Orange, Aix-en Provence, parfois : Lyon, Rouen, Marseille, Paris (depuis Rolf Liebermann), qui font encore courir les foules de mélomanes. Certes, des mises en scène d'avant-garde peuvent contribuer à leur succès, mais presque toujours aussi des distributions étrangères : chanteurs Italiens, Allemands et anglais depuis quelques années. Rares sont les chanteurs Français capables de rivaliser avec eux, dignes de succéder à Ninon Valin ou à Georges Thill.

Quelle malédiction décime les belles voix Françaises ou abrège leur carrière ?

Pour expliquer la crise du chant en France, que de raisons n-a-t-on pas cherchées et trouvées !

- Chefs déchaînant leur orchestre et contraignant la voix, à un combat inégal dans lequel elle se brise vite.

-Manque de musicalité de la langue Française opposée à la facilité naturelle des gosiers Italiens façonnés par leur langue plus chantante. L'Anglais et l'Allemand sont-ils donc plus mélodieux que le Français ?

Ces deux motifs les plus souvent invoqués, n'expliquent pas de façon satisfaisante la crise du chant Français.

Les professeurs des conservatoires accueillent combien de chanteurs doués de très belles voix qui, au bout de quelques années de travail, ayant appris à chanter dans le ton, et en mesure, se lancent dans la carrière, mais sont incapables d'interpréter sans fatigue un ouvrage entier ; obligés de pousser leurs aigus avec une énergie qui les expose à la crise cardiaque ; des voix aux aigus stridents et serrés, aux graves détimbrés qui, après des débuts parfois prometteurs, grâce à leur jeunesse et à leur vaillance, font une carrière inégale et éphémère bien décevante.

Le titre d'un article de Clarendon dans le Figaro, traduit bien la situation catastrophique du chant en France. « Aux chevets des voix Françaises.» Quel docteur miracle viendra à temps pour sauver ces voix malades de ne pas savoir chanter !

René Landi, que j'ai eu la chance de connaître il y a quelques années m'a apporté sur l'Art du Chant des révélations dont j'aimerais faire profiter tous ceux qui s'intéressent à cet Art le plus sublime mais aussi le plus difficile qui soit.

Après des débuts prometteurs à Monte-Carlo et au Capitole de Toulouse, sa carrière fut interrompue par la guerre, puis par des obligations familiales ; mais, toujours passionné par le chant, Monsieur Landi consacra tous ses loisirs à approfondir l'Art du chant pour le plaisir.

Les résultats obtenus par des élèves affligés de graves défauts et, possédant des voix qui n'étaient pas exceptionnelles m'encouragèrent à tenter de travailler avec lui, d'autant plus qu'à soixante ans sa voix reste jeune et capable de surmonter les difficultés les plus redoutables des grands airs du répertoire.

J'ai eu l'honneur et la chance inestimable dit-il souvent, de découvrir la technique vocale avec l'un des grands maîtres du chant Italien de l'entre deux guerres, Pandolfini, qui fut le professeur de Ninon Valin, Solange Delmas, entre autres, à ce

propos je tiens à remercier Madame Anglade, qui m'a fait connaître la basse Billot et Pandolfini !

-Quels conseils pourriez-vous donner à ceux qui brûlent d'apprendre à chanter le répertoire classique, pour leur épargner des erreurs souvent fatales et toujours dangereuses dans la pratique du chant ?

- Il n'est pas question, bien sûr d'enseigner le chant par correspondance !

- La complexité du système vocal est si grande, ses rapports si subtils, qu'il est impossible d'en détailler le mécanisme !

- Les études acoustiques, anatomiques ou physiologiques entreprises par les laryngologues les plus qualifiés n'ont jamais abouti à l'élaboration d'une pédagogie valable !

- Seule l'oreille exercée et le contrôle continu d'un professeur digne de ce nom, peut permettre au chanteur d'acquiescer, au bout de plusieurs années de travail acharné et régulier, une technique vocale assez sûre pour le rassurer et réduire l'ampleur du trac qui ne disparaît peut-être jamais tout à fait !

- Cette technique est particulièrement difficile à transmettre et à comprendre dans la mesure où elle n'est pas basée uniquement sur des mécanismes extérieurs visibles et descriptibles, comme pour l'étude d'un instrument, mais fait appel à des sensations, des impressions difficiles à expliquer !

- L'art du professeur est de trouver pour chaque élève, l'explication qu'il est le plus apte à comprendre, celle-ci pouvant varier suivant le stade plus ou moins avancé ou se trouve l'élève !

- Au début celui-ci travaille souvent par simple imitation des sons émis par le professeur !

- Peu à peu il comprend comment il peut consciemment reproduire ces sons, seul, livré à lui-même sur une scène, et malgré le trac !

- Comment doit-on chanter ?

- Il faut chanter comme l'on parle, en amplifiant peu à peu ses possibilités et en étendant son registre. Très facile à dire, mais plus compliqué à faire, sans doute ! Pourtant cette règle devrait toujours rester présente à l'esprit du chanteur et guider toujours son travail. Pour l'appliquer il convient d'abord de faire travailler la

voix dans le médium qui correspond au registre habituel utilisé pour parler et où les mécanismes acquis par la parole jouent sans effort. Les vocalises permettent d'acquérir, à partir du médium, de nouvelles possibilités dans le grave et l'aigu simultanément.

- Quelles vocalises convient-il de faire ?

- Le professeur doit savoir à chaque instant varier les exercices en fonction de la voix, de la personnalité, de la condition physique et des progrès de l'élève (souvent très irréguliers au début d'une leçon à l'autre). Mais bien plus que le type de vocalise, c'est la façon de vocaliser qui importe avant tout. Au début, l'élève doit vocaliser à mi-voix, sans chercher la puissance qui viendra peu à peu en souplesse et sans effort ; il serait tout aussi périlleux de vouloir faire immédiatement des sons « piano » car généralement l'apprenti chanteur a tendance à retenir le son et à serrer la gorge. Savoir chanter « piano » est le sommet de l'Art vocal : cela exige un mécanisme assez souple pour réagir à la plus subtile pensée de l'interprète. Les sons piano doivent être pensés légers et non pas obtenus par une compression mécanique de sons forts (en retenant le souffle au niveau de l'émission comme le font beaucoup de chanteurs cependant célèbres), qui aboutit à des grimaces ou minauderies ridicules !

- Vous venez d'utiliser pour la première fois le mot souffle, contrairement à la majorité des professeurs de chant vous ne semblez guère vous préoccuper de respiration. Le dosage du souffle n'est-il pas le moyen normal de régler l'intensité vocale ?

- Chanter sur le souffle est l'erreur la plus dangereuse que puisse commettre un chanteur et que commettent la majorité des chanteurs Français. L'appareil vocal ne doit pas être mis en branle par la poussée d'une colonne d'air dont la pression devrait être de plus en plus violente dans l'aiguë, afin d'ouvrir les cavités et les résonateurs supérieurs. Cette façon de chanter transforme l'appareil vocal en une sorte de tube rigide produisant des sons lourds, sourds, incapables de nuances ni d'articulation claire. Une telle émission monotone accompagnée de « portamento » provoque une fatigue vocale et cardiaque et amène à chanter « bas » malgré les efforts de soufflerie de plus en plus nourris pour faire vibrer des muscles fatigués et des muqueuses congestionnées. Elle aboutit vite au chevrottement et au « canard ». Le son doit être créé par la pensée et non par le souffle. Plutôt que d'essayer d'augmenter ses capacités respiratoires le chanteur

doit se soucier de développer ses capacités respiratoires, le chanteur doit se soucier de développer ses facultés de concentration. L'idéal est d'obtenir de l'appareil vocal qu'il soit capable de réagir immédiatement à la plus légère impulsion de la pensée sans l'intermédiaire du souffle qui n'est qu'un élément et non pas le moteur produisant les sons. Son importance se trouve alors ramenée à sa juste valeur, la consommation d'air si réduite qu'une respiration naturelle suffit à alimenter l'émission des sons même les plus puissants. On peut ainsi venir également à bout sans effort des vocalises les plus longues et les plus acrobatiques. Bien entendu, un travail régulier assouplit au maximum tous les résonateurs pour qu'ils vibrent de plus en plus facilement et permettent d'obtenir le maximum d'effet avec le minimum d'effort afin d'assurer au chanteur une longue carrière.

- Si l'on fait le bilan de tout ce qui vient d'être énoncé on serait tenté de croire que le chant est l'art le plus simple et le plus facile qui soit, contrairement à l'opinion courante. Entre autre problèmes on parle souvent de la difficulté des passages entre les registres du grave, du médium, et de l'aigu ?

- Pour un bon technicien du chant le problème des passages entre les différents registres n'existe pas. Tous les résonateurs doivent fonctionner ensemble pour toute l'étendue de la voix, mais suivant la tessiture ils occupent, chacun à leur tour, un rôle de premier plan ; pendant l'émission de sons aigus les résonances du médium et du grave ne disparaissent pas totalement, elles se trouvent provisoirement reléguées au second plan, mais toujours prêtes à reprendre à leur tour une place prédominante quand les variations de la ligne mélodique l'exigent. Pour que le jeu des résonateurs s'effectue sans cassure tous les sons doivent être émis avec le maximum de souplesse dans tous les registres pour éviter le blocage, le durcissement, la congestion de certains secteurs de l'appareil vocal lors des changements brusques de tessiture, dans les airs de virtuosité. Cette souplesse ne peut être que le résultat d'un travail quotidien acharné, deux heures au moins semblent nécessaires réparties en deux séances en fin de matinée et en fin d'après midi, faisant alterné les vocalises et la mise au point, phrase par phrases, des morceaux à chanter. Certains chanteurs émettent des aigus stridents et nasillards parce qu'ils utilisent uniquement les résonateurs supérieurs ; à l'opposé les sons graves, engorgés et sourds semblent coupés de tous lien avec les cavités supérieures. Cette émission s'accompagne souvent d'une raideur physique caricaturale. Qui n'a souri de voir certain ténors dressé sur la pointe des pieds pour mieux pousser ses aigus, ou quelque basse se rengorgeant comme pour faire

rendre le maximum de grave à ses entrailles. Lorsque l'émission vocale est bonne le chanteur doit avoir l'impression que tous les sons se forment à la même hauteur sur toute l'étendue vocale, sans montée ni descente du physique, et qu'ils se projettent à l'horizontale en avant de la bouche, l'arrière-gorge restant toujours très ouverte. Les lèvres doivent articuler les mots avec souplesse, sans grimaces ni mouvements démesurés dans l'espoir de préciser l'articulation, de lui donner du mordant. La scène fameuse de Molière dans le Bourgeois Gentilhomme où Monsieur Jourdain épelle mécaniquement les voyelles est très drôle, mais l'application d'une telle méthode au chant ou à l'art dramatique serait catastrophique. La plupart des soi-disant techniques de chant basées sur des procédés mécaniques, des trucs, qui sévissent en France fabriquent des voix artificielles, sourdes, monotones, incapables d'articuler clairement et d'exprimer des sentiments nuancés. Au contraire, lorsque la pensée forme les sons, le synchronisme entre tous les éléments de l'appareil vocal est parfait, l'articulation est claire, précise sans effort.

Ce qui se conçoit bien, s'exprime clairement,

Les sons pour le chanter, arrivent aisément !

Pourrait-on dire en adaptant au chant les vers célèbres de Boileau dans son art poétique. On doit penser surtout à se faire comprendre pour se faire entendre sans peine. Le chant classique apparaît donc comme le triomphe de l'esprit sur la matière, c'est-à-dire sur le corps qui devient pour le chanteur un simple instrument, mais un instrument plus riche et plus souple que tous les autres car il peut traduire à l'infini tous les sentiments d'un artiste, plus fragile aussi, hélas, c'est là le seul et grand problème du chanteur qui doit s'efforcer, par une hygiène sévère de conserver en bon état son appareil respiratoire et digestif pour éviter toute congestion des muqueuses susceptibles d'altérer, de désorganiser l'appareil vocal. Cela ne suffira pas toujours, au début, à garantir au chanteur l'utilisation maximum de tous ses moyens vocaux, car le trac contribue à perturber l'équilibre du corps nécessaire à une expression vocale parfaite.

Pour conclure ce tour d'horizon des principaux problèmes de l'art du chant en France sur une note plus optimiste que le constat affligeant fait au début de cet article, nous pouvons peut-être envisager les possibilités offertes à l'avenir du chant Français classique. Il existe en France des voix magnifiques tout autant que dans n'importe quel pays au monde, la langue Française par ses sonorités n'est pas

un obstacle à l'expression chantée, mais il n'existe aucun contrôle valable de l'enseignement du chant ni d'école de technique vocale dans notre pays. Un ancien chanteur même s'il a fait une carrière honorable, ne sera pas obligatoirement un bon professeur capable d'enseigner le chant. Il faudrait créer au conservatoire ou à l'Opéra de Paris une classe formant des professeurs de technique vocale, destinée à enseigner dans tous les conservatoires de province en faisant appel au début, à des maîtres étrangers, si la France se révèle incapable d'en offrir qui soient d'une qualité satisfaisante. Cette solution permettrait, dans un délai de cinq à dix ans, de voir des vedettes Françaises du Bel Canto figurer en qualité et en quantité honorable, dans des rôles de premier plan parmi les distributions internationales les plus brillantes en France et à l'étranger. De tels résultats combleraient tous les passionnés de l'art lyrique !

Propos recueillis avant sa mort par un de ses élèves Guy Cochenec

Mettre le mot FIN sur mon livre m'afflige. Il me faut pour me revigorer, dès à présent confectionner un bouquet de mes vives émotions, puis l'offrir. Je vais écrire un nouvel ouvrage, le publier afin de connaître le plaisir du partage. Je n'ai qu'une ambition, vivre avec Vous quelques moments divertissants, ou pas, avec l'espoir téméraire de réussir parfois à vous satisfaire. Soyez indulgent avec l'auteur, il a fait de son mieux, certes il eût pu mieux faire, être plus circonspect, plus imaginatif ; il devrait cependant attacher son esprit à l'étude, l'impatience insupportable est souvent mauvaise conseillère !

Écrits d'un auteur sensible aux inquiétudes de son âme -----	4
Contes et badineries. Une exigeante suggestion -----	5
Une rencontre fortuite -----	6
Conversation entre un âne mélancolique et une dame bienveillante -----	9
Le chien du Castellet. Une étrange rencontre -----	14
Quand je ne pourrai plus mettre mes chaussettes -----	15
Amandine et son chat Grospoil -----	18
Aude -----	20
Le commissaire Yves Blanchard mène l'enquête -----	26
Pierrot -----	39
La fête du livre -----	41
Paradigme contestable des lettres françaises syllabiques et atones -----	46

La légende du zéphyr -----	60
À mes fidèles compagnons d'écriture -----	72
Pathologie philososurréadramatique de la poésie -----	84
Morceaux choisis -----	97
Stupid Boy. Éloge flatteur de la stupidité -----	97
Amours éphémères -----	114
La légende du sourire -----	121
Tartufferie une rencontre heureuse -----	126
Le cimetièrre des âmes heureuses -----	133
Une instructive mais éprouvante leçon -----	150
Le gitan le chat ressuscité -----	157
Histoires poétiques -----	160
Doux rêves d'enfants -----	229
Étude sur l'exubérance de nos caractères -----	238
Manifeste des P.C.F -----	249
Le pêcheur et le héron Parabole -----	252
Le chat hypocrite. L'existence pathétique de Corentin Monier -----	256
L'honneur sauvegardé. Histoire d'un cheveu -----	272
Histoires anecdotiques de la campagne -----	275
Le charreton -----	275
La Barbude -----	278
L'Espagnol -----	279
Le Marquis -----	280
Napoléon et sa légende -----	281

Emmanuel -----	281
Vingt euros -----	285
La leçon de chant -----	287

Un grand merci à madame Marie Christine Normand, qui m'a suggéré l'ébauche de ce livre.

J'exprime toute ma gratitude à madame Geneviève d'Arces Ravinale, je lui sais gré de se pencher sur mes textes et de m'inviter fermement à me soumettre aux règles rigoureuses de la syntaxe et au vocabulaire exact, ce qui hélas représente pour moi une bien dure épreuve, malgré le suivi de ses conseils précieux, mes écrits sentent trop le travail accablant, cela m'oblige à faire d' humbles excuses à cette professeure émérite.

Je suis reconnaissant à ma femme Madeleine pour son aide et sa patience.

Cet ouvrage, né d'un caractère incisif et inventif, est réservé aux adeptes d'une cure de jouvence pour délasser l'esprit des contingences routinières de la vie.

Il s'agit d'un patchwork coloré de récits divertissants, susurrés avec le bon accent du terroir, d'histoires émouvantes frappées du sceau d'un cœur s'épanchant librement.

Cependant, ce labyrinthe de délices spirituels est émaillé de réflexions profondes, didactiques, portant le témoignage de la vaste culture de son auteur.

Celui-ci se retranche derrière une humilité affichée, n'ayant pas toujours conscience lui-même de son impact philosophique.

A consommer sans modération, à dose homéopathique selon vos humeurs ou à dévorer sans restriction pendant une période de boulimie intellectuelle, curative des impedimenti du quotidien.

Geneviève d'Arces Ravinale
Membre de la Société des Gens de lettres

ISBN 078-2-9542558-4-2

EAN 9782954255842